PHILIPPE FOREST

PI YING XI

Théâtre d'ombres

roman

PHILIPPE FOREST

PI YING XI

THÉÂTRE D'OMBRES

roman

GALLIMARD

*L'empereur Wu-di (140-87 avant J.-C.) aurait été très abattu par la mort d'une de ses concubines préférées, Dame Li (certains ouvrages disent qu'il s'agissait de Dame Wang, mais peu importe). Taoïste de la province orientale du Shangong, province qui restera célèbre pour avoir donné naissance à Confucius et à nombre de magiciens et de brigands, Shaowong vint à la cour, prétendant qu'il était capable de faire réapparaître le fantôme de Dame Li sur un écran. Ce serait là l'origine du théâtre d'ombres [Pi Ying Xi], ce que l'Occident allait connaître au XVIII^e^ siècle sous le nom d'*ombres chinoises.

Jacques PIMPANEAU,
Des poupées à l'ombre. Le théâtre d'ombres et de poupées en Chine, 1977

PROLOGUE

Un message.

Qu'attend-on d'autre de la vie ?

Sinon qu'un jour elle nous fasse un signe.

Dépêché par le hasard.

Quelqu'un appelait à l'aide.

Un petit bout de papier plié en quatre.

Il était contenu dans un biscuit auquel, avec un peu d'imagination, on aurait pu trouver une vague forme de coquillage.

De ces coquillages que l'on porte à l'oreille afin d'entendre le bruit qu'y fait la mer au loin ou que les courants déposent sur le sable du rivage.

J'ai sorti le papier du gâteau en miettes et j'ai lu les mots qui étaient inscrits dessus.

« Au secours ! disait le message. Je suis prisonnière dans le quartier chinois. »

I

1

UN MESSAGE DANS UN BISCUIT

En France, peu de restaurants asiatiques servent encore des *fortune cookies* au moment du dessert. La mode est passée, je crois. Depuis longtemps, on les a remplacés par ces minuscules coupes de mauvais alcool de riz au fond desquelles on découvre la silhouette, se révélant à mesure que l'on vide sa tasse, d'une jeune femme en petite tenue ou bien totalement dévêtue. Tout cela n'a d'ailleurs rien de très chinois. Et pour cause : les *fortune cookies*, dit-on, sont nés il y a un siècle sur le sol américain. Je ne sais pas même quel nom on leur donne en français. Je doute qu'ils en aient un en chinois. L'idée serait sortie du cerveau d'un cuisinier exerçant son art dans un établissement situé sur la côte ouest des États-Unis et désireux d'accompagner l'addition – pour mieux la faire passer – d'une friandise offerte à ses clients et susceptible de se substituer aux plats sucrés que sa carte ne proposait pas. L'habitude s'est répandue. On s'est mis à fabriquer industriellement des centaines de milliers de biscuits bientôt commercialisés dans le monde entier. Au point que, quelques décennies plus tard, par un juste retour des choses, on en exportait dans toute l'Asie et jusqu'en Chine.

Le mérite, bien entendu, n'en revient pas au biscuit lui-même –

dont les qualités gustatives restent plutôt douteuses. Le coup de génie fut d'y glisser un petit papier plié où figure une maxime, une prophétie, un oracle. Même si on laisse dans l'assiette, sans y toucher, la médiocre confiserie en forme de petit chausson creux que l'on vient de rompre en deux, il est difficile de résister à la tentation de lire les mots qu'elle contient et que le sort vous a réservés. Le gâteau compte moins que le message qu'il vous adresse. Au point que le second fait désormais oublier le premier.

On trouve de tout : des citations très apocryphes de Confucius, de Lao-tseu ou même de Mao Zedong et maintenant de Xi Jinping, des aphorismes plus ou moins philosophiques, des slogans publicitaires, des plaisanteries légères, des conseils pratiques, des prédictions. Mais quoi que disent ces messages, ils ont tous l'apparence d'avertissements mystérieux personnellement destinés à celui qui les découvre.

Nul, naturellement, n'est censé prêter à tout cela beaucoup d'importance. Pas plus qu'à son horoscope que l'on ne peut pourtant pas s'empêcher de lire du coin de l'œil lorsqu'on le découvre dans le journal. Sans y croire. Tout en y croyant pourtant. Un peu, en tout cas. Quand même. Disons : d'une certaine manière. Précisément comme, moi-même, sans y croire tout à fait, je ne pouvais pas ne pas croire un peu à la petite phrase que le hasard – ou bien le destin – m'avait mise sous le nez et qui me prévenait qu'une jeune femme en détresse, tenue prisonnière quelque part dans le quartier chinois et peut-être entre les murs du restaurant même où ce message m'était parvenu, m'appelait à l'aide.

Les civilisations de l'Orient passent pour plus expertes que la nôtre en matière de mystère. Disons que l'on fait d'autant plus crédit à une superstition qu'elle nous vient de plus loin et

qu'ainsi elle nous compromet moins. Tel est le charme fort suspect de l'exotisme. Il nous conduit à accorder quelque dignité à n'importe quelle croyance venue d'ailleurs qui, si elle était née chez nous, prêterait plutôt à sourire. L'esprit critique suspend son jugement dès lors qu'il s'applique au-delà de nos frontières. Les astres nous semblent mériter davantage notre confiance si c'est en chinois que nous parlent leurs présages.

Quand il s'agit de divination, la plupart des pratiques qui autrefois avaient cours en Europe se sont perdues ou bien ne survivent plus que de façon fort folklorique. Mais, en Chine, où, en dépit de la lutte menée par le régime communiste contre toutes les formes de superstition, l'art de lire les signes a conservé ses antiques lettres de noblesse, on interroge toujours, m'a-t-on dit, le Yi-king, le légendaire « Livre des mutations », dont les soixante-quatre hexagrammes, formés de lignes pleines ou brisées, yin ou bien yang, yang ou bien yin, livrent la réponse – certes inintelligible – à toutes les questions que chacun est susceptible de se poser au sujet de son existence.

Et il ne s'agit là que d'un exemple parmi beaucoup d'autres. Tous ne sont pas aussi prestigieux que celui que je viens de citer. N'importe quel voyage en Asie en fournit la preuve très tangible aux touristes. Un temple, quelle que soit la confession à laquelle il appartient, n'apparaît que très secondairement au visiteur comme un haut lieu de méditation et de spiritualité. On a plutôt l'impression d'avoir mis les pieds sur un marché où il se fait commerce de gris-gris, amulettes et talismans, de bâtons d'encens, de thé, de tisane, d'herbes médicinales aux propriétés improbables. Des diseurs de bonne aventure attendent le client à quelques pas des autels où trônent de grosses idoles dorées, clinquantes et grotesques au pied desquelles repose l'offrande apportée par les fidèles de quelques fleurs et de quelques fruits. Tout cela évoquant irrésistiblement, pour le voyageur occidental se rendant pour la première fois dans le pays, la décoration très kitsch qui est de mise dans la plupart des restaurants asiatiques dont il a l'habitude et où se pavanent des bouddhas chinois en

toc qui étincellent sous la lumière des néons. Les restaurants ressemblent à des temples. À moins que ce ne soit le contraire, naturellement. On finit par ne plus trop savoir.

Qu'une jeune femme en péril m'appelle à l'aide en me faisant parvenir un message caché dans un biscuit servi en guise de dessert dans un restaurant chinois du treizième arrondissement de Paris, j'aurais été très idiot de le penser. Voire : un peu fou. Mais, dans le cas présent, j'avais d'autant moins de raisons de me laisser prendre à une pareille histoire que je la connaissais déjà – et depuis toujours. Je me rappelais très précisément l'avoir lue enfant dans une bande dessinée. Un « comics » consacré aux aventures de Batman. Pour employer le mot américain dont, en France, à l'époque, personne ne faisait encore usage. Bien avant que le cinéma hollywoodien ne mette les super-héros costumés à la mode.

L'histoire racontait comment, ayant quitté temporairement Gotham City, le justicier masqué dîne dans un restaurant chinois de San Francisco et tombe sur un *fortune cookie* contenant ce même appel à l'aide que j'avais trouvé dans le mien. Interrogé, le serveur lui déclare avec un sourire énigmatique – le sourire d'un Chinois est toujours énigmatique – qu'il s'agit là seulement d'une vieille plaisanterie, d'ailleurs très connue, qu'aucune personne raisonnable – fût-elle déguisée en chauve-souris – n'est censée prendre au sérieux. Naturellement, en dépit de l'explication que l'on vient de donner au héros, le message est authentique. Une jeune femme a utilisé ce subterfuge afin de lui faire passer son appel à l'aide. Elle a été kidnappée, on la tient prisonnière. Elle est l'otage de la mafia chinoise qui veut ainsi l'empêcher de dénoncer ses agissements criminels. Ce que va, bien entendu, comprendre Batman qui, remontant la piste passant par

Chinatown, ne manquera pas de délivrer la jeune femme et de mettre un terme aux agissements coupables de ses ravisseurs – comme le raconte la suite de l'histoire.

La suite de l'histoire telle que je l'imagine. Car je n'en ai gardé aucun souvenir. Tandis que je conserve très précisément en mémoire la première planche de la bande dessinée, celle qui a pour décor le restaurant chinois où le récit débute. Sans que je m'explique pourquoi. Puisque cet épisode ne comporte rien de vraiment notable par rapport aux dizaines d'autres que j'ai également lus à l'époque très lointaine dont je parle et qui est vieille maintenant de près d'un demi-siècle ; quand, petit garçon, je passais des heures entières plongé dans la collection complète des « comics » – je ne les appelais pas ainsi – qui encombraient ma chambre et s'étalaient sur mon lit.

Je me méfie de la mémoire. Particulièrement de la mienne. J'oublie peu. Mais le problème est ailleurs. Je rêve, j'imagine. Et, sans en avoir conscience, je me persuade assez vite que ce que j'ai ainsi inventé m'est effectivement arrivé. On appelle cela : des « faux souvenirs ». Toute la difficulté vient de ce qu'il est si compliqué de les distinguer des vrais. Ils se confondent. Le phénomène du « déjà-vu » ne s'explique pas autrement. Un événement survient et, à la condition de ne pas être doué d'un esprit trop rationnel, l'on se convainc aussitôt qu'il s'était produit déjà dans un passé très ancien. Le plus souvent : sous l'apparence d'un rêve ou d'une sorte de prémonition à laquelle on n'avait pas prêté, sur le coup, assez d'attention mais qui – maintenant que l'on se rappelle soudain, que l'on croit soudain se rappeler – acquiert rétrospectivement une surnaturelle valeur de présage que le présent vient vérifier.

L'histoire de l'appel au secours lancé par une jeune femme en

détresse et contenu dans un *fortune cookie*, je l'avais peut-être lue enfant dans une bande dessinée, l'ayant oubliée depuis, et elle m'était revenue lorsque le message en question s'était retrouvé sous mes yeux cinquante ans plus tard. Comme sous l'effet d'une sorte de madeleine chinoise, si l'on veut, me rendant un passé dont j'avais absolument perdu la notion. Mais rien n'était moins sûr, en réalité. Peut-être mon esprit, devant le message que j'avais découvert, s'était-il spontanément mis à façonner une petite fable que j'avais immédiatement tenue pour vraie mais qui ne l'était sans doute pas. Elle reliait le moment présent à un autre situé dans un passé si lointain qu'il en devenait presque légendaire – et il l'était pour la très bonne et suffisante raison que ce passé, selon toute probabilité, je venais tout juste de l'imaginer. Ce qui d'ailleurs n'expliquait rien – ou du moins : pas grand-chose. Car cette hypothèse, il est vrai, ne disait pas pourquoi ce « faux souvenir » que vraisemblablement je venais d'inventer avait pris l'apparence d'un récit figurant dans un vieux journal illustré qui, selon toute probabilité, n'avait lui-même jamais existé.

— Vous avez vu ?

Lorsqu'elle m'a apporté l'addition, j'ai montré à la serveuse le message que j'avais découvert dans le biscuit. Elle a étouffé un petit rire derrière sa main. Avec ce geste que j'ai souvent vu aux Japonaises – qui considèrent comme très impoli voire presque obscène d'exhiber leurs dents –, geste qui, après tout, est peut-être de mise dans toute l'Asie. Elle n'avait aucune raison d'être japonaise. J'ignorais si elle était chinoise. Elle pouvait être vietnamienne ou cambodgienne aussi bien. Vu son très jeune âge, fort probablement, elle était aussi française que vous ou moi. Née dans le quartier. De parents qui peut-être avaient

également vu le jour dans le pays ou qui s'y étaient installés il y a si longtemps que cela revenait au même. Ce que contenaient les plats n'était pas son affaire. Elle allait les chercher en cuisine, se contentant d'exécuter les consignes que lui donnaient les propriétaires du restaurant, certainement des membres de sa famille, pour lesquels elle travaillait et dont, à sa manière, elle se trouvait, si l'on veut, la prisonnière plus ou moins consentante. Contrainte de servir du riz, des rouleaux de printemps, des pâtés impériaux ou du canard laqué afin de gagner le maigre salaire, l'argent de poche, qui lui était indispensable tandis qu'elle poursuivait ses études et rêvait à une autre vie.

Je l'observais depuis que j'avais passé ma commande. Elle attendait dans son coin que les assiettes soient prêtes pour les apporter sur les tables et, dans les répits que lui laissait son service, tapait frénétiquement de ses deux pouces sur le clavier de son téléphone portable. Si elle avait été prisonnière, jamais elle n'aurait espéré son salut d'un hypothétique client alerté sur son sort par un bout de papier glissé dans un biscuit quand tellement d'autres moyens meilleurs, plus modernes, davantage à la mode et mieux à son goût, s'offraient à elle de trouver un chevalier servant plus flamboyant, et surtout plus jeune et plus fortuné que ceux qui fréquentaient son établissement, et mieux à même de lui assurer l'existence à laquelle, comme toutes les jeunes filles de son âge, elle aspirait légitimement.

« Au secours ! Je suis prisonnière dans le quartier chinois. »

Je n'ai pas voulu la mettre dans l'embarras. J'ai souri aussi comme s'il s'agissait seulement d'une plaisanterie. Je n'ai pas insisté. J'ai payé et je suis parti. À supposer même que le message fût authentique, ce dont j'avais bien évidemment toutes les raisons de douter, rien n'indiquait que la jeune femme en détresse qui appelait à l'aide se trouvait précisément prisonnière du restaurant chinois où le *fortune cookie* en question avait atterri dans mon assiette – et encore moins qu'il s'agissait justement de la jeune serveuse qui me l'avait apporté avec le café et à laquelle,

sans trop de succès, je m'étais adressé. Le papier disait « le quartier chinois » mais il ne disait pas où et il ne précisait pas lequel. De par le monde, chaque grande ville a le sien. Autant chercher, selon l'expression consacrée, une aiguille dans une botte de foin. Il aurait fallu remonter la piste comme l'avait fait le héros du comics dont je parlais. Mais je manquais des moyens qui étaient les siens. Je ne disposais même pas – et c'était sans doute préférable – de son costume. Et surtout j'avais assez gardé le sens des réalités et celui du ridicule pour ne pas me lancer dans une enquête semblable à celle que, malgré moi, j'avais cependant commencé à imaginer.

Le plus raisonnable était de tenir toute l'affaire pour un canular sans aucune conséquence sérieuse. *A hoax*, comme on dit désormais en anglais pour désigner tous ces modernes messages mensongers qui circulent sur Internet et qui appâtent les gens crédules à l'aide de fausses menaces ou de promesses creuses. On vous signale qu'un virus a infecté votre ordinateur et qu'il détruira vos données – ou qu'il les communiquera, surtout les plus compromettantes, à tous vos correspondants – à moins que vous ne versiez immédiatement la somme demandée sur le compte du pirate anonyme. On vous informe qu'un généreux mécène dont vous n'aviez jamais entendu parler ou qu'une improbable loterie à laquelle vous n'aviez jamais joué veulent vous virer un pactole de plusieurs millions de dollars – à la simple condition que vous leur communiquiez vos références bancaires afin de permettre l'opération. Ou bien, et cela ressemblait davantage à ce qui venait de m'arriver et au message que j'avais trouvé : un appel à l'aide vous parvient d'une personne que vous connaissez vaguement, de loin – mais qui, étrangement, car cela ne lui ressemble pas, vous tutoie très familièrement et commet deux ou trois fautes d'orthographe par phrase. Elle se trouve à l'étranger, on lui a dérobé son

portefeuille, ses papiers, son téléphone, elle a besoin de toute urgence que vous lui fassiez parvenir l'argent indispensable pour qu'elle se sorte de ce mauvais pas.

Il doit exister des personnes pour tomber dans le panneau. Sinon, nul ne se donnerait la peine de monter de pareilles escroqueries dont l'efficacité et la rentabilité restent vraisemblablement très relatives et assez aléatoires. Une fois sur mille ? Mais cela suffit. D'ailleurs, cela n'est même pas nécessaire. Car le pur plaisir de nuire, de tromper constitue, pour certains, une récompense suffisante. Ils en tirent une petite jouissance perverse qui les dispense de toute autre forme de gratification.

À l'époque où ma fille était sur le point de mourir, j'ai trouvé dans ma vieille boîte aux lettres – cela se passait avant l'ère d'Internet – un de ces courriers appartenant à ce que l'on appelait, au siècle dernier, des « chaînes postales ». Quelqu'un – bien sûr, je n'ai jamais su qui, peut-être ne me connaissait-il pas et il avait pris mon nom et mon adresse au hasard dans le bottin téléphonique – m'ordonnait de recopier en dix exemplaires le message que j'avais trouvé dans l'enveloppe et de le transmettre anonymement à dix personnes de mon choix afin de propager le témoignage spirituel, indispensable au salut de l'humanité, qu'il contenait et dont j'ai tout oublié sinon qu'il promettait pour bientôt la fin du monde et le glorieux retour de Dieu sur la Terre. Mais, avec un luxe incroyable de précisions glaçantes, détaillant des drames tous plus terribles les uns que les autres, la lettre faisait surtout état des horribles catastrophes s'étant abattues sur tous les impies qui avaient brisé la chaîne en refusant de se soumettre au commandement reçu : ils avaient tout perdu, avaient fini dans la misère, avaient vu leurs proches décimés par de mystérieuses maladies et d'incompréhensibles accidents.

Naturellement, j'ai jeté le papier à la corbeille. Il m'était déjà arrivé, à deux ou trois reprises, de tomber sur de pareils courriers dans le passé mais, vu ce qu'était alors devenue ma vie, je l'ai fait avec un profond sentiment de malaise – et aussi, s'ajoutant à

ce sentiment, de honte pour le trouble idiot, la crainte imbécile que malgré moi je ne pouvais pas m'empêcher d'éprouver à l'idée des conséquences possibles de mon geste.

Quand de telles choses arrivent, on a beau ne pas y croire, on ne peut s'empêcher de se demander pourtant : et si c'était vrai ? Le message innocent que j'avais trouvé dans le *fortune cookie* n'avait rien d'aussi malveillant que ceux que je viens d'évoquer. Il s'agissait simplement d'une plaisanterie. Il ne procédait d'aucune intention de nuire à son destinataire. Mais il tournait dans ma tête. J'avais glissé le papier dans ma poche et je l'ai emporté chez moi. Je voulais en avoir le cœur net.

Naturellement, je n'avais aucune intention de me lancer dans une véritable enquête relative aux hypothétiques enlèvements perpétrés dans le quartier chinois de Paris – rumeur dont j'ai cependant découvert qu'elle courait avec quelques autres, toutes aussi délirantes, se répandant sur le compte du treizième arrondissement et de ses habitants. Mais j'avais envie de savoir au moins si la bande dessinée que je me rappelais – que je croyais me rappeler – n'était pas le produit de ma seule imagination.

J'ai cherché. Et j'ai trouvé. Elle existait bel et bien. Il s'agissait du numéro 383 de *Detective Comics*, publié aux États-Unis en 1969 et qui avait dû être traduit en France un peu plus tard. J'avais donc un peu moins de dix ans à l'époque. Le souvenir que j'en gardais était fidèle pour l'essentiel. Même si, dans le détail, il ne correspondait pas tout à fait. Le graphisme était plus moderne, plus réaliste que celui que j'avais en tête – me rappelant, croyant me rappeler celui, plus naïf, qui datait de la première période du magazine, de son âge héroïque. La scène se situait à Gotham City

et pas à San Francisco. Batman était accompagné de Robin. C'était son jeune compagnon qui remontait la piste et délivrait la jeune femme qui avait ainsi appelé à l'aide. Mais elle était de mèche avec la mafia. Il s'agissait d'un piège tendu aux deux héros et dans lequel, naïvement, ils s'étaient jetés tête baissée. Ce qui ne les empêchait pas de régler leur compte aux prétendus ravisseurs, des criminels spécialisés dans le trafic des perles venues d'Asie et qu'ils faisaient passer, à l'insu de la douane, en les dissimulant dans les *fortune cookies* dont le commerce leur servait de couverture.

Internet a avantageusement remplacé tous les oracles que l'on interrogeait autrefois. J'avais tapé deux ou trois mots sur un moteur de recherche et, au bout de quelques minutes, trouvé l'information que je cherchais. J'aurais dû m'arrêter là. Si la tentation n'avait été trop forte. On se laisse prendre au jeu. Chaque site sur lequel on tombe vous renvoie vers un autre. Trois heures avaient passé et je me tenais toujours, au beau milieu de la nuit, devant mon écran, ayant oublié les deux tiers de ce que j'avais lu et qui concernait à la fois l'histoire des comics et de leurs traductions en France, les aventures de Batman et de Robin, la tradition des *fortune cookies*, les restaurants asiatiques installés en Europe et aux États-Unis, le Triangle de Choisy qui passe pour le Chinatown de Paris, la civilisation orientale et les superstitions qui lui sont propres.

Toute réponse que la machine vous apporte suscite aussitôt des dizaines de questions nouvelles qui, dès qu'elles sont résolues, en soulèvent des centaines d'autres à leur tour. On erre à l'intérieur d'une sorte de palais des glaces où chaque miroir multiplie les images, un dédale immatériel au sein duquel toute piste suivie bifurque un nombre incalculable de fois, vous entraînant dans une direction ou bien dans une autre sans que l'on sache comment rebrousser chemin, tournant en rond sans plus savoir comment sortir du piège à l'intérieur duquel, de soi-même, on s'est, imprudemment, aventuré. Un labyrinthe tout à fait comparable à celui auquel ressemble le monde dès lors que l'on

choisit stupidement d'y découvrir partout des signes qui vous indiquent la voie vers la solution d'une énigme dont on ne sait pas très bien en quoi elle consiste et qui, certainement, n'en comporte aucune.

2

DANS LE QUARTIER CHINOIS

J'avoue aimer – pas vous ? – le charme un peu désuet de ces récits où l'auteur s'adresse à son lecteur comme s'il renouait avec lui le fil, à peine interrompu, d'une vieille conversation familière. Il le prend par le bras et, avec lui, il part en promenade dans un quartier ou un autre de la ville où il habite, qu'il lui fait visiter et dont il lui raconte les histoires.

Si vous me suivez, je vous montrerai à Paris un endroit dont je doute que les guides touristiques le signalent et que, fort probablement, vous ignorez. On peut passer devant des dizaines de fois sans même s'apercevoir de son existence. Je parle en connaissance de cause. Il m'a fallu des mois avant que l'idée ne me traverse la tête de prendre les escaliers mécaniques, souvent en dérangement, que l'on aperçoit rue de Tolbiac, juste en face des bâtiments de la faculté où s'enseignent l'économie et la gestion. On se dit qu'ils ne mènent nulle part sinon vers les grandes tours d'habitation dont les silhouettes assez sinistres surplombent le quartier et dans lesquelles, si l'on n'y loge pas, on n'a aucune raison de se rendre.

Le quartier a été construit au début des années 1970 à l'époque

où, sous Pompidou, les pouvoirs publics rêvaient de transformer le treizième arrondissement de Paris en une sorte de nouveau Manhattan digne de rivaliser avec son modèle américain. On dit : la « dalle » car il a été érigé en surplomb d'une ancienne gare et des lignes ferroviaires qui y conduisaient. Il tire son nom de l'hommage que ses concepteurs ont souhaité étrangement rendre aux jeux Olympiques. Les bâtiments ont été baptisés d'après certaines des cités où ils se sont déroulés – Athènes, Helsinki ou Tôkyô – et ses deux rues souterraines doivent leur appellation à deux disciplines, le disque et le javelot, aussi anciennes que l'antique site grec où naquit, dit-on, la compétition. L'idée, je pense, était de célébrer les activités physiques et sportives sous toutes leurs formes et l'ensemble devait d'ailleurs abriter un monumental complexe avec stade, piscine et patinoire dont ne subsiste plus, je crois, qu'un pauvre petit gymnase polyvalent.

L'objectif affiché par les promoteurs consistait à édifier, dans l'un des quartiers périphériques de la capitale, une sorte de cité idéale destinée à exalter la modernité de la République néogaullienne et vouée au bonheur – ou du moins : au bien-être – de ses habitants. Bien sûr, on a un peu de peine à le croire aujourd'hui. Les travaux ont été laissés inachevés. Une autre conception de l'urbanisme s'était imposée avant même que le projet ait été mené à son terme. Et depuis, l'ensemble a terriblement vieilli. Si bien que l'on se demande qui, sauf si la modestie de ses moyens l'y oblige, aurait envie d'y vivre.

Voulez-vous savoir ce qui, il y a une quinzaine d'années, m'a fait acheter un tout petit appartement dans le treizième arrondissement de Paris ? Si j'en avais eu une idée, je vous le dirais volontiers. Mais j'ignore ce qui m'a mené là. Ce fut l'effet du hasard. Sauf que, si l'on croit aux signes, le hasard n'existe

pas. Il n'est que le nom que l'on donne à l'inflexible logique qui, à l'insu de tous, détermine le cours que suit chaque vie. J'ai toujours été fasciné par l'espèce de fatalité qui, au cours d'une existence, sans que l'on sache précisément pourquoi, vous fait élire domicile en un point de la planète plutôt qu'en un autre. Quand il y aurait mille raisons meilleures de s'installer plus loin, d'y faire ou d'y refaire sa vie, se posant n'importe où puisqu'un logis où l'on s'arrête vaut autant – ou aussi peu – que le suivant et que l'on ne l'occupe jamais, au bout du compte, qu'à titre très transitoire.

Dans mon cas, les choses étaient arrivées ainsi. J'étais né, j'avais grandi à Paris. Puis j'étais parti pour l'étranger. De retour en France, j'avais vécu en province. Je ne dis rien de circonstances personnelles – dont la principale fut la mort de ma fille – qui ont joué leur rôle et qui ne regardent que moi. Mais, indépendamment de celles-ci, la conviction avait ensuite grandi dans ma tête : j'avais largement dépassé désormais le milieu du chemin de ma vie et il était grand temps pour moi, maintenant, pensais-je, de rentrer chez moi. « Chez moi » : c'était beaucoup dire. Pour le moins, mon absence – qui, au total, avait duré vingt ans – était restée inaperçue. Personne ne m'attendait à Paris. Je ne vois pas à qui j'aurais manqué. J'avais depuis longtemps coupé tous les ponts avec ma vie d'avant. Et je n'avais aucune intention de renouer avec qui que ce soit. Des quelques appartements que mes parents, au faîte de leur faste, avaient autrefois possédés dans la capitale, dans lesquels il était arrivé à mes frères et sœurs ou à moi de loger plus ou moins durablement et qu'ils avaient tous vendus les uns après les autres, il n'en restait plus un seul dont j'aurais pu faire mon adresse.

Si j'avais été plus malin, naturellement, j'aurais économisé de quoi acheter depuis longtemps. C'est ainsi que font les gens. Mais, en la matière, ma seule expérience s'était révélée un assez pitoyable fiasco qui m'avait dissuadé de tenter ma chance une seconde fois. À l'époque où je gagnais ma vie en Angleterre, j'avais fait l'acquisition d'un petit domicile situé au premier étage

d'une modeste mais très élégante, « *so british !* », demeure victorienne à Kilburn – c'est-à-dire dans l'ancien quartier irlandais de Londres qu'habitent aujourd'hui surtout des Indiens ou des Pakistanais. Quand, ma fille malade, il m'avait fallu revenir en France, je l'avais revendu dans la précipitation et au pire moment : les cours de l'immobilier et ceux de la livre sterling étaient tombés au plus bas. J'avais juste récupéré de quoi rembourser mon emprunt – mon *mortgage* comme on dit en Grande-Bretagne. Il ne me restait presque rien. Et le peu que j'avais encore en poche, une fois converti en francs, cela se passait avant l'ère de l'euro, ne valait plus grand-chose. La déconvenue m'avait guéri. Philosophe, j'avais retenu la leçon, pensant que je n'étais pas fait pour devenir propriétaire – et d'autant plus que je n'avais plus d'enfant désormais à qui transmettre mon hypothétique patrimoine.

Quand, bien des années après, je me suis quand même mis à la recherche d'un logement à Paris, j'ai réalisé à quel point les prix avaient flambé derrière mon dos. Les moyens me manquaient pour envisager d'acheter dans l'un des quartiers de la rive gauche où j'avais grandi, à deux pas du jardin du Luxembourg et de la tour Montparnasse. J'ai visité une dizaine d'appartements – tous plus ingrats les uns que les autres et situés dans des secteurs sinistres de la capitale où, auparavant, je n'avais jamais mis les pieds et dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Mais quand on m'a montré l'immeuble où finalement je me suis installé, j'ai tout de suite su que ce serait là. Il se trouvait dans le treizième arrondissement et, plus précisément, dans cette partie ancienne de l'arrondissement qui jouxte la nouvelle Bibliothèque nationale, l'avenue de France et les futuristes buildings qui ont été plantés à l'entour.

À l'époque, tout était encore en travaux. Les commerces étaient

rares. Quelques vieux bâtiments – dont celui que j'allais occuper – avaient été épargnés par les promoteurs immobiliers mais tout le reste avait l'allure informe d'un épouvantable chantier que dissimulaient mal des rangées de palissades. L'environnement était loin d'être idéal. Ce qui expliquait que le prix du mètre carré y fût le plus bas de toute la rive gauche. Mais l'appartement m'a plu. Il se trouvait au troisième et dernier étage d'un petit ensemble qui devait dater du début du XX^{e} siècle et qui avait sans doute abrité des logements destinés aux cheminots ou aux ouvriers mais qui, avec la gentrification en cours dans la capitale, accueillait désormais une population un peu plus huppée. Passant sous les lignes ferrées qui filaient depuis la gare d'Austerlitz, la rue Watt rejoignait la rue du Chevaleret – que je ne connaissais qu'en raison de la station de métro, d'ailleurs fort éloignée, à laquelle elle a donné son nom. Les fenêtres du salon et de la chambre à coucher ouvraient sur un jardin. On sentait sa fraîcheur comme si l'on avait été à la campagne, on n'entendait aucun bruit à part, le matin, le chant des oiseaux posés parmi les feuilles d'un grand figuier dont les branches s'élevaient jusque sous mes croisées.

Moi qui suis si irrésolu pour toutes les questions matérielles ou un peu pratiques, j'ai tout de suite dit oui à l'agent immobilier. En quelques jours, j'avais obtenu de la banque le crédit qui m'était nécessaire et signé tous les papiers indispensables chez le notaire. L'appartement avait besoin de quelques travaux pour lesquels j'ai trouvé très vite les artisans susceptibles de les effectuer. J'ai emménagé. Je me suis souvent demandé comment j'avais pu me décider aussi rapidement, m'endettant pour presque trente ans. C'est vrai : j'étais fatigué déjà des quelques visites que j'avais faites – et dégoûté de ce que j'avais vu. Je l'ai dit : l'appartement me plaisait. Mais cela n'expliquait pas pourquoi, sans une hésitation, j'avais choisi de le prendre – comme s'il s'agissait du « chez moi » que je cherchais depuis longtemps.

Les environs, je ne les ai explorés qu'ensuite. C'est ainsi que j'ai découvert après coup que je m'étais installé à proximité du quartier chinois où j'ai assez vite pris mes habitudes. Je crois connaître Paris assez bien mais le Paris que je connais reste celui de mon enfance, de ma jeunesse. Du temps où je logeais dans les beaux quartiers de la capitale, il m'était déjà arrivé de me rendre dans le treizième arrondissement naturellement mais je m'en faisais une idée très vague. Si l'on n'y habite pas, l'endroit ne présente pas trop de raisons de le visiter. Pas de site touristique qui justifierait le prix d'un ticket de métro et la peine de s'y déplacer. À part, peut-être, la nouvelle Bibliothèque plantée comme une forteresse surplombant la Seine mais dont le moins que l'on puisse dire est que ses rangées d'escaliers dissuadent assez efficacement le promeneur à moins que celui-ci ait le goût d'escalader des volées venteuses de marches glissantes afin de profiter du panorama.

Lorsque je sors de chez moi, je prends la direction opposée. Je tourne le dos à l'avenue de France, je remonte la rue de Patay, la rue de Tolbiac et en quelques minutes j'atteins les grandes artères qui marquent la frontière du quartier chinois. Il se dispose en triangle entre l'avenue de Choisy et l'avenue d'Ivry avec au nord, pour pointe, la place d'Italie et pour base, au sud, le boulevard Masséna. S'il déborde un peu, de part et d'autre, son périmètre reste quand même assez clairement circonscrit. L'impression produite sur le promeneur n'est pas aussi spectaculaire que dans d'autres quartiers chinois situés dans d'autres cités et sur d'autres continents, où des portiques de bois peint, des lions ou des dragons de pierre, des temples, des pagodes, des marchés aux senteurs exotiques signalent, sans risque d'erreur, que l'on est sur le point de pénétrer dans Chinatown. Mais la densité soudaine des boutiques, des épiceries, des banques, des agences de voyages et surtout des restaurants dont les façades, les enseignes s'ornent d'idéogrammes ne laisse

cependant aucun doute au visiteur quant au lieu à l'intérieur duquel il vient de mettre les pieds.

Je dis : « le quartier chinois ». Mais je le dis trop vite. Le treizième arrondissement n'est devenu chinois que très récemment. Entendons-nous : j'appelle « récente » toute période postérieure à ma naissance. Comme, en l'occurrence, c'est précisément le cas. Puisque le secteur situé auprès de la place d'Italie n'a accueilli qu'au début des années 1970 les réfugiés que la situation politique en Asie du Sud-Est avait contraints à fuir leur pays après les années de guerre ravageant le Viêt Nam, le Laos, l'arrivée au pouvoir des communistes dans l'ex-Indochine française et tandis que se perpétrait au Cambodge l'un des pires génocides de l'Histoire contemporaine. Pour des raisons personnelles et même familiales, je ne suis pas tout à fait ignorant du drame qui s'est déroulé alors là-bas mais j'en parlerai une autre fois.

On dit : « chinois ». Mais ceux qui ont trouvé asile à Paris ne venaient pas de Chine populaire, du moins pas directement – même si certains étaient issus de communautés originaires de Canton puis installées du côté de Saigon, de Hanoi ou de Phnom Penh. Aux yeux des Français qui les ont vus arriver, la différence, de toutes les manières, était – et demeure souvent – difficile à percevoir et assez accessoire. Car ces gens-là, de l'avis des autochtones, avaient tous l'air très chinois.

La grande opération d'urbanisme voulue par les autorités chargées de la rénovation de la capitale s'était soldée par un fiasco assez pitoyable. Les jeunes cadres avides d'un environnement à la mode, les familles des classes moyenne et supérieure pour lesquels les grandes tours d'habitation du quartier avaient été conçues ne les avaient pas trouvées à leur

goût. Les appartements restaient vides. Les prix ont chuté. Les logements qu'on bradait ont très vite été investis par les hommes, les femmes, les enfants venus d'Asie, qui, dans des circonstances souvent terribles, avaient dû quitter leur terre natale, laissant tout derrière eux, et qui, profitant des prêts et des aides que leur accordaient leurs compatriotes plus chanceux ou plus fortunés, ont élu domicile dans les immenses immeubles modernes que le pouvoir pompidolien semblait avoir fait sortir du sol tout exprès et dans le seul souci de leur donner asile.

La chose s'est faite sans difficulté. Il faut dire que c'était une autre époque. La prospérité de l'après-guerre, en dépit de la crise qui s'annonçait, n'avait pas fini de produire ses effets. On trouvait du travail. On pouvait à peu près gagner sa vie. La plupart des nouveaux arrivants avaient grandi dans d'anciennes colonies françaises. L'exil leur pesait certainement et le souvenir des horreurs auxquelles, parfois, ils avaient survécu. Malgré tout, ils ne se sentaient pas complètement dépaysés. Ils parlaient la langue, étaient passés par l'école républicaine. Certains étaient très éduqués. Quand ils l'ont pu, ils ont repris le métier qu'ils exerçaient chez eux. Ou bien : ils ont ouvert les restaurants, les commerces qui, en quelques années, ont donné au quartier sa physionomie immédiatement reconnaissable. Après des études souvent brillantes, soucieux de réussir, devenus ingénieurs, avocats ou médecins, leurs enfants se sont intégrés sans trop de mal. Tous, ils se sont adaptés à leurs nouvelles conditions de vie.

La communauté « chinoise », en quelques années, a pris racine au pied des tours de la place d'Italie ou de la dalle des Olympiades. Les nouveaux venus qui ont continué à affluer depuis, originaires des quatre coins de l'Asie, à leur tour, se sont installés là. « Communauté », une fois de plus, est un mot qui ne convient pas, appliqué à une population très hétérogène, formée de

personnes venues d'un peu partout, qui parlent des langues différentes, adorent des dieux différents et chez lesquelles les souvenirs de la guerre ont laissé d'assez profondes et compréhensibles cicatrices. Mais, comme je l'ai dit, ils passaient pour suffisamment semblables auprès des Parisiens qui les ont vus s'installer dans le quartier. Et qui, je crois, ne leur ont témoigné aucune réelle hostilité. Au regard des crimes commis en Asie au nom du communisme et de ceux qu'avait perpétrés en réponse l'armée américaine – ou bien l'inverse ; car on ne sait jamais très bien à qui la responsabilité incombe des horreurs de l'Histoire une fois qu'elles se déchaînent –, la colonisation française passait pour plutôt débonnaire et avait même pris les apparences, parfois, d'un illusoire âge d'or dans la nostalgie duquel chacun pouvait communier à son aise.

Mais je ne suis pas historien. J'extrapole seulement à partir de ce qui m'a été raconté – notamment par les membres de la belle-famille de mon frère aîné, originaires du Cambodge, qui, quand ils l'ont pu, ont fui à l'époque les crimes de masse perpétrés par les Khmers rouges auxquels tous leurs proches n'ont pas réchappé. Même si je ne suis pas trop certain d'avoir compris ce que, enfant, j'ai entendu alors. Un « faux souvenir » de plus, peut-être, et dont je ne me porte nullement garant.

Je me rappelle ma surprise lorsque, pour la première fois, j'ai pris l'escalier mécanique menant à la dalle des Olympiades, située en surplomb de la rue de Tolbiac et, pour cette raison, absolument invisible aux yeux des passants depuis la chaussée. Sans savoir pourquoi. Du moins, c'est ce que je croyais. Juste pour voir. Mû par cette curiosité un peu idiote qui vous fait jeter un œil ici ou là si l'occasion se présente. Entre les barres et les buildings, encaissées comme au fond d'une sorte de canyon

énorme, étaient disposées une douzaine de toutes petites constructions – elles semblaient d'autant plus petites qu'elles se trouvaient au pied d'immeubles immenses – qui abritaient des boutiques et des restaurants – dont celui, le lecteur l'a deviné, que j'ai évoqué au tout début de ce livre.

Toutes, elles avaient été conçues sur le même modèle aux allures emphatiquement orientales. On appelle cela, je ne sais pas trop pourquoi, le marché Mercure. Des pagodes en toc se pavanent sur la dalle et leurs toits en triangle s'étagent, formant comme deux vagues aux crêtes régulières entre lesquelles le passage sinue comme il le ferait au sein d'une sorte de labyrinthe. Un vrai village asiatique, si l'on veut. À la manière de Disney. Selon l'idée simplifiée, stylisée que l'on s'en fait en Occident. Forcément, j'ai pensé que l'architecte leur avait donné cet air-là pour les mettre en harmonie avec l'esprit du quartier. Mais le plus étonnant est que ces constructions d'une facture si clairement orientale datent d'avant l'installation dans le treizième arrondissement des réfugiés chassés de l'ancienne Indochine. Comme si, avant même de savoir qu'ils éliraient domicile dans les tours surplombant la dalle des Olympiades, on avait voulu reconstituer pour eux, fût-ce d'une façon un peu dérisoire, le décor qui, placé sous leurs fenêtres, leur rappellerait le pays qu'ils avaient quitté.

Souvent, ils avaient fui une horreur dont nul, en France, ne pouvait se faire la moindre idée. Ils avaient vu leur pays coupé en deux et livré à la guerre civile, au napalm, à l'agent orange, aux bombardements aériens et aux combats à l'arme blanche, à l'arme lourde. Ils avaient assisté à l'élimination systématique de tous leurs proches au nom d'une idéologie imbécile et cruelle. Ils avaient sauvé leur vie comme ils l'avaient pu. Et certains, prenant la mer sur des embarcations de fortune, avaient compté au nombre de ceux que l'on nommait à l'époque : les « boat people ». Et puis, après des mois d'errance et d'angoisse, ils étaient arrivés à Paris, trouvant providentiellement un logement dans un lieu dont ils ignoraient tout mais qui, singulièrement et à

leur grande surprise, leur rappelait, même sous la forme d'une sorte de mauvaise caricature, le pays dont ils venaient et qu'ils avaient dû abandonner.

Convaincus de rentrer ainsi « chez eux » comme, à quelques pas de là, bien des années après, sans comprendre pourquoi, je l'avais été, pour ma part, de revenir « chez moi ».

3

UN CONCOURS DE CIRCONSTANCES

Un concours de circonstances m'a conduit en Chine pour la première fois. C'était il y a une quinzaine d'années. Juste avant que j'emménage – je ne sais pas s'il existe un lien – dans mon petit appartement du treizième arrondissement. Je dois un mot d'explication au lecteur qui voudra bien me pardonner de lui parler un peu de moi et de mes livres – par exception à une règle que je me suis fixée il y a longtemps, que je respecte en général et à laquelle je ne déroge ici que par nécessité. Je le ferai aussi vite que possible. Et si la chose ne l'intéresse vraiment pas, il est libre de se rendre directement au début du chapitre suivant. Je ne lui en voudrai pas.

Mes deux premiers romans – dans lesquels je racontais la maladie et la mort de ma fille – avaient été publiés très rapidement en Chine. Je crois bien que c'est dans ce pays que j'ai d'abord été traduit. Il s'était trouvé là-bas quelqu'un qui les avait lus à leur sortie et qui pensait qu'ils en valaient peut-être la peine. La personne dont je parle s'appelle Chen Feng. Je donne son nom comme je donnerai les autres, espérant ne pas trop compromettre ni embarrasser celles et ceux que j'évoquerai en passant dans les pages qui suivent et auxquels le lecteur voudra bien ne pas imputer les réflexions très personnelles que je propose et qui

n'engagent que moi. Elle m'a écrit. Je l'ai rencontrée à Paris dans un café assez bruyant du côté du carrefour de l'Odéon, où nous avons parlé longuement et puis sympathisé. Elle exerçait le métier d'agent littéraire, cherchant parmi les ouvrages qui paraissaient en France ceux qui, une fois traduits, seraient éventuellement susceptibles d'intéresser tel ou tel éditeur de chez elle.

Dans presque tous les pays où, par la suite, j'ai fini par être publié, les choses se sont passées de la même manière. Mes romans ne comptent pas au nombre des best-sellers attendus dont on se dispute les droits à la Foire de Francfort. Leur sujet, sans parler de leur prétendue difficulté, il faut le dire, exerce en général un effet plutôt dissuasif sur leurs possibles lecteurs. À juste titre, ils ne passent pas pour très distrayants et on les considère comme peu susceptibles de contribuer profitablement à la prospérité de l'industrie planétaire de l'*entertainment* éditorial. Ils n'appartiennent pas vraiment à la catégorie des *feelgood books*. C'est le moins que l'on puisse dire. Je le reconnais bien volontiers. En même temps, en France, ils ont été plutôt bien accueillis par la critique et ont trouvé, au fil des ans, avec des hauts et des bas, un nombre suffisant de lecteurs. C'est pourquoi, paradoxalement, je passe parfois pour un auteur « reconnu » alors même que je n'ai jamais été – et ne serai vraisemblablement jamais – un auteur « connu ». Ce que je déplore mais dont j'ai plus ou moins pris mon parti. Pourtant il se trouve, de temps en temps, quelqu'un pour me lire à l'étranger, parfois tout de suite et parfois bien après la parution de tel ou tel de mes romans, et se dire que me traduire dans son pays mérite au moins que le coup soit tenté. La même chose m'est arrivée souvent – dans une bonne douzaine d'autres pays et notamment en Italie ou bien au Japon. Mais c'est une autre histoire. En ce qui concerne la Chine, ce fut d'abord l'idée de Chen Feng.

Entre le moment où le contrat a été signé et le moment où mes deux premiers romans ont paru à Beijing (c'est-à-dire Pékin mais j'utiliserai, en général, les transcriptions modernes pour désigner les villes du pays), il se trouve – et c'est pourquoi je parle d'un concours de circonstances – que je suis entré en relations, en France, pour des raisons différentes et totalement indépendantes, avec quelques éminents spécialistes de l'Extrême-Orient et de ses littératures. C'est le Japon qui m'a conduit en Chine. J'avais été invité à passer plusieurs mois à la villa Kujoyama de Kyôto – qui joue au Japon le même rôle que la villa Médicis en Italie, accueillant artistes, chercheurs et écrivains. On m'y avait reçu sur la foi de quelques articles et du projet que j'avais présenté d'un essai consacré au romancier Kenzaburô Ôé – livre qui a paru peu après mon retour.

La chose faite, on m'a proposé de prendre la parole à l'occasion d'un colloque organisé par l'Inalco – Langues O' comme on disait autrefois. J'y suis allé – mais avec quelques réticences. Pour dire la vérité, je me méfiais. Car je savais d'expérience que les experts en quelque matière que ce soit regardent en général avec beaucoup de condescendance et pas mal d'hostilité les amateurs qui mettent un pied – ou même un orteil – sur leur pré carré. À ma grande surprise et à mon grand soulagement, j'ai constaté que je m'étais fait de fausses idées. J'ai rencontré des gens très bienveillants et que ne dérangeait aucunement la perspective de compter auprès d'eux quelqu'un qui, aussi ignorant qu'il fût – je l'étais –, semblait – et c'était mon cas – manifester sincèrement et ingénument une réelle curiosité pour le domaine dans lequel ils faisaient autorité.

C'est un petit monde que celui des orientalistes. J'y ai rencontré d'abord ceux qui étudiaient la littérature japonaise. Mais j'ai été présenté en même temps à leurs collègues qui travaillaient sur la littérature chinoise. Il y avait là Zhang Yinde, Noël Dutrait ou Annie Curien. Cette dernière organisait à l'époque de grandes

rencontres qui se tenaient notamment à la Bibliothèque nationale mais aussi au Salon du livre ou à la Maison des sciences de l'homme et qui visaient à faire connaître des lecteurs parisiens la petite dizaine d'auteurs chinois dont on commençait alors à découvrir les œuvres. Pour attirer du public – en tout cas, j'imagine que c'était l'idée –, on les faisait dialoguer avec des écrivains français plus ou moins « connus » – ou, à défaut, quand on n'en trouvait pas, « reconnus » pour ce qui me concerne. C'est ainsi que, lisant leurs ouvrages, j'ai fait la connaissance à Paris de Han Shaogong, de Leung Ping-kwan, de Li Rui mais aussi de Mo Yan, de Gao Xingjian, de Yu Hua et de tous les autres. Enfin, « faire la connaissance », c'est beaucoup dire. Car, à part les auteurs de Hong Kong et ceux qui s'étaient installés en Europe afin de fuir la répression politique dans leur pays, aucun de ces écrivains ne parlait ni le français ni l'anglais. Sauf par le truchement de la traduction simultanée lors des débats et des tables rondes, la communication restait donc très réduite.

Peu après, mes deux premiers romans ont donc paru à Beijing. Le service culturel de l'ambassade de France m'a officiellement proposé de venir les présenter à l'occasion des manifestations qui devaient marquer là-bas, comme chaque année, le « printemps des poètes » et pour lesquelles Michel Deguy, André Velter et Henri Deluy avaient également été conviés. C'est bien la seule fois de ma vie où je suis passé pour un poète. Mais j'étais prêt à cette concession pour découvrir le pays. Je n'ai pas été déçu du voyage. J'ai fait un peu de tourisme, bien sûr – ce qui est toujours agréable. J'ai rencontré aussi la traductrice de mon premier roman, Tang Zhen, professeur à l'université de Hangzhou. La compagnie était très sympathique. Deluy était surtout soucieux de trouver le restaurant où on lui servirait un authentique canard laqué. Velter, pour la lecture de ses poèmes, avait improvisé avec un comédien une mise en scène inspirée des

arts martiaux. Deguy, *tongue in cheek*, se lançait volontiers dans d'incompréhensibles digressions philosophiques inspirées de l'étymologie grecque ou latine qui faisaient le désespoir des interprètes.

Avant le départ, j'avais demandé, en bon élève, quelles conférences je devais préparer. On m'avait répondu de ne pas m'en faire et que la chose n'était pas vraiment nécessaire. J'ai compris assez vite pourquoi. Toutes les rencontres qui avaient été prévues se limitaient à l'échange solennel de grands discours célébrant l'amitié entre le peuple chinois et le peuple français, exaltant la noble cause de la coopération culturelle entre les deux pays. Le reste relevait du spectacle et des mondanités. Tandis qu'une ravissante Chinoise en rutilante robe de soirée jouait sur un piano de concert les nocturnes de Chopin, on m'a poussé sur une scène pour y lire, à ma grande confusion, un extrait de l'un de mes romans. Nous avons été invités à déjeuner par un poète qui avait fait fortune dans les affaires, qui nous a fait le don à chacun d'une luxueuse édition de ses œuvres complètes – dont aucun de nous ne pouvait déchiffrer le moindre mot – et qui a tenu absolument à ce que nous soient servis à sa table du foie gras, un vieux sauternes et du champagne. Je vous épargne la suite qui fut à l'avenant.

Voilà ce que fut ma première impression de la Chine. Par la suite, il m'est arrivé souvent de me retrouver dans des situations semblables à New York, Moscou ou Calcutta – où, si l'on s'en tient au programme qui a été préparé pour vous, l'on se retrouve à faire de la figuration plus ou moins intelligente au service de la diplomatie culturelle française, jouant comme on le peut son rôle de romancier ou de poète, sans que quiconque fasse même semblant de s'intéresser à ce que l'on a écrit.

Mais, alors même que je me trouvais à Beijing pour la première fois en compagnie des poètes parmi lesquels je m'étais indûment glissé, j'ai reçu un coup de téléphone d'Annie Curien. Elle ignorait que je me trouvais dans le pays et m'a proposé de m'y rendre à nouveau pour une série de rencontres qu'après celles qui s'étaient tenues à Paris elle y organisait prochainement. Je me suis dit que la Chine méritait une deuxième chance. J'ai dit oui. Et j'ai eu bien raison. Car c'est à cette occasion que j'ai découvert une autre Chine littéraire que celle que l'on présente aux invités des circuits officiels.

Comme je l'ai dit, mes deux romans venaient juste d'être traduits et ils justifiaient ma présence au programme. Annie Curien avait prévu et préparé toute une série de rencontres avec des universitaires et des écrivains chinois. Mais, grâce à elle, il s'agissait cette fois de parler de livres avec des gens qui les avaient lus et pour lesquels la littérature constituait autre chose que le prétexte plus ou moins dispensable permettant de profiter, dans un décor fastueux et exotique, des petits fours consulaires ou du champagne de Son Excellence. Ce qui changeait la donne. Je m'en suis aperçu très vite.

Nous nous sommes rendus à Shanghai puis à Nanjing. C'est là que j'ai rencontré Huang Hong. Elle était professeur à l'université mais avait un air assez juvénile qui aurait pu la faire passer pour une étudiante assez charmante, enjouée, studieuse et enthousiaste. Écrivain elle-même, traductrice et spécialiste dans son pays de Duras et de Saint-Exupéry, elle constituait l'un des plus brillants exemples de cette nouvelle génération d'universitaires et d'intellectuels qui, à l'époque, commençaient à prendre la relève de leurs aînés et dont la maîtrise de la langue et le sens de la littérature impressionnent aussitôt. Quand un peu plus tard nous sommes devenus amis, elle m'a confié que je lui avais plu – ou du moins que je l'avais intriguée – d'abord par mon air peu affable, par l'absence totale d'efforts que je faisais pour paraître sympathique. Ce qui lui avait donné étrangement

envie de me lire. Assez vite, elle a traduit deux de mes romans, *Sarinagara* puis, un peu plus tard, *Le Chat de Schrödinger*. J'imagine que ce fut grâce à elle, à son talent de traductrice, à la préface et aux articles qu'elle a signés et dans lesquels, avec habileté mais non sans raison, elle insistait sur l'inspiration taoïste du livre, à l'énergie qu'elle a déployée pour le faire connaître : toujours est-il que *Le Chat de Schrödinger* – qui, pourtant, est sans doute le plus compliqué de tous les romans que j'ai écrits – a rencontré en Chine un succès à la fois immédiat et durable, au point de passer dès sa parution pour une sorte de nouveau classique. Un éditeur de Shanghai, profitant de l'occasion et de l'accueil que rencontrait mon nouveau livre, a pris aussitôt la décision de rééditer *Sarinagara* et *L'Enfant éternel* – commandant même, dans ce dernier cas, à la traductrice de mon premier roman une version nouvelle qui fût plus fidèle à l'original que celle qui avait paru dix ans auparavant.

J'ai été invité à nouveau pour présenter tous mes livres à travers le pays. Je suis allé en parler dans des librairies, des facultés où, à ma grande surprise, un public nombreux semblait très curieux de savoir ce que la littérature française, en ma personne, avait éventuellement à lui proposer. J'ai dû m'en tirer à peu près. L'examen de passage réussi, à l'instigation de Huang Hong et de quelques autres universitaires dont j'avais fait la connaissance et qui m'avaient écouté, on m'a proposé de revenir régulièrement au titre de professeur et d'écrivain invité. Ce qui consistait essentiellement à donner des conférences, des séminaires sur les sujets de mon choix tout en assurant la promotion de ceux de mes romans qui avaient été ou qui seraient traduits en chinois.

À l'offre qui m'a été faite et qui m'a conduit depuis à me rendre en Chine une à deux fois par an pour des séjours de plusieurs semaines, sans vraiment réfléchir, j'ai tout de suite dit oui. Les

raisons ne manquaient pas. J'avais surtout le souci légitime d'y présenter mes livres puisque j'avais la chance qu'ils y aient, semblait-il, rencontré l'intérêt des lecteurs. Ce qui, malheureusement pour moi, n'arrivait pas partout. L'enseignement de la littérature occidentale connaissait dans les facultés chinoises un développement assez spectaculaire qui fournissait l'occasion d'un dialogue avec des chercheurs, des enseignants, des étudiants, dont la curiosité faisait plaisir à voir et redonnait un peu confiance à un professeur habitué à parler dans son propre pays devant des publics plus blasés. La proposition était relativement lucrative aussi : rien à voir avec les cachets mirifiques, dignes d'un footballeur, d'un judoka ou d'un philosophe, que demandent pour leurs prestations, à ce que l'on m'a dit, les médiatiques vedettes du sport et de la culture mais, une fois les impôts payés sur place, cela me faisait une sorte de treizième mois qui, dans ma situation financière, était toujours bon à prendre.

Cependant, cela n'aurait pas suffi. Il y avait autre chose aussi. Je n'avais jamais été particulièrement attiré par la Chine dont j'ignorais à peu près tout. Me retrouver à Beijing, Shanghai, Nanjing ou Guangzhou (je veux dire : Canton) – comme j'ai fini par le faire régulièrement – n'avait jamais constitué un fantasme pour moi. Mais j'avais l'impression que quelque chose m'attendait là-bas que je ne devais pas laisser passer la chance de découvrir. Quoi ? Je ne le savais pas. Un message m'était adressé auquel il me fallait répondre. Je ne vais pas dire – à supposer que soit vraie l'anecdote que j'ai racontée au début de ce livre – qu'il s'agissait de celui que j'avais trouvé dans le *fortune cookie* dont j'ai parlé. Je ne m'attends pas à ce que le lecteur prête foi à une pareille fiction – dont je lui concède sans mal à quel point elle est peu vraisemblable. Cependant, d'une manière très vague et passablement obscure, j'avais le sentiment d'avoir été appelé à l'autre bout du monde pour des raisons très mystérieusement personnelles qu'il me fallait à tout prix élucider et que je ne pourrais découvrir que si je me rendais sur place : là où, si elle existait et aussi insignifiante qu'elle fût, se situait sans doute la

solution de l’énigme.

II

4

LA MONNAIE DES MORTS

Reconstituer chacun des voyages en Chine qui ont fait de ce pays – après la France bien sûr où j'ai passé la majeure partie de mon existence, la Grande-Bretagne où j'ai quand même vécu pendant sept années, avec le Japon et l'Italie où je suis souvent allé aussi pour y présenter mes livres – celui où, si je fais le compte, j'ai le plus longtemps séjourné, j'en suis tout à fait incapable. Je mélange tout : les lieux, les années, les gens. Les souvenirs que je garde, en général, je ne sais pas les situer les uns par rapport aux autres. Ils flottent dans ma tête. Sauf exception, je ne parviens jamais à les raccrocher à un événement précis et je sais moins encore m'en servir afin qu'ils contribuent à une vraie histoire dotée d'une tête, pourvue d'une queue et de tout ce qu'il faut, à leurs places respectives, de péripéties attendues entre les deux. Je pourrais faire semblant, bien sûr. C'est ainsi, je le sais, qu'on écrit un roman. Mais à quoi bon ?

Pour les villes où je me suis souvent rendu et où j'ai un peu vécu – Shanghai, Nanjing, Guangzhou ou Beijing –, je ne distingue plus du tout les uns des autres les séjours successifs que j'y ai effectués. Et pour les cités par lesquelles je me suis contenté de passer une ou deux fois – Hangzhou, Xi'an, Chengdong, Qingdao, Wuhan, Shenzhen –, bien sûr, c'est encore pire. Je me remémore

seulement des visages, je me rappelle des conversations, je me souviens des personnes que j'ai rencontrées, des choses que j'ai vues et qui se ressemblaient souvent au point de se confondre : les universités, les centres culturels, les librairies où l'on m'a demandé de prendre la parole pour y dire un mot de mes livres ou de ceux des autres, les restaurants où mes hôtes m'emmenaient et ceux où je dînais seul, les sites touristiques que j'ai visités un peu partout, des paysages de campagne, de fleuves ou de montagnes, des temples et des parcs, des bars, des chambres d'hôtel, une galerie commerciale, un musée, des autoroutes, des gares et des aéroports, un coin de rue, un jardin.

Ce sont des images en désordre. Comme celles qui, toujours, vous viennent en vrac de la vie et qui restent sans rapport les unes avec les autres tant que l'on n'a pas fait passer de l'une à l'autre, au creux de sa mémoire, le fil nécessaire et lumineux d'un récit qui organise leur grand fatras de souvenirs et de sensations, dessinant ainsi dans l'obscurité de son passé des sortes de figures aux allures de constellation dont on ne peut pas ne pas se demander, une fois qu'elles ont pris forme, à quoi elles ressemblent et ce qu'elles signifient.

Ne pas connaître un pays est peut-être le meilleur moyen de le comprendre. Si « comprendre » signifie se laisser aller, sans préjugés, au rêve auquel la réalité vous appelle et qui lui donnera son aspect le plus vrai – le seul qui vaille, au moins pour soi. À supposer que cette hypothèse soit juste, je ne prétendrai pas avoir compris la Chine – et pas davantage aujourd'hui que lorsque j'y suis allé pour la première fois – mais je peux, en tout cas, me prévaloir de ne toujours pas la connaître. Je la connais si peu que je me garde bien de m'imaginer que je la comprends comme le font ceux qui se figurent tout en savoir sans réaliser que, quel que soit le jugement qu'ils portent à son propos, croyant parler d'elle, ils ne parlent jamais que de leurs propres rêves. Et que ce sont leurs rêves – s'ils leur accordent une signification qu'ils ne possèdent pas – qui, à leur tour, les jugent et les condamnent.

Le sentiment de rêver, particulièrement les premiers jours de son arrivée dans un pays lointain, l'étourdissement du voyage, le décalage horaire qui vous tient éveillé lorsque vous devriez dormir, qui vous assomme de fatigue lorsque l'heure viendrait de se lever, l'impression bien naturelle de ne plus rien reconnaître au monde qui vous entoure et de n'y disposer d'aucun repère vous le procurent. Lorsque je débarque en Chine, incapable de trouver le sommeil, j'attends qu'il soit bien tard, je sors au hasard, je laisse mes pas me guider, je prends un chemin que balisent vaguement les lumières qui restent allumées dans la nuit et qui, sans éclairer grand-chose de la réalité où elles luisent, indiquent une possible direction dans la pénombre.

La nuit dit mieux la vérité de la vie. Elle la transforme en une sorte de théâtre d'ombres sur la scène duquel, où que l'on soit, les spectres familiers auxquels le jour avait provisoirement donné congé reprennent du service et offrent à qui les observe la représentation inchangée des songes que chacun emporte avec soi. Le spectacle se suffit à lui-même si l'on se montre attentif moins aux choses qu'aux silhouettes qu'elles découpent dans l'obscurité et aux formes que l'imagination leur prête. Lâchant la proie pour l'ombre. Comme s'il y avait davantage à apprendre de la seconde que de la première et qu'elle seule se trouvait susceptible de révéler à qui l'observe le vrai visage de la vie.

Ainsi à Shanghai, que Wang Anyi décrit dans les saisissantes premières pages de son grand roman *Le Chant des regrets éternels* en évoquant ce fond sombre sur lequel se détachent, comme des lignes et des points, les formes des avenues et des buildings mais dont l'ombre est semblable à un gouffre si profond que, si on l'y jetait, il engloutirait sans bruit une montagne, là où se déploient

les vieilles ruelles de la ville qui « comme un fleuve qui aurait une infinité d'affluents ou comme un arbre immense aux innombrables rameaux, s'entrecroisent en un réseau sans fin ».

Marcher dans une ville, dans un pays que l'on ne connaît pas, que l'on ne comprend pas, que l'on ne comprend un peu que parce que l'on a bien conscience que l'on ne le connaît pas, revient à errer, ignorant des rues par lesquelles on passe, sans guère d'autre moyen de s'orienter qu'en mettant le cap sur les clartés que l'on aperçoit au loin et qui, une fois atteintes, révèlent le plus souvent quelque endroit indifférent comme l'entrée d'une station de métro, une place un peu populeuse dont les boutiques restent ouvertes jusqu'au petit matin, un grand centre commercial sur les façades duquel brillent continûment d'immenses panneaux publicitaires, de sorte que l'on se décide à pousser jusque vers cette autre zone éclairée que l'on aperçoit un peu plus loin, qui, à quelques centaines de mètres, s'épanouit dans l'obscurité et ne constitue rien d'autre qu'un nouveau mirage se dissipant dès lors qu'on l'a rejoint.

Alors, avant de rebrousser chemin et de rentrer à l'hôtel, histoire de me dire que je n'ai pas marché si longtemps pour rien, je m'assieds à la terrasse d'un de ces faux cafés à l'occidentale que l'on trouve maintenant un peu partout en Chine, je commande un expresso et puis un whisky, j'allume un cigare, le temps de reprendre ma respiration, de méditer un peu sur le cours de l'existence et sur l'étrangeté qu'il y a à se retrouver ainsi à l'autre bout de la planète, dans un pays que l'on ne connaît pas, que l'on ne comprend pas.

Des feux brûlaient un peu partout d'où montait un air noir qui, avant de se dissiper dans le ciel, tournoyait dans le vide et que l'on apercevait sans repérer d'abord le foyer dont venaient ces

signaux de fumée. Je ne parle pas d'incendies mais de minuscules feux de camp se consumant quasi clandestinement dans la ville. Je les ai remarqués alors que je me promenais à Shanghai, je crois bien que c'était lors du premier séjour un peu prolongé que j'ai effectué en Chine, peut-être le jour même ou le lendemain de mon arrivée : des petits brasiers allumés en catimini par trois ou quatre personnes à l'aide d'un briquet, avec un peu de papier, à l'écart des endroits fréquentés, au fond d'une ruelle pas trop passante, sur un coin de trottoir ou un bout de pelouse, au pied d'un panneau de signalisation ou bien derrière une rangée de voitures. Rien à voir avec les barbecues sur lesquels les marchands ambulants font griller la nourriture, la viande ou les légumes qu'ils vendent à leurs clients ou avec les braseros auxquels les pauvres, faute d'un abri, se réchauffent en hiver. Visiblement, ces feux ne servaient à rien. On aurait dit qu'ils brûlaient pour eux-mêmes et pour la seule satisfaction un peu enfantine de ceux qui les avaient allumés. Des feux de joie si l'on veut malgré la gravité apparente des individus qui les entouraient, faisant cercle autour d'eux, et dont le visage recueilli miroitait dans le reflet des flammes.

Nul ne venait jamais leur demander de comptes – même si la rapidité avec laquelle ils expédiaient leur affaire donnait à penser que de pareilles pratiques, bien que tolérées par les autorités, ne devaient pas être tout à fait conformes aux règles d'hygiène et de sécurité en vigueur et se trouvaient susceptibles de donner à la police locale l'occasion légale de verbaliser les contrevenants. Des hommes, des femmes, de tous âges et de toutes allures, se tenaient autour des flammes. Le temps d'un instant, celles-ci projetaient leurs ombres longues et déformées à leurs pieds, sur l'asphalte, l'herbe ou bien, derrière elles, verticalement, sur les façades éphémères d'un bâtiment voisin. Cela ne durait jamais très longtemps. Dès que le feu s'était éteint, tous, ils dispersaient les cendres et s'en allaient aussitôt. La ville reprenait son allure habituelle.

Si ce soir-là la chose ne s'était pas plusieurs fois répétée, j'aurais

eu l'impression d'avoir rêvé. Mais, quelques centaines de mètres plus loin, au carrefour d'après, je retombais sur le même spectacle comme si, à mon insu, j'avais suivi une piste que traçaient devant moi ces minuscules bûchers brillant de loin en loin et indiquant à mon intention la voie vers quelque chose dont je ne savais rien.

Ce dont il s'agissait, je l'ai compris le lendemain lorsque j'ai appris que, ces feux dont je parle, on les allumait le soir de Qingming, la « Fête des morts » telle qu'on la célèbre dans toute la Chine. J'aurais eu du mal à en ignorer longtemps l'existence. La presse, la télévision – je veux dire : les journaux et les chaînes en anglais qui constituaient ma seule source d'information – ne parlaient que de cela – surtout pour rendre compte des migrations massives observées à travers tout le pays, des embouteillages monstres à la sortie des villes et sur les autoroutes, de la cohue dans les aéroports et les gares auxquels l'événement, comme tous les ans, donnait lieu. Le jour est férié et il met la Chine à l'arrêt, toute activité est suspendue, chacun retournant dans son village natal afin d'y témoigner de sa dévotion aux défunts. Et, du coup, les universités fermées, les librairies désertées, faute de public, comme on m'en avait averti, je me retrouvais moi aussi en vacances, à profiter d'un long week-end de loisirs, tuant le temps en improvisant ce pèlerinage plutôt piteux qui, comme je l'avais fait et sans que je sache pourquoi, m'avait mené d'un feu au feu suivant sans personne dans ce pays lointain à qui rendre moi-même l'hommage d'un souvenir.

La coutume veut en Chine que l'on fête les morts comme nous le faisons aussi à la Toussaint – même si la célébration, là-bas, a lieu en avril et non en novembre, si bien qu'elle coïncide ainsi souvent avec notre Semaine sainte et tombe parfois le jour même

du dimanche de Pâques où les croyants, chez nous, évoquent non le repos éternel des morts mais l'espérance de la résurrection promise et imminente de leur chair. Chacun s'en va se recueillir là où gisent les dépouilles de ses ancêtres et profite de l'occasion pour retrouver ses proches et faire la fête en famille. On passe un coup de balai sur les tombes où l'on expose des offrandes destinées aux défunts et censées leur fournir ce dont ils ont besoin dans l'au-delà pour l'autre vie qu'ils y mènent.

Le rite prend une forme particulière. Elle expliquait ce à quoi la veille j'avais assisté. Il exige que l'on fasse brûler des feuilles de papier sur lesquelles figurent les images des dons que l'on destine aux morts et que la fumée qui monte vers le ciel est censée leur apporter où qu'ils séjournent. Cela ressemble assez aux sacrifices, aux offrandes, aux libations tels que toutes les civilisations les pratiquent depuis toujours et dont le principe varie peu à travers l'espace ou le temps : les fleurs et les fruits disposés sur les tombes ou sur les autels, l'huile ou l'alcool que l'on répand sur le sol, l'agneau égorgé en lieu et place de la victime humaine, l'encens précieux dont on parfume les temples, les cierges que l'on laisse se consumer aux pieds des statues, le pain et le vin partagé en mémoire de celui qui donna son corps sur la croix. À ceux – les dieux ou bien les morts, c'est pareil – à qui l'on rend un culte, on offre, en le consacrant, le tribut qu'ils exigent mais auquel, par un stratagème sacré, on substitue le subterfuge d'une image, le simulacre d'un symbole.

Comme le veulent les usages, on m'a affecté une jeune étudiante qui doit me recevoir à mon arrivée, m'accompagner, s'occuper de moi. Elle est venue me chercher à l'aéroport dans une luxueuse berline conduite par l'un des chauffeurs de l'université. Le trajet est assez long pour nous donner l'occasion de parler. Elle s'exprime dans un français à peu près parfait. Elle a passé une

année à Paris pour son doctorat consacré à un sujet très savant qu'elle m'expose avec beaucoup de sérieux et sur lequel elle m'interroge avec application – sans doute afin de tester sur moi les hypothèses qu'elle se prépare à présenter à son jury. On l'a chargée de me mener à l'hôtel où je dois séjourner et de remplir pour moi toutes les formalités d'usage. Elle me présente le programme qui a été préparé à mon intention, vérifie avec moi que tout est en ordre et conforme à mes souhaits. Elle s'assure que je vais pouvoir me débrouiller seul et me laisse me reposer. Le lendemain, à l'heure du déjeuner, elle passe me voir.

— Vous voudrez bien m'excuser mais je dois absolument m'absenter quelques jours et je ne pourrai pas assister à votre première conférence. Je ne serai de retour qu'à la fin de la semaine prochaine. J'en suis vraiment désolée.

— Ne vous inquiétez pas. Vous avez déjà été très aimable de vous occuper de moi à mon arrivée.

— Je dois me rendre dans la province où vivent mes parents. (Elle me donne le nom – que je ne saisis pas – de sa région natale, qui doit se situer à l'autre bout du pays, justifiant ainsi son absence prolongée.)

— Rien de grave, j'espère ?

— Non, pas du tout, mais je ne peux pas manquer Qingming. Vous savez ? La « Fête des morts ».

Je l'interroge.

Pour faire un peu la conversation.

— Vous êtes croyante ?

— Oui. Non. Enfin je suis chinoise.

— Confucéenne ? Bouddhiste ? Taoïste ?

Elle sourit de la naïveté de ma question.

— Pas vraiment. Enfin un peu des trois, aucun des trois. Si vous voulez. Je respecte seulement la tradition. On rend hommage aux ancêtres dans toutes les familles. Un peu comme chez vous, j'imagine. À Halloween. Mais, en français, on dit plutôt la Toussaint, n'est-ce pas ?

Elle m'interroge à son tour.

— Et vous ? Vous êtes chrétien ?

— Non. Oui. Je suis français. Enfin j'ai été baptisé mais cela fait longtemps que je ne vais plus à l'église. Sauf pour les enterrements.

— Alors, c'est pareil.

Le rite est très ancien. Comme on dit, son origine se perd dans la nuit des temps. De nombreuses légendes en rapportent la naissance. La plus macabre veut qu'un homme rendu fou de chagrin par la mort de sa mère et ne se résignant pas à la porter en terre ait décidé de conserver sa dépouille auprès de lui. Le geste extravagant qu'il accomplit fit de lui un modèle de piété filiale que d'autres se mirent à imiter, gardant chez eux leurs morts ou bien les confiant à des monastères où l'on prit l'habitude, les présentant comme des offrandes destinées aux défunts, de faire brûler des papiers parfumés autour du cadavre afin de masquer l'odeur de sa décomposition.

Nombre de poèmes et de peintures, datant de l'ancien temps, parlent plus délicatement de cette coutume. Claudel, lui-même,

qui a longtemps vécu dans le pays et qui pourtant avait bien conscience de ne pas le comprendre, en parle dans son premier livre, *Connaissance de l'Est*. L'un des poèmes en prose qui le composent, daté de février 1896, s'intitule « Fête des morts le septième mois ». Il y parle des effigies qui, selon la tradition, se consument sur les tombes et qui sont, écrit-il, « la monnaie des Morts » : « Dans un papier mince, on a découpé des personnes, des maisons, des animaux. "Patrons" de la vie, le défunt se fait suivre de ces légers simulacres, et, brûlés, ils l'accompagnent où il va. » Plus tard, dans *Sous le signe du Dragon*, il évoque encore ce « petit monde de papier découpé qu'on brûle pour accompagner le défunt insubstantiel » et « ces figures ou silhouettes qui un moment font la même ombre que les choses réelles ».

Le pouvoir communiste a tout mis en œuvre pour bannir de telles pratiques. Et quels que soient les moyens très discutables dont il a parfois usé à cette fin, on peut ne pas lui donner toujours et totalement tort. J'écris la phrase qui précède en ayant bien conscience des reproches qu'elle me vaudra. Désormais, nul ne peut plus émettre la moindre réserve à l'égard de la religion qu'à la condition, par prudence, d'avoir préalablement exprimé quel profond respect elle lui inspire. C'est fait ! Mais les Chinois ne s'embarrassent pas toujours de pareilles précautions. La plupart de ceux que je connais – ils ne sont pas forcément représentatifs de tous les autres – affichent à l'égard des croyances héritées du passé la même indifférence un peu sarcastique. Ils les tiennent pour une survivance pittoresque mais plutôt puérile de la culture d'autrefois. Du folklore, au fond, sur lequel on peut nostalgiquement s'attendrir – comme nous le faisons en décorant le sapin de Noël ou en cherchant les œufs à Pâques – mais sans, pour autant, prêter une seconde quelque créance que ce soit à ce que la tradition enseigne et à ce qu'elle tient pour vrai.

On lit souvent, et je veux bien le croire, que les Chinois sont les moins religieux des hommes. La foi leur fait défaut. Les rites et les superstitions leur suffisent. Les premiers chrétiens qui, avec

peu de succès, ont tenté d'évangéliser le pays ont été horrifiés par l'athéisme tranquille des hommes et des femmes auxquels ils prêchaient la bonne parole et sur lesquels leurs sermons avaient peu d'effet – sinon celui de les faire passer à leurs yeux pour des fous et des fanatiques. Aucune conversion n'était vraiment possible. Les mots manquaient dans la langue de ceux auxquels ils s'adressaient, qui auraient donné un sens à ceux dont usaient prêtres et pasteurs. Au mieux, passant pour des mages dont se concilier les bonnes grâces ne coûtait rien et pouvait toujours servir, ces missionnaires ont été acceptés par une poignée de fidèles – qui ne renonçaient pas pour autant à leurs propres croyances – et ils ont accommodé avec un opportunisme relatif leur message aux coutumes locales. Les quelques églises catholiques dans lesquelles par curiosité il m'est arrivé d'entrer – au grand étonnement des Chinois qui m'accompagnaient et qui, du mieux possible, cachaient leur consternation – sont pleines de statues du Christ et de la Vierge, des anges et des saints dont les traits ont été sinisés au point de leur donner un troublant air de famille avec les idoles que l'on adore dans les temples voisins et l'allure un peu clinquante des bibelots à l'aide desquels leurs propriétaires décorent les restaurants asiatiques de Paris ou d'ailleurs.

Personnellement, j'ai peu de goût pour le tourisme funéraire. On me voit rarement rendre aux sépultures les hommages qui leur sont dus. Même auprès de la tombe de ma fille, maintenant, je ne vais plus très souvent. Rien d'elle ne reste sous la stèle qui porte son nom. Peut-être suis-je demeuré plus chrétien que je ne veux le reconnaître. Convaincu qu'il faut laisser les morts enterrer les morts, que tout est poussière et retournera en poussière, que le seul tombeau qui vaille est celui qui, la pierre poussée, reste vide et qui témoigne ainsi du miracle de la résurrection – auquel, pourtant, je ne crois pas.

Mais en Chine les monuments les plus fréquentés du pays sont les mausolées : à Nanjing, la sépulture du premier empereur Ming où se pressent les visiteurs et qui, pourtant, a les allures assez ingrates d'une sorte de bunker médiéval ou bien l'énorme sanctuaire dédié sur la montagne Pourpre à la mémoire de Sun Yat-sen, le premier président de la République chinoise, dont j'ai gravi les interminables volées de marches qui mènent jusqu'à son sommet, sans parler place Tian'anmen du tombeau où repose le corps embaumé de Mao, le Grand Timonier, devant lequel j'ai cru pouvoir me dispenser de m'incliner. On n'en a jamais fini avec la religion, j'imagine. L'une prend la place de l'autre.

Le plus impressionnant de ces monuments, je l'ai vu. Il se situe près de Xi'an. Il abrite la dépouille de l'empereur Qin, l'homme qui, à l'époque où s'affrontaient Rome et Carthage, fit l'unité de la Chine et auquel la légende attribue, entre autres mérites, la construction de la Grande Muraille, l'élimination de tous les lettrés dont l'enseignement ne lui convenait pas et la destruction par le feu de la plupart des livres. Le modèle de Mao, dit-on. Mais le sarcophage qui, selon la tradition, contient le corps du souverain et le préserve pour l'éternité de la corruption, on ne l'a jamais retrouvé. L'immense tumulus herbeux qui l'abrite, les autorités, par peur des dommages irréversibles que l'on pourrait y causer ou bien pour d'autres raisons qu'elles n'ont pas voulu révéler, n'ont jusqu'à présent pas permis que l'on y procède à des fouilles. Le mystère reste entier. On ne le connaît qu'à travers les descriptions fabuleuses qu'en donne la légende et qui le dépeignent comme une sorte de fastueux palais souterrain éclairé par la lumière perpétuelle de torches enchantées, où coulent des rivières de mercure et dont la voûte, constellée de pierreries, mime celle du ciel. Car l'empereur a ordonné, pour plus de sûreté et afin de protéger des profanateurs sa dernière demeure, que tous ceux, ouvriers, artistes et artisans qui avaient contribué à l'achèvement de son mausolée y soient assassinés ou enterrés vivants afin qu'ils ne puissent livrer son secret à personne.

Pour l'instant, et la découverte est très récente au regard de l'Histoire – je l'appelle « récente » puisqu'elle date des années 1970 –, les archéologues n'ont eu accès qu'aux dépendances, les fosses gigantesques au fond desquelles se dressent, alignés en formation et grandeur nature, les milliers de soldats de terre cuite de l'armée impériale et, en plus petit nombre, les jongleurs, les danseuses et les courtisanes dont le souverain a voulu que les effigies l'accompagnent dans l'au-delà – soit pour le défendre, soit pour le détendre. Confiant à la terre qui entourait sa tombe les simulacres de toutes ces commodités indispensables à l'au-delà dont les Chinois ordinaires, faute de moyens semblables, se contentent, encore aujourd'hui, de faire brûler les images de papier.

Il faut vivre avec son temps. À l'époque de la Révolution culturelle, les offrandes étaient proscrites et le rite se pratiquait en cachette. Mais depuis, constatant qu'il ne pourrait avoir raison de la coutume qu'il condamnait, le pouvoir communiste a décidé de faire de Qingming un jour férié, reconnaissant ainsi officiellement l'existence de la fête. Sans pour autant cesser d'user de tous les moyens à sa disposition pour dénigrer une telle tradition et tourner en dérision les dérives auxquelles elle donne désormais lieu.

Tout est bon à brûler qui soit susceptible de fournir aux morts l'équivalent en images des biens qui procurent du plaisir aux vivants. Avec l'esprit pratique et le sens du commerce qui les caractérisent, les Chinois ont créé une véritable industrie qui fournit le marché funéraire en contrefaçons de toutes sortes, conçues et fabriquées afin d'alimenter les bûchers rituels brillant dans tout le pays. Pour que les disparus puissent faire leurs emplettes aux enfers, on fabrique des billets de Monopoly dont le

réalisme est tel qu'ils servent parfois de fausse monnaie : des coupures aux montants astronomiques – cent ou mille fois la valeur de celles qui circulent dans le pays – puisqu'elles ne coûtent que le prix du papier sur lequel elles ont été imprimées mais qui doivent sérieusement contribuer à l'inflation dans l'économie de l'autre monde, des devises étrangères au cas où les défunts désireraient encore profiter des agréments d'un tourisme *post mortem* et puis, parce que c'est quand même plus pratique, des cartes de crédit. Mais l'imagination ne connaît pas de limites. On peut se procurer aussi des reproductions de lingots d'or, de voitures de sport, de téléphones cellulaires, d'ordinateurs portables, sans doute de parfums Chanel et de sacs Vuitton. Et même des images de jolies jeunes femmes dévêtues, semblables à celles que les clients des restaurants découvrent au fond de leur coupe de saké, et destinées à tenir agréablement compagnie aux morts afin que ceux-ci puissent légitimement continuer à jouir dans leur cercueil des plaisirs de la chair.

Si on paye les morts, c'est qu'on leur doit quelque chose. Mais si c'est de papier qu'on les paye, cela signifie que l'on peut s'acquitter de cette dette en usant de contrefaçons qui ne coûtent rien à ceux qui se les procurent et avec lesquelles ils leurrent ceux à qui ils destinent leurs dons. Claudel aurait mieux fait d'écrire : « la fausse monnaie des Morts ». Des simulacres à l'aide desquels on entretient l'illusion d'être en règle avec ceux qui sont partis, leur sacrifiant des faux-semblants sans valeur afin d'apaiser sa conscience, les laissant partir en fumée et jouissant égoïstement du plaisir de contempler les flammes.

Le jour de Qingming, on met tout cela, sous forme de liasses énormes et colorées, à brûler sur les tombes tandis que les vivants prient les morts et accompagnent leurs offrandes d'encouragements adressés aux défunts afin que, pour l'éternité, ceux-ci prennent tout le bon temps qu'ils méritent. Mais pour ceux qui n'ont pas pu faire le voyage vers leur province natale, comme j'avais pu le constater, un bûcher peut être improvisé n'importe où. Le rite l'autorise. Il suffit de tracer sur le sol, dans

la rue, n'importe où, aussi loin que l'on soit de chez soi, un cercle à la craie qui tienne lieu d'autel, et d'y mettre le feu aux papiers que l'on avait préparés.

J'aurais pu faire de même moi aussi. Il y avait maintenant très longtemps que ma fille était morte. D'un cancer des os qui, au bout de quelques mois de traitement et d'opérations répétées, avait inexorablement diffusé dans tout son petit corps et qui, les poumons atteints, l'avait emportée alors qu'elle n'avait pas encore cinq ans. Je l'ai plusieurs fois raconté. J'en ai parlé dans la plupart de mes livres. En un sens, je n'ai même jamais parlé d'autre chose. Cela ne regarde que moi. Je n'oblige personne à me lire. Rien à dire sinon cela. Sans pourtant avoir quoi que ce soit à en dire. Incapable de donner un sens à ce qui m'était arrivé et qui m'avait plongé dans la plus parfaite des stupéfactions. Mais impuissant, tout autant, à me détacher vraiment de cette triste histoire qui avait fini par se confondre avec celle de ma vie et à laquelle tout me reconduisait toujours.

J'oubliais, j'oubliais que j'avais oublié, j'oubliais même avoir oublié que j'avais oublié. Mais, toujours, il arrivait un moment où, d'une manière ou d'une autre, le souvenir s'en revenait vers moi – à la faveur d'un rêve, d'une rencontre, d'un événement auquel personne à part moi n'aurait prêté attention mais que je ne pouvais m'empêcher d'interpréter comme un signe. Où que je me trouve et même ou bien surtout de l'autre côté d'une terre qui, comme moi, tournait en rond – ou bien ne tournait pas aussi rond qu'il l'aurait fallu puisque, j'étais bien placé pour le savoir, des enfants y mouraient. De sorte que même dans un pays que je ne connaissais pas, que je ne comprenais pas, tout semblait me parler encore de ce qu'autrefois j'avais vécu.

Vingt ans avaient passé maintenant. Pourtant, je n'avais toujours pas découvert que faire de sa disparition et du vide qu'en mourant ma fille avait laissé pour moi dans le monde. En souvenir d'elle, au nom d'une croyance peut-être vaine et imbécile à laquelle personne ne m'avait jamais forcé à souscrire, j'avais renoncé à bien des choses. J'aurais voulu souvent mettre le feu à ma vie. J'avais été tenté plusieurs fois de le faire. En finir d'une façon ou d'une autre. Pour que, où que soit ma fille et même si elle n'était plus nulle part, lui parvienne, fût-ce sous forme de fumée, l'expression de l'amour que je lui avais porté. J'étais toujours là. En vie. Ayant trouvé un arrangement qui, sans doute, ne valait pas mieux et ne différait pas tellement de ceux en quoi consistaient les superstitions auxquelles tous les autres ont recours et dont, en conséquence, je me trouvais très mal placé pour sourire. Car, moi aussi, par le passé, j'avais produit beaucoup de papier dans l'espoir de m'acquitter, certainement, d'une dette. Et que tout cela, me disais-je, ait été publié et demeure sur les hypothétiques rayons d'une improbable bibliothèque, si j'étais honnête avec moi-même, n'avait pas eu, au fond, beaucoup plus d'effet que si j'avais tout mis au feu pour le seul et solitaire plaisir du spectacle.

5

SEUL À SHANGHAI

On ne s'en va pas. Dans sa valise, on met toujours toute sa vie. Où que l'on aille, les pensées suivent toujours le même cours. Par le passé, j'étais souvent parti. Bien des fois, déjà. Ici ou là. Plus ou moins loin et pour plus ou moins longtemps. Saisissant chacune des opportunités qui se présentaient à moi, les suscitant quand il le fallait. Avec le désir, certainement, de tourner la page, de tout laisser derrière moi.

« Tout recommencer. »

On ne croit pas si bien dire. Car, ironiquement, la vie nouvelle à laquelle on aspire, en général, reproduit à l'identique celle à laquelle on croyait dire adieu. Rien n'a jamais lieu pour la première fois. Avec l'âge, passé un certain point, chaque expérience qui vous paraît nouvelle ne fait qu'en répéter une autre que l'on avait déjà connue. N'importe quel récit, sur la page encore blanche où l'on s'apprête à l'écrire, prend très vite l'apparence exacte d'un autre qui l'avait précédé. Tout nouveau départ vous fait reprendre une seconde fois et depuis le début le roman de votre vie, inchangé, selon le cours que celui-ci avait d'abord suivi.

Le pli est pris. Une fois de plus se répète ce qui autrefois a été. Peut-être, malgré les apparences, est-ce même cela que l'on souhaite au fond. Afin que, sous une forme familière, s'accomplisse la promesse que la vie vous avait faite hier et qu'elle n'a pas encore tenue. Partout, aussi loin que l'on aille, on cherche des yeux les signes qui viennent confirmer l'ancienne prophétie à laquelle hier, avant-hier, on avait prêté foi, de laquelle on ne veut pas encore douter et dont on ne renonce jamais à découvrir, même si l'on sait la chose impossible, ce qu'elle avait d'abord voulu nous dire.

Je connaissais Shanghai. Je m'y étais déjà rendu à deux reprises, je crois. Mais à chaque fois seulement pour quelques jours : le temps d'aller flâner sur le Bund, de profiter de la vue, du formidable panorama que, de part et d'autre du Huangpu, le « Fleuve de la rive jaune » y fait, les quais où d'un côté s'alignent les bâtiments coloniaux érigés au début du siècle dernier et de l'autre les futuristes gratte-ciel de Pudong dont le plus fameux, l'Oriental Pearl Tower, avec sa silhouette filiforme qui lui donne l'allure d'une fusée dressée vers le ciel et prête à décoller de sa rampe de lancement, ressemble de loin à un modèle réduit, à une maquette conçue afin de prendre place dans les vieux décors d'une science-fiction de série B.

La ville, je n'ai commencé à m'en faire une idée que lorsque j'ai eu l'occasion d'y résider plus longuement à l'invitation de l'une de ses universités où Claire Yuan, une amie de Huang Hong, appartenant elle aussi à cette nouvelle et brillante génération d'intellectuels dont j'ai déjà parlé, m'a proposé de donner un séminaire plusieurs années consécutives dans le département de sa faculté. Son prénom ne doit pas faire illusion. En dépit de son français parfait, Claire était tout à fait chinoise – aussi chinoise que Hong. En Asie, la coutume veut que lorsque l'on se met à

l'étude d'une langue comme l'anglais ou le français, le plus souvent, on adopte un prénom occidental plus facile à mémoriser pour les interlocuteurs étrangers et par lequel, se rebaptisant soi-même, on s'attribue une identité nouvelle. Une fois, à Wuhan, à ma grande surprise, on m'a ainsi présenté un Napoléon. Mon éditeur de Shenzhen s'appelait Maurice. Les étudiantes auxquelles j'enseignais se prénommaient Océane, Camille, Laurence, Mathilde ou Julie. Du moins, je ne les ai jamais connues sous un autre nom.

Toutes – je dis « toutes » car, à quelques exceptions près, ce sont surtout des jeunes filles qui, en Chine comme ailleurs, étudient le français –, je les retrouvais deux ou trois fois par semaine pour leur faire cours et leur donner des nouvelles de la littérature d'aujourd'hui. À cela s'ajoutaient les conférences que d'autres universités, profitant de ma présence dans le pays, me demandaient et puis les rencontres littéraires qu'organisaient mes éditeurs chinois afin de faire la promotion de mes propres livres. Le reste du temps, j'étais tout à fait libre et, ne voulant pas abuser de l'amabilité de mes hôtes en les forçant à me servir de guides ou à me tenir compagnie, complètement seul.

Ce qui m'allait très bien.

D'autant plus seul que, me sachant en Chine – pays qui passe pour une destination aussi lointaine et exotique que si je m'étais retrouvé sur la Lune –, la plupart des personnes qui, en France, auraient eu des raisons de demander de mes nouvelles ou de me donner des leurs avaient pris leur parti de mon absence. Je ne recevais plus de coups de fil, très peu de messages. Quand c'était le cas, le plus souvent, il faut bien le dire, je ne répondais pas – prenant prétexte de mon éloignement et remettant la chose à plus tard.

On me laissait la paix.

De ce qui se passait en France, pendant les quelques semaines que durait mon séjour, je n'avais plus aucune idée et je ne disposais pas du moyen de l'apprendre. Je n'ai jamais trouvé aucun endroit où il soit possible de se procurer la presse occidentale. Quant à la télévision, sur la centaine de chaînes que je recevais dans ma chambre d'hôtel, on n'en comptait que deux ou trois qui diffusaient parfois certains de leurs programmes dans une langue que je comprenais – essentiellement des documentaires anglais ou des séries américaines. La principale d'entre elles appartenait à la télévision d'État. Elle consacrait l'un de ses canaux à des émissions destinées aux expatriés et, en boucle, vantait, alternativement, les splendeurs de la Chine éternelle et les mérites de son régime actuel. Ce qui d'ailleurs ne manquait pas d'intérêt car les émissions étaient, en général, d'une très bonne qualité. J'apprenais beaucoup tout en me familiarisant avec la propagande officielle. C'est ainsi que je me suis fait une idée de la façon dont les Chinois se représentent leurs pays, leur culture – ou du moins de la manière dont ils souhaitent les présenter aux étrangers et qui, naturellement, diffère beaucoup de l'idée qu'en donnent, de leur côté, les Européens ou les Américains.

Un journal quotidien d'une quinzaine de minutes était consacré à l'actualité dans les pays francophones. Je n'ai jamais très bien compris pourquoi mais il arrivait souvent qu'on y aperçoive Jean-Pierre Raffarin, l'ancien Premier ministre de Jacques Chirac, dont je retrouvais avec plaisir le visage jovial et malicieux sur l'écran – comme on est toujours content, à l'autre bout du monde, de croiser un compatriote auquel pourtant aucune affinité ne vous lie et que l'on fuirait si on le rencontrait chez soi. Mais l'essentiel de l'édition était consacré à l'Afrique. Elle semblait mériter beaucoup plus de temps d'antenne que la France – sans parler du Québec, de la Belgique ou de la Suisse. Les nouvelles strictement hexagonales qui auraient fait la une du

journal de 20 heures sur TF1 étaient réduites aux proportions d'une brève après les longs reportages consacrés aux anciennes colonies françaises – qui appartiennent désormais à la sphère d'influence chinoise sur le continent et qui, si la chose n'est pas déjà faite, se retrouveront bientôt rattachées à la « nouvelle route de la soie » que le pouvoir chinois, afin de faire l'unité du monde à sa manière et selon son idée, travaille à étendre un peu partout et aussi loin que possible. Et cela ne manquait pas non plus d'intérêt. Au moins à titre de leçon de modestie et d'enseignement concernant la valeur toujours relative des points de vue que l'on pose sur le monde.

Tout le reste était en chinois et, les nuits d'insomnie, tant que n'avaient pas disparu les effets du décalage horaire, quand j'étais fatigué des rediffusions des feuilletons de Netflix ou des programmes éducatifs de la BBC, je me servais un peu frénétiquement de la télécommande pour faire tourner à toute vitesse la centaine de chaînes dont je disposais.

Bien sûr, je ne comprends pas la langue. Mon vocabulaire se limite aux quelques mots – « bonjour » et « au revoir », « merci » et « pardon » – qu'une politesse élémentaire exige. Quand il le faut, je parle avec les mains, je montre du doigt, je fais des grimaces que j'espère expressives. Le peu de japonais que je me rappelle me permet de distinguer, parce que ce sont les mêmes dans les deux pays, quelques dizaines d'idéogrammes lorsqu'ils me tombent sous les yeux et de savoir faire ainsi la différence entre les panneaux qui indiquent l'entrée et la sortie d'un bâtiment ou ceux qui permettent, dans un restaurant, de ne pas confondre les toilettes des dames et celles des messieurs. Ce qui est bien utile mais ne va pas très loin. Des efforts plutôt pathétiques et assez infructueux que j'ai faits pour apprendre autrefois le japonais, j'ai tiré la leçon que, passé un certain âge,

vouloir se mettre à une langue étrangère – et surtout si elle diffère tellement de la sienne – constitue une entreprise vouée à l'échec et une pure perte de temps. Disons que penser ainsi m'arrange et justifie à mes yeux mon absence totale d'efforts pour apprendre même les rudiments du chinois.

Mais, lorsque l'on regarde la télévision, les images et les sons suffisent souvent. J'arrivais à peu près à suivre les informations. Ce que je ne fais jamais, je regardais le football ou le tennis. J'écoutais surtout la retransmission de concerts de musique classique : de la musique classique très classique, selon le goût local, avec beaucoup de Beethoven, pas mal de Chopin et ce qu'il faut de Mozart ; de préférence dans une interprétation de Lang Lang, le très populaire pianiste dont la notoriété égale chez lui celle d'une rock star, à peu près aussi inévitable dans son pays, toutes proportions gardées, que les frères Capuçon le sont désormais dans le nôtre – sans qu'il y ait lieu de s'en plaindre et pour autant que ma mélomanie très relative m'autorise à en juger.

Il m'arrivait même de passer un peu de temps devant des feuilletons : des séries sentimentales semblables à celles que l'on fabrique un peu partout à la chaîne et dont reconstituer l'intrigue n'est pas trop compliqué puisqu'elle concerne toujours les mêmes histoires d'amour contrarié ; et surtout des fictions historiques se déroulant en général dans un passé plus ou moins légendaire mais toujours, tant la différence saute aux yeux entre les bons et les méchants, assez faciles à comprendre et plutôt divertissantes pendant un moment avec la manière mécanique dont elles font alterner scènes d'amour et scènes de combat et la façon dont elles usent, sans vergogne ni réserve, des pires stéréotypes. Enfin, c'était l'impression qu'elles me faisaient mais j'aurais peut-être eu le même sentiment si, coupant le volume, j'avais regardé s'agiter devant moi les héros soudain muets d'un film américain ou bien français.

Au bout de quelques jours, j'ai renoncé à me servir de l'ordinateur portable que j'avais emporté avec moi et à me connecter à Internet. Pour des raisons politiques, la Chine a mis en place un système plutôt efficace afin de rendre impossible l'accès aux principaux moteurs de recherche d'usage en Occident et aux sites vers lesquels ils conduisent, construisant ainsi autour du pays une barrière immatérielle qui a toutes les allures d'une « Grande Muraille » numérique. Il y a des failles cependant. On peut contourner l'obstacle. Il existe même des logiciels pirates qui permettent en principe de déjouer la censure. Un de mes étudiants chinois, lorsque j'ai évoqué le problème avec lui, a aimablement chargé le programme de l'un d'entre eux sur le disque dur de mon appareil mais je n'ai jamais réussi à le faire fonctionner correctement.

Étrangement, car il me semblait qu'elles auraient dû faire l'objet d'une surveillance particulière, j'arrivais malgré tout à recevoir les chaînes françaises d'information en continu comme BFMTV, LCI ou CNEWS. Ce qui prouve bien qu'elles ne devaient pas représenter un risque majeur aux yeux du régime. Mais le réseau était mauvais. Ou bien : mon ordinateur n'était pas adapté. La connexion prenait des heures ; lorsqu'elle s'établissait enfin, les programmes mettaient un temps fou à se charger et, au bout de quelques minutes, l'image se figeait sur l'écran. Cela n'avait plus trop d'importance. Vues de Chine, les actualités françaises – surtout celles qui concernaient la vie politique – perdaient beaucoup de leur sens et presque toute leur importance : elles parlaient d'un pays qui existait à peine même s'il se remuait beaucoup.

Autant dire que je me retrouvais coupé du monde. Enfin : coupé du monde dont je venais et tel que je le connaissais. En vacances – en dépit du programme assez intensif que mes hôtes avaient

préparé pour moi. Avec tout le loisir nécessaire pour tourner et retourner dans ma tête les mêmes questions et pour me demander, en dépit des raisons très objectives qui m'avaient poussé à dire « oui », ce qui avait bien pu me conduire jusqu'en Chine.

J'avais été logé sur le vieux campus historique, situé pas très loin du centre-ville, dans l'hôtel très confortable que l'université réserve à ses invités de marque. Mais les cours avaient lieu ailleurs. Les jours où se tenait mon séminaire, afin de m'éviter l'inconfort des transports en commun, une voiture venait le plus souvent me chercher pour me permettre de rejoindre le site nouveau de la faculté – dont il avait fallu récemment déplacer les principaux bâtiments, faute d'espace, vers une banlieue très lointaine.

Il s'agissait d'une vraie cité, énorme, sortie du sol en l'espace de quelques mois, créée à partir de rien et au milieu de nulle part, extraordinairement moderne et monumentale dans le style que les Chinois affectionnent. Quelque chose de proprement pharaonesque – et sans commune mesure avec l'idée que l'on se fait en France d'une faculté. Une bonne demi-heure de marche était nécessaire – si l'on n'empruntait pas les navettes prévues à cet effet – pour parcourir toute la distance qui menait du porche d'entrée aux bâtiments les plus excentrés. Le plus modeste aurait suffi à abriter une université européenne de taille moyenne – comme celle où j'enseignais. Les étudiants, pour la plupart, logeaient sur place dans de grands immeubles avec toutes les commodités à leur portée : des restaurants, des supermarchés, des centres commerciaux, des salles de spectacle, des terrains de sport.

C'était une cité, une cité de banlieue mais l'environnement avait

été aménagé par des paysagistes habiles pour donner l'illusion d'une campagne tranquille et propice à l'étude, semblable à celle où les lettrés dont parle la tradition se consacrent à la méditation. Entre les bâtiments, des cours d'eau sur lesquels des ponts avaient été jetés sinuaient entre de vastes étendues de gazon impeccablement tondues où poussaient des arbres et des fleurs. Au milieu se trouvait, comme j'en ai vu dans la plupart des autres universités chinoises où je suis allé, un parc à partir duquel rayonnait tout un réseau d'avenues identiques. Il abritait une collection de statues, en bronze et grandeur nature, représentant les grands hommes, les héros de la pensée, de la science et de la culture auxquels l'université entendait rendre hommage et qui étaient censés inspirer, par leur exemple, chaque nouvelle génération d'étudiants. Aux places d'honneur, on reconnaissait sans mal Confucius, Marx et Mao mais, autour d'eux, se tenaient aussi Goethe et Galileo, Shakespeare ou Hugo. Des panneaux plantés le long des rues qui circulaient entre les bâtiments portaient, en chinois et en anglais, d'édifiantes maximes empruntées aux œuvres des professeurs apparemment les plus réputés mais dont les noms, bien sûr, ne me disaient rien. Elles rappelaient, sur un ton docte et sentencieux, de quelles vertus le travail intellectuel est pourvu à condition qu'il contribue au bien commun et se mette au service de la société. Le décor était soigneusement étudié pour que tout évoque en lui à quel point il est important d'apprendre et pour inciter enseignants et étudiants à faire preuve du zèle nécessaire tandis qu'ils se dirigeaient vers les bureaux, la bibliothèque ou les salles de cours.

Les autres jours, mon emploi du temps me laissait totalement libre. Je me levais tard. J'avais renoncé au petit déjeuner prévu pour les clients de l'hôtel. Je n'avais pas le cœur assez bien accroché pour supporter au réveil la vue et l'odeur des nouilles,

des légumes bouillis et de la sauce soja. Je me faisais simplement un peu de thé dans ma chambre. Je lisais très longuement dans les quelques gros volumes de la Pléiade que j'avais emportés avec moi et que j'avais choisis afin de combler un peu mes lacunes en matière de culture chinoise : Confucius, les taoïstes, l'anthologie de la poésie classique, *La Pérégrination vers l'Ouest*, *Le Rêve dans le pavillon rouge*, *Au bord de l'eau*. Afin de laisser aux femmes de ménage le temps de refaire le lit, je sortais en fin de matinée et je descendais prendre un vrai café et fumer un premier cigare au bar de l'hôtel. Une terrasse donnait sur un plan d'eau où flottaient des nénuphars et où passaient des poissons. Je traînais avec un livre, je rêvassais dans le vide et puis je partais me promener dans le quartier.

Si je prenais par la gauche, passant devant la statue de Mao – semblable à un colosse juché sur un piédestal gigantesque –, je rejoignais assez vite un jardin public abritant un parc d'attractions qui, les jours de congé, attirait en nombre petits garçons et petites filles accompagnés de leurs parents. Il avait un air vieillot qui contrastait étrangement avec l'extrême modernité des environs. J'avais l'impression qu'il datait de l'époque de ma propre enfance tant il ressemblait au Jardin d'acclimatation à Paris où ma mère me menait autrefois et où moi-même, par la suite et à mon tour, j'avais mené ma fille. Des manèges, des montagnes russes, un palais des glaces, des boutiques en plein air où l'on vendait jouets et confiseries, un petit lac artificiel sur lequel glissaient quelques pédalos. Comme si les Chinois d'aujourd'hui, et je leur donnais bien raison, avaient voulu préserver une part de leur propre passé afin d'en jouir avec leurs enfants.

Si je prenais par la droite, sortant du campus, empruntant la grande avenue, j'arrivais aux immeubles qui formaient le centre commercial voisin. En Chine, on en trouve beaucoup de semblables, j'en ai même vu parfois de plus gigantesques mais il n'en existe aucun qui en Europe ou même au Japon ou en Amérique, d'après ce que j'en sais, soutienne la comparaison.

Deux immenses tours accolées qui enroulent autour d'un patio la spirale de leurs étages reliés les uns aux autres par d'interminables escaliers mécaniques ou par des ascenseurs rapides comme des fusées, et sur les paliers desquels se déploient à profusion – avec au sommet des cinémas et au sous-sol plusieurs supermarchés – restaurants, bars et cafés, salons de beauté et de coiffure, boutiques de vêtements, de bijoux, de parfums, de produits de luxe. Mettre les pieds, et même une seule fois, dans un tel endroit – où, comme tous les habitants du quartier, j'ai fini par prendre mes habitudes – vaut mille discours sur la Chine d'aujourd'hui, sur le formidable développement économique qu'elle a connu ces dernières années et sur l'espèce de frénésie d'acheter qui y fait, semble-t-il, l'ordinaire de la plupart des personnes – enfin, de toutes celles qui, dans les grandes villes, ont les moyens d'un tel mode de vie.

L'heure venait vite d'aller dîner. Les restaurants ne manquaient pas. De toutes sortes. Parfois, le palais fatigué de la nourriture locale, je m'offrais une pizza, un tandoori ou bien, *as a treat*, une entrecôte bien saignante arrosée d'un verre de vin rouge venu d'Australie, d'Argentine ou du Chili. Autant l'avouer : j'ai peu de goût pour la cuisine chinoise. Ce qui, j'en conviens, est une honte car, à juste titre, on la considère comme l'une des meilleures du monde. D'ailleurs, je peux en témoigner d'après les tables excellentes où l'on m'a souvent convié et où l'on m'a parfois servi des mets stupéfiants et qui ne ressemblaient à rien de ce que je connaissais – et certainement pas aux plats que l'on propose en général dans les prétendus restaurants chinois du treizième arrondissement : des poissons d'une délicatesse inouïe, de la volaille au vrai goût de volaille, des fruits de mer magnifiques et surtout des légumes dont j'aurais été incapable de dire le nom et la manière dont ils avaient été préparés mais qui m'ont presque convaincu que si je devais devenir un jour végétarien – ce qu'à

Dieu ne plaise ! – ce serait en Chine.

Mais les restaurants chinois n'ont pas été conçus pour qu'on y dîne tout seul. Chaque plat est prévu pour être partagé et quel que soit celui que l'on commande on se retrouve devant une portion assez copieuse pour nourrir toute une tablée. On y va à plusieurs. D'où ces plateaux tournants sur lesquels les serveurs disposent en abondance des assiettes, des marmites, des saladiers, des bols et dans lesquels tous les convives piochent une petite pincée à tour de rôle à l'aide de leurs baguettes. Ce qui a pour effet que l'on passe perpétuellement d'un mets au mets suivant jusqu'à ce que, si l'on n'est pas habitué à la chose – ce qui était mon cas –, au bout de quelques bouchées, on se trouve sinon rassasié du moins un peu écœuré, saturé de saveurs trop différentes, aigres ou douces, sucrées et salées. Avec le sentiment d'en avoir eu assez. Ce qui est précisément le but. Car un vrai banquet chinois exige que l'on laisse sans y avoir touché à peu près la moitié de ce qui avait été commandé.

Trouver un nouveau restaurant constituait mon rituel du soir et me donnait le prétexte dont j'avais besoin pour parcourir, pour explorer la ville. En général, quand j'étais seul, je choisissais plutôt un restaurant japonais. Il y en avait beaucoup. Quelques tranches de poisson cru accompagnées d'un peu de riz ou mieux de quelques nouilles dans un bouillon – *soba* plutôt qu'*udon* dans mon cas – et d'un simple flacon de saké. Ce qui me convient très bien.

Après le restaurant, à l'entrée du gigantesque et luxueux centre commercial dont j'ai parlé et où, en général, je finissais la soirée, fumant un cigare et prenant un café à la terrasse d'un bar, se tenait toujours le même vieil homme. Peut-être avait-il mon âge

après tout. J'ai toujours été mauvais juge. Disons qu'il avait la cinquantaine, comme moi. Mais avec un air abattu qui, aux yeux d'un autre, était peut-être le mien également et qui nous donnait comme un air de famille en dépit de notre peu de ressemblance physique. Petit, râblé, comme tassé sur lui-même, avec ce peu de poils raides et clairsemés au menton qui passe là-bas pour une barbe. Un mendiant. Comme on en voit peu dans une cité comme Shanghai et certainement beaucoup moins qu'à Paris – parce qu'ils ne sont pas très nombreux ou bien, plus vraisemblablement, parce qu'on les cache, que la police les chasse. À part quelques infirmes qui traînent sur les trottoirs ou qui font les poubelles, y cherchant de quoi survivre, récupérant les canettes en métal et les bouteilles en plastique que leur rachètent pour un prix dérisoire de petites entreprises spécialisées dans le recyclage des ordures.

En dépit de l'enrichissement du pays et de l'éradication spectaculaire de la pauvreté dont, à juste titre, le pouvoir communiste peut se targuer, sans doute cet homme faisait-il partie de ces laissés pour compte que la formidable prospérité chinoise, le développement un peu sauvage du nouveau capitalisme, à ce qu'on lit, ont produits depuis deux ou trois décennies. À moins que son sort n'ait été sans rapport avec la situation sociale et économique du pays, qu'un événement malheureux qui ne concernait que lui, soudain, ne l'ait jeté à la rue et contraint à demander l'aumône : tombé malade, ayant perdu son travail, abandonné des siens ou bien s'étant laissé seulement aller à cette pente qui, parfois, sans que l'on sache pourquoi, irréversiblement vous tire vers le bas. Où que l'on vive, quelles que soient les épreuves que l'on a traversées et même quand de pareilles épreuves vous ont été épargnées, on ne manque jamais de bonnes raisons de dégringoler. Ce qu'avaient été les siennes, je n'avais aucun moyen de le deviner. Même lorsque l'on parle la même langue, il y a des choses dont, à personne, on ne dit jamais rien.

Le visage inexpressif, il tendait mécaniquement sa sébile aux

passants qui s'écartaient. Sa tenue contrastait avec les habits chics, à la dernière mode occidentale, les vêtements de marques que portaient tous ceux qui, filant vers l'entrée du centre commercial, ne lui accordaient pas un regard. Lui, il était habillé dans le vieil uniforme bleu de Chine auquel ne manquait même pas la casquette, celui qui, emprunté aux ouvriers et aux paysans, immortalisé par Mao et imposé par lui à toute la population, constituait la tenue réglementaire à l'époque de la Révolution culturelle mais qui, d'après ce que j'ai vu et, en tout cas, dans une ville comme Shanghai, a totalement disparu depuis – au point que l'on ne peut même plus se le procurer si on en cherche un dans les fripes des marchés.

Le quartier de Shanghai dont je parle, je l'ai fréquenté cinq années de suite. J'y avais pris mes habitudes. Chaque fois que j'y revenais, d'année en année, l'homme était là. Quelques mois, parfois davantage, avaient passé. J'avais l'impression qu'il me reconnaissait. Comme s'il m'attendait. Mais je savais bien que je lui prêtais simplement les sentiments que j'éprouvais et qu'il n'avait aucune raison de partager. Car c'est moi qui, à chaque fois que je revenais à Shanghai, me demandais s'il serait toujours là, à l'heure au rendez-vous que je lui avais fixé et fidèle surtout à son poste et à la mystérieuse mission que, stupidement, je l'imaginais remplir ainsi dans l'indifférence générale.

Un soir, pourtant, j'ai remarqué son absence. Je l'ai cherché des yeux. J'ai pensé qu'il était mort. De honte, de fatigue ou bien de chagrin – si la chose est possible. Cela m'a fait de la peine, bien sûr. Je m'étais habitué à sa présence. Et chaque chose qui change dans le monde nous fait inévitablement songer que toutes les autres, avec soi, un jour ou l'autre, disparaîtront pareillement.

Mais le lendemain soir, comme si rien ne s'était passé, il était de retour. À la même place, dans la même attitude. Quand il s'est approché de moi pour me demander mon obole, comme il le faisait avec tout le monde et à chaque fois, j'ai vidé mon porte-

monnaie de toutes les petites pièces qu'il contenait et qui, sans doute, n'avaient pas beaucoup plus de valeur que les papiers que j'avais vus brûler, la première fois, pour Qingming, le soir de mon arrivée. M'acquittant ainsi de la dette que, puisque j'étais encore en vie, j'avais contractée envers lui – que j'avais cru mort – et que, faute d'un meilleur rituel, je n'aurais pas su payer autrement qu'à l'aide des quelques pièces sans grande valeur qui alourdissaient ma poche.

Revenu, ni plus vivant ni plus mort maintenant que lors de ses précédentes apparitions, un fantôme semblable à tous ceux dont parlent nombre de légendes chinoises, un moine en costume Mao, voué à une existence spectrale à laquelle nul n'aurait pu trouver la moindre signification. Personne ne paraissait le voir. Une malédiction ancienne le condamnait à hanter pour l'éternité les mêmes lieux sous l'apparence qui autrefois avait été la sienne et, pour obtenir son pardon, pour gagner le ciel, à mettre à l'épreuve la charité des vivants dont il n'obtenait jamais rien, pitoyable témoin d'un monde disparu dont nul ne voulait désormais plus rien savoir.

6

SPECTACLE À QIBAO

J'aurais pu ne voir que cela : des universités, des magasins, des bars et des restaurants. D'une certaine manière, si je fais le compte et sauf exception, je n'en ai pas vu beaucoup plus à chacun de mes séjours. Mais je n'arrivais pas tout à fait à me résoudre à l'idée qu'il n'y eût pas autre chose et que j'étais venu de si loin pour si peu. Je m'entêtais. Aussi déraisonnable qu'elle fût, la conviction ne me quittait pas. Je guettais les signes qui m'en auraient appris davantage et sur la piste desquels m'avaient mis, comme à mon insu, les feux que j'avais vus brûler à Shanghai le soir de mon arrivée ou même le bout de papier plié qu'à Paris, avant mon départ, j'avais trouvé au fond de mon assiette et que j'avais mis dans ma poche, le conservant sur moi comme s'il se fût agi d'une sorte de viatique. Par une superstition semblable à celle qui m'avait fait longtemps garder dans mon portefeuille, au cas où, les tickets d'avance que j'avais autrefois achetés pour le vieux manège installé boulevard Pasteur où notre fille avait l'habitude, en rentrant de l'école ou de l'hôpital, de faire un tour ou deux.

Cela tient de la manie chez moi, je le veux bien. Ou, à force d'écrire, de la déformation professionnelle. Voire de la

pathologie – mais suffisamment bénigne pour que mon cas n'intéresse pas la psychiatrie. Enfin, je l'espère. Où que je sois, près de chez moi comme à l'autre bout du monde, je ne peux pas m'empêcher de m'imaginer qu'il y a quelque chose à découvrir, qui, d'une certaine façon, se trouve en relation avec ma vie et qui, si je comprends quoi, m'en révélera peut-être le sens.

Et naturellement, dans un pays comme la Chine – que je ne connais pas, que je ne comprends pas, dont je ne lis ni ne parle la langue –, j'ai tendance à me dire que le message que je cherche partout est susceptible de se présenter à moi sous une apparence particulièrement étrange, inattendue, insolite ou faussement anodine, difficile à déchiffrer mais d'autant plus essentielle.

L'hôtel où je logeais était situé entre Jinshajiang Road et Changning Road, pas très loin du centre-ville que je pouvais rejoindre en une vingtaine de minutes, une demi-heure au grand maximum. Rien n'était plus facile. À l'exception des plus vieux – celui de Tôkyô, par exemple, qui se mêle au réseau ferroviaire et constitue un vrai casse-tête –, la plupart des grands métros d'Asie – c'est bien pratique – ont souvent été conçus sur le même modèle et, j'imagine, par la même entreprise qui a su avec profit les commercialiser sur tout le continent. Ils sont rigoureusement identiques – et, à l'intention des étrangers, les indications y figurent en anglais. J'avais appris comment prendre le métro à Kyôto et je savais donc me servir de celui de Shanghai.

Deux changements suffisaient et je me retrouvais place du Peuple qui, dans le parc du même nom, abrite avec d'autres monuments le principal musée de la ville. Le bâtiment a la forme très belle d'un large disque horizontalement allongé sur sa base et imitant, dit-on, celle d'un récipient rituel ou bien d'un miroir de bronze tourné vers les nuages : un cercle posé sur un carré, le ciel au-

dessus de la terre, selon les images du monde propres à la cosmologie ancienne.

Il attire les touristes. C'est bien naturel. Pourtant, il n'y a jamais beaucoup d'affluence. Mais la fouille pratiquée sur les visiteurs prend quand même un peu de temps. Il faut passer sous un portique, ouvrir son sac et vider ses poches. Je n'ai jamais très bien compris pourquoi mais dans les musées comme dans les aéroports et dans pas mal d'autres lieux publics, en Chine, si l'on est fumeur – comme beaucoup le sont dans un pays où le tabac ne coûte rien – on doit systématiquement déposer son briquet à l'entrée. On peut le reprendre après la visite. Enfin, à la sortie, on peut se servir dans l'énorme caisse où on l'avait laissé, qui en contient des centaines et dans laquelle on ne retrouve jamais le sien. Comme si les personnes chargées de la surveillance craignaient les incendiaires et que quelqu'un, dans un accès de folie, mette le feu au bâtiment et à tout ce qu'il contient. Ce qui certainement ferait un bûcher bien plus important et précieux que ceux que j'avais vus flamber le soir de Qingming.

Visiter un musée chinois produit toujours une impression étrange sur un Européen, je crois. Les salles d'exposition paraissent avoir été disposées en dépit du bon sens et afin de mettre à l'honneur les pièces les moins dignes d'intérêt devant lesquelles – pour accéder aux œuvres essentielles qui, elles, se trouvent reléguées au second plan – il faut malgré tout passer – se tapant tout un étalage plurimillénaire de quincaillerie rituelle avec l'éventaire un peu vain de la vaisselle sacrée. Comme si, au Louvre, les poteries assyriennes ou étrusques se pavanaient dans l'une des grandes galeries ou sous la pyramide de verre tandis que la Joconde, la Vénus de Milo ou la Victoire de Samothrace auraient été honteusement cachées dans un coin du sous-sol. Interminablement, on défile dévotement devant des plats,

des jarres, des bols, de la céramique, des vases, des jades auxquels les Chinois vouent la plus grande admiration mais qu'un barbare a bien du mal à faire semblant d'apprécier. Leur préférant, parce qu'elles correspondent mieux à l'idée qu'il se fait de l'art, les calligraphies et les peintures que l'on présente plus loin : blocs de signes horizontalement empilés les uns à côté des autres ou bien lignes à l'encre ruisselant verticalement sur le papier ; fleuves et montagnes sur lesquels souffle un vent invisible avec, dans un coin, comme un sceau, la marque de ce qui doit être un poème.

Les caractères qui ornent les unes et les autres de ces œuvres d'autrefois, on n'est pas censé savoir ce qu'ils disent. Je m'en suis aperçu lorsque j'ai interrogé à leur propos les Chinois qui, lors de ma première visite, avaient bien voulu me servir de guides. Mes questions les mettaient dans l'embarras. Ce qu'il y avait d'écrit, ils étaient aussi incapables de le lire que je l'aurais été de déchiffrer sérieusement une inscription latine ou bien grecque sur un vieux monument – identifiant avec pas mal de chance quelques mots ici ou là mais sans jamais comprendre la phrase qu'ils forment. Les idéogrammes sont trop anciens ou bien la manière dont ils ont été tracés les rend méconnaissables. Cela n'a pas beaucoup d'importance. Une page est un paysage. L'inverse, aussi. L'encre laisse sur le papier où elle pleut quelques marques sublimes dont il faudrait être assez idiot pour se demander ce qu'elles représentent. Ou bien : ce qu'elles signifient.

Nanjing Road mène de la place du Peuple au Bund. C'est le secteur le plus fréquenté de la métropole. Des boutiques de luxe et des magasins de souvenirs. Avec, au bout, les quais et la vue donnant sur le « Fleuve de la rive jaune » où passent des péniches et des navires de croisière. On pourrait rester là pendant des heures à regarder l'eau couler sous le ciel, à jouir paisiblement

du spectacle. Mais, si l'on est un étranger de sexe masculin, se promenant seul, plus trop jeune mais pas encore tout à fait vieux, il est rare que l'on puisse profiter du panorama pendant plus de quinze minutes. Il se trouve très vite une jeune femme, plus ou moins charmante, habillée comme une étudiante, jean et tee-shirt, pour engager, sous prétexte de pratiquer son anglais, la conversation avec vous en vous adressant à l'américaine l'inévitable : « Where are you from ? »

— D'où venez-vous ?

— De France.

— Paris ?

— Oui, Paris.

— Oh Paris ! J'aimerais tellement y aller. La tour Eiffel. Les Champs-Élysées. Montmartre. Vous avez de la chance. Vous êtes à Shanghai pour le travail ? Pour le plaisir ? C'est une belle ville n'est-ce pas ?

— Oui, très belle.

— Mais la plupart des Européens malheureusement n'en profitent pas assez. Si vous voulez, je peux vous emmener dans un salon de thé où vous découvrirez le vrai visage de la Chine traditionnelle. C'est à deux pas d'ici.

« Le vrai visage de la Chine traditionnelle », selon l'expression qu'avait utilisée la jeune passante qui m'avait abordé, je m'en faisais assez bien une idée. Et je me doutais que là où elle voulait m'entraîner, on proposait aux clients autre chose que du thé. Cela ne me tentait pas trop. Je ne porte pas de jugement moral. Je n'ai pas de mérite à résister à une tentation que je n'éprouve pas. Je n'ai jamais pu coucher avec une femme dont je n'étais pas amoureux. Il faut dire que j'ai rarement essayé. Faute d'en avoir

eu envie. Ce qui m'a compliqué l'existence. Ou bien : qui me l'a rendue plus facile. Car on a eu assez de femmes quand on a eu toutes celles que l'on avait voulues. Mais je me garderai bien de donner des leçons à quiconque sur un semblable sujet.

Ses habitants aiment à présenter Shanghai comme le Paris de l'Asie. Les platanes venus de France qui ont été plantés dans la vieille concession et bordent ses boulevards donnent à la ville une apparence exotique qui, à leurs yeux, passe pour romantique. Autrefois, dans ce pays qui est plus ancien qu'aucun autre, Shanghai n'était rien – ou presque. Cette cité, les étrangers l'ont faite, y prenant leurs quartiers avec l'idée d'étendre un peu partout leur influence afin de mieux dépecer à leur convenance la terre sur laquelle ils venaient juste de poser le pied. La ville n'a dû son formidable développement qu'aux traités qui, consécutivement à la guerre de l'Opium, vers le milieu du XIX^{e} siècle, l'ont ouverte au commerce international et ont permis que s'y développe, un peu à l'écart, l'un des plus grands ports du monde – d'où aujourd'hui partent les flottilles de containers diffusant sur toute la surface de la planète les biens manufacturés qui, ayant pris la relève de la soierie et du thé, assurent la richesse du pays. La « tête du dragon » se trouve là, dont le corps se confond, sur l'une et l'autre des rives du Yangzi, avec tout l'espace du continent asiatique tourné vers un monde qu'il se prépare à conquérir plus ou moins pacifiquement, à avaler d'une bouchée débonnaire, si la chose n'est pas déjà faite.

De la ville ancienne, à quelques exceptions près, il ne reste presque rien. En tout cas : rien de très visible ou de bien notable. Il existe cependant, à l'est, sur l'autre rive du fleuve, un site apprécié des touristes. Il présente de la ville un visage opposé à celui que l'on vient juste de découvrir sur le Bund. De telle sorte que, si, conformément aux conseils des *tour operators*, l'on s'y

rend, on a l'impression d'avoir fait son devoir, bouclé son programme et, avant de retourner chez soi, d'avoir vu du pays tout ce qu'il a à offrir à un voyageur : d'un côté, les luxueux témoignages de sa prospérité présente, de l'autre les désuets vestiges de son prestigieux passé. Ce qui n'est pas faux. L'image convient à peu près à une Chine partagée, si l'on veut, entre modernité et tradition. Mais le problème est qu'elle s'applique également à n'importe quel autre pays du monde dont on peut pareillement dire à peu près la même chose.

Je ne sais pas très bien ce que vaut l'authenticité dont se targue le quartier de Qibao. Il a l'air trop vrai pour l'être. Si pittoresque que l'on dirait une reconstitution destinée à servir de décor pour un film d'époque comme l'un de ceux que j'avais découverts dans ma chambre d'hôtel. Le site attire surtout des Chinois qui viennent profiter en famille de ce paysage de carte postale. Le monument principal abrite au sommet d'une tour une cloche dont la légende raconte que, lorsque les environs furent autrefois inondés, on la retrouva, après la décrue, flottant miraculeusement sur les eaux. La ville, petite Venise d'Asie, est traversée de canaux sur lesquels passent des ponts et dans l'eau desquels de précieuses pagodes peintes aux couleurs les plus vives plongent leurs pilotis. On l'appelle la « Cité des sept trésors » et elle abrite le Lotus d'or sur lequel une concubine de l'empereur traça autrefois les écritures saintes.

Parmi les magasins et les restaurants, un peu à l'écart de la cohue, se tient un bâtiment un peu négligé qui abrite le musée officiel du *shadow play*. *Pi Ying Xi* en chinois. Où *Xi* signifie « Théâtre », *Ying* : « Ombre » et *Pi* : « Cuir » ou « Peau ». « Ombres chinoises » si l'on veut. Mais l'expression prête à confusion. Elle évoque chez nous ces formes que l'on fait maladroitement avec ses mains, projetant sur un mur la

silhouette d'un animal ou de telle chose plus ou moins munie de deux oreilles et d'une queue qui, en tout cas, est censée lui ressembler. Sauf que de tels amusements, réservés chez nous aux enfants, ne se comparent pas au théâtre d'ombres dont la tradition chinoise revendique l'invention.

Le petit musée de Qibao propose, dans une salle prévue à cet effet, des représentations destinées aux visiteurs. Sur l'écran de papier que l'on nomme la « fenêtre aux ombres » se projettent les formes de quelques figurines plates et articulées, taillées dans du cuir, ajourées et vivement colorées qu'à l'aide de longues baguettes manipulent les marionnettistes. Elles représentent des personnages immédiatement identifiables, en nombre limité, et qui correspondent aux emplois indispensables au bon déroulement de n'importe quelle intrigue : jeunes premiers et jeunes premières, guerriers et empereurs, bouddhas, moines et monstres, dragons et fantômes. Invisible du public, un petit orchestre composé principalement de percussions, gongs, cymbales accompagne les parties récitées ou chantées. Quant aux histoires racontées, elles viennent du même fonds dans lequel puisent toutes les œuvres du répertoire chinois – avec une prédilection cependant pour les légendes dont le surnaturel plaît au public et permet de lui offrir les « effets spéciaux » auxquels va sa préférence : des aventures assez semblables à celles que j'avais suivies, sans les comprendre davantage, sur ma télévision et qui parlent d'amours impossibles, de combats livrés par de courageux héros afin de sauver de belles demoiselles en détresse et de délivrer la terre des spectres hideux qui la hantent, des créatures repoussantes qui l'infestent.

Je pourrais parler de l'extraordinaire expérience esthétique que j'ai connue à Qibao et de l'imprévisible et bouleversante révélation qui s'en est suivie pour moi. Mais, pour cela, il faudrait que je sois d'assez mauvaise foi et que je torde outrageusement la vérité afin de lui donner un air vaguement romanesque, qui d'ailleurs ne tromperait personne. Avec les meilleures dispositions du monde, un spectateur européen sort

forcément un peu déçu. Même s'il se dit que c'est sans doute sa faute : qu'il ne possède pas les codes qui lui permettraient de jouir du spectacle comme il le mérite, de ce qu'il offre d'extraordinaire et que seuls les gens du cru peuvent authentiquement apprécier. Franchement, cela ne se compare ni à l'opéra chinois – auquel j'ai assisté une fois à Beijing – ni même, pour prendre un exemple plus approprié, au bunraku japonais – que j'ai vu autrefois à Osaka. Plutôt, si l'on doit absolument trouver un équivalent approximatif, je dirais : au Guignol où ma mère m'emmenait et où, à mon tour, j'avais emmené ma fille. D'ailleurs, il s'agit d'un art populaire et plutôt fait pour les enfants – à en juger par le maigre public parmi lequel je me trouvais et dont la moyenne d'âge était digne de la cour de récréation d'une école maternelle. Même si ma préférence va naturellement aux marionnettes du Luxembourg dont je parlais. Mais je les vois avec les yeux du petit garçon et puis du jeune père que j'ai été et mon regard sur elles ressemble certainement à celui que les Chinois d'aujourd'hui posent sur les ombres auxquelles s'attachent les souvenirs de leur propre passé.

La petite pièce à laquelle j'ai assisté, d'après ce que j'ai cru comprendre, tirait son argument, comme c'est souvent le cas, de quelques-uns des épisodes les plus spectaculaires de *La Pérégrination vers l'Ouest*, le vieux roman de Wu Cheng'en. Il compte au nombre des grands classiques de la littérature chinoise et certainement il est le plus plaisant de tous pour un profane. Je n'ai pas trop de mérite à l'avoir reconnu en dépit du traitement assez fruste qui lui était infligé par les marionnettistes de Qibao car j'étais précisément en train de découvrir le livre chaque matin dans ma chambre d'hôtel. Ou, peut-être, ai-je pensé à tort qu'il s'agissait de lui car j'étais alors plongé dans sa lecture. Il faut dire que toutes ces histoires se ressemblent un peu. Elles

mettent en scène les mêmes combats fantastiques que, sous l'œil de divinités bienveillantes, livrent, pour la bonne cause, des créatures surnaturelles afin que triomphent, défaisant les monstres dépêchés contre eux, les sages et les saints auxquels incombe la mission de faire triompher sur terre la vérité et la justice.

Xuanzang est le héros du récit. Ce moine bouddhiste est chargé d'aller quérir en Inde les textes sacrés – les soutras – indispensables à la défense et à la propagation de sa foi. Mais le protagoniste principal du roman – en dépit du second rôle qu'apparemment il joue – se nomme Sun Wukong. Il s'agit d'un singe philosophe doté d'une force phénoménale et armé d'un formidable bâton magique. Il entend libérer les siens et prendre la tête de leur légitime révolte ; il se rebelle contre le Ciel dont il se proclame l'égal. Vaincu, en guise de punition, il est condamné à être enfermé dans le sein d'une énorme montagne dont, cinq siècles plus tard, on le sort afin qu'il se rachète et serve, aux côtés d'un monstre, d'un cochon et d'un dragon, d'escorte au moine et qu'il le protège dans sa quête. D'où tous les combats extraordinaires qu'il livre, qui constituent la matière de la plupart des épisodes du roman et dont le théâtre chinois s'inspire volontiers.

Je ne sais pas s'il faut croire la brève brochure en anglais distribuée aux visiteurs à l'entrée du musée. Elle affirme que Qibao fut l'un des hauts lieux de cet art ancestral dont beaucoup d'autres cités chinoises doivent également revendiquer de l'avoir porté à son plus haut degré d'excellence. Car on le pratique un peu partout dans le pays et nul ne sait exactement d'où il vient – peut-être d'Inde ou d'Asie centrale.

Les hypothèses les plus savantes ont cours à ce sujet. Bien sûr, je

ne sais pas ce qu'elles valent et je serais incapable de dire laquelle est la bonne. Mais comme toujours, à sa manière, c'est la légende qui dit vrai. Du moins, elle a ma préférence. Elle prétend que le spectacle auquel nous donnons le nom d'« ombres chinoises » fut inventé il y a plus de deux mille ans par un certain Shaowong, mage taoïste de son état. Il se fit fort de faire revenir du royaume des morts la splendide concubine dont le décès brutal avait livré le grand empereur Wudi aux affres d'un interminable deuil. Il y parvint en projetant la silhouette de la jeune femme sur un écran de papier, produisant afin de consoler le souverain qui l'avait aimée l'illusion parfaite de sa présence.

Sans accréditer forcément la fable, les historiens qui se sont penchés sur la question avancent parfois la thèse, en tout cas, que le théâtre d'ombres aurait été originellement lié aux rites funéraires en vigueur dans l'ancienne Chine et que perpétuent à leur manière moderne les bûchers de Qingming. Autrefois, lorsque mourait le souverain, on immolait, afin de lui tenir compagnie dans la tombe, ses femmes, ses esclaves, ses chevaux. Puis la coutume a permis que cessent ces sacrifices sanglants et que, en lieu et place des victimes vivantes, on use de figurines à leur effigie, des sortes de pantins auxquels, au moment de la cérémonie, on faisait exécuter des danses imitées de celles que, autour des feux sacrés qu'ils avaient allumés, pratiquaient les shamans afin de divertir les dieux, leur donnant en spectacle les silhouettes des simulacres qu'ils avaient substitués à leurs offrandes. Et ce sont de telles cérémonies qui auraient été à l'origine de l'art du *Pi Ying Xi*. Des ombres prennent la place des vivants dont elles évoquent les formes afin que reviennent à l'existence les fantômes de ceux qui sont partis. Si j'ai bien compris.

Selon cette hypothèse étrange, ainsi serait né le jeu enfantin et

sacré auquel on assiste dans l'obscurité avec pour personnages des spectres, seules créatures à occuper une place véritable sur la scène de la vie. Là où, ombre parmi les ombres, chacun d'entre nous s'en vient faire obscurément son petit numéro passager jusqu'à ce que la lumière s'éteigne et que tout retourne à la nuit : rejouant dans le vacarme des cordes et des cuivres des histoires aussi vieilles que l'humanité qui les a inventées et qui racontent semblablement un drame dont chacun a toujours le sentiment qu'il fut seulement le sien mais auquel, tant il sonne faux, personne ne parvient jamais à croire pour de bon.

L'ombre venant avant la réalité comme si la seconde naissait de la première et que les choses, elles-mêmes, n'étaient jamais que l'ombre de l'ombre dont elles copient la forme sous laquelle elles se présentent à nos yeux. Plus importante que le personnage dont la lumière projette la silhouette sur la surface du papier, elle en révèle la nature, elle en montre la vérité. Expliquant sans le dire que la réalité, elle-même, n'est rien d'autre qu'une ombre qui passe et dont nous ne connaissons jamais que la forme qu'elle fait, l'apparence qu'elle prend. Sans qu'il y ait lieu de se demander ce qui peut bien se passer de l'autre côté du grand panneau de papier, là où se démènent comme ils le peuvent de pauvres artistes que le public ne voit pas, dont il ne sait jamais rien – et c'est très bien ainsi.

III

7

ALORS, LA CHINE ?

Je retrouve le vieux texte que Roland Barthes a consacré au bref voyage qu'en compagnie de ses amis de la revue *Tel Quel* il effectua en Chine au printemps 1974 – texte que j'avais lu il y a longtemps, que j'avais oublié, que je croyais avoir oublié, que je me rappelais d'autant mieux que je m'imaginais ne pas m'en souvenir du tout, je m'en aperçois. Il y confie surtout son embarras. Soucieux, il me semble, de ne donner de gages, autour de lui, ni à ceux qui soutiennent alors la Révolution culturelle ni à ceux qui la dénoncent tandis que la jeunesse estudiantine et intellectuelle de la Rive gauche dont il passe pour l'un des plus éminents champions s'enthousiasme pour la cause du maoïsme. Barthes s'en tire plutôt bien, je crois. Expliquant astucieusement que le propre de la Chine est de laisser sans réponse chacune des questions qu'on lui pose. Ce qui lui permet de s'abstenir d'en affirmer quoi que ce soit. Le pays lui échappe, explique-t-il, car il n'y a rien en lui qui soit susceptible d'être saisi : il manque de couleurs, de reliefs, de saveurs. La « fadeur », dit-il, est la seule de ses propriétés.

Une civilisation inqualifiable. Délivrée du sens qu'en somme elle laisse en suspens. Disons : débarrassée du sens que nous serions

tentés de lui trouver et qui enferme toute réalité, dès lors qu'on la nomme, dans une définition donnée. De la Chine, Barthes parle tout en s'arrangeant pour laisser entendre qu'au fond il n'en dit rien. De sorte que, considérée ainsi, elle n'existerait jamais qu'à la manière d'une terre imaginaire que chacun, faute de la connaître, de la comprendre, viendrait réinventer à sa guise.

« Alors, la Chine ? » De cette question que chacun lui pose à son retour en 1974 et à laquelle il se débrouille pour ne pas apporter de réponse, Barthes fait le titre du texte qu'il consacre à sa petite équipée au pays de Mao et qui paraît dans la presse. Le résultat déçoit plutôt tous ceux qui, à l'époque, sont avides d'autre chose que de l'élégante dérobade que leur sert à la place l'auteur de *Mythologies*. De lui, ils attendaient, au contraire, qu'il pose sur le pays, avec sa sagacité habituelle, un vrai diagnostic. On lui demande avec insistance d'exprimer une opinion, de formuler une analyse, de prendre une position, de dire en quelques mots et une bonne fois pour toutes ce qu'est la Chine et ce qu'il convient d'en penser.

Leur avis, dans des circonstances semblables, le plus souvent, la plupart de ceux à qui on le demande – et même ou surtout quand on ne leur demande rien – ne se privent pas de le fournir. Ils connaissent, ils comprennent. Ils ont une thèse à défendre – bien qu'en général elle s'appuie sur des arguments plutôt douteux et sur un savoir assez fragile. Les bibliothèques sont pleines de romans et d'essais, de récits de voyage et de traités, sans parler des reportages, écrits de toutes sortes à la faveur desquels des visiteurs qui n'ont pas passé beaucoup plus de temps dans le pays que Barthes et qui ont lu encore moins de livres que lui n'hésitent pas, sur la foi de deux ou trois anecdotes et d'une poignée d'impressions, à exprimer un jugement sans appel sur la

Chine et à exposer à son propos une vérité définitive.

Mais une pareille posture, Barthes ne la prend pas. Il sait bien que l'autorité lui manque, qui lui permettrait de parler en toute connaissance de cause de ce qu'il a vu. Toute certitude assénée lui fait honte à la manière d'une démonstration d'arrogance intellectuelle – assez « hystérique » selon l'adjectif dont il se sert souvent. Sur la situation politique du pays, il reste le plus discret possible. Même s'il faut bien qu'il en parle un peu. C'est le sujet. Il se sent obligé quand même de donner à ses hôtes, ne serait-ce que par courtoisie, les preuves qu'ils attendent d'une relative connivence idéologique. D'où les remarques plutôt douteuses, c'est le moins que l'on puisse dire, auxquelles, afin de se dédouaner, il consent.

Alors que les grandes persécutions auxquelles la Révolution culturelle a donné lieu n'ont pas encore cessé, que bat son plein la campagne contre Confucius et contre Lin Piao, tandis que se livre une vraie bataille pour le pouvoir au sein du Parti, Barthes salue assez singulièrement la paix profonde qui à ses yeux règne dans un pays en proie pourtant à une quasi-guerre civile. Il s'émerveille naïvement de la créativité joyeuse qu'expriment selon lui les manifestations à la faveur desquelles on pourchasse et humilie les ennemis désignés du régime. La politique, reconnaît-il, est partout. Mais l'essentiel, ajoute-t-il en guise de nuance ou de correction, elle le laisse intouché comme si, en dépit de la violence qui fait rage, la grande mobilisation militante à laquelle il assiste épargnait la profonde placidité d'un peuple qui, « sans bruit, sans pose », vaque à ses affaires, n'ayant apparemment aucune part réelle à la tapageuse représentation qui se donne pourtant en son nom sur la scène de l'Histoire.

On se rend en Chine, insiste Barthes, avec une envie d'apprendre,

un désir de dire que le pays déjoue. Les catégories à l'aide desquelles la pensée européenne fonctionne ne s'y appliquent pas à la réalité. Elles n'en rendent pas compte. Et si l'on s'obstine à vouloir qu'elles servent cependant, elles ne livrent rien – en lieu et place du secret que l'on s'imaginait pouvoir déchiffrer. Dans un pareil pays, « l'arbre du savoir », note-t-il, étrangement, si on agite ses branches, aucune nourriture intellectuelle n'en tombe.

Interpréter la Chine s'avère impossible. « C'est la fin de l'herméneutique », affirme Barthes. Le sens se disperse, il se dissipe. La main qui voudrait se refermer sur les choses laisse glisser entre les doigts le sable en lequel elles se transforment, qui s'écoule et ruisselle sur la terre sans posséder davantage de forme ou de substance que l'ombre ou la fumée que fait ce qui flambe et qui s'évanouit dans le ciel.

« *No comment* », conclut Barthes. Et ce mot, paradoxalement, lui sert de seul commentaire. À ceux qui prennent leurs hallucinations idéologiques pour la réalité et qui adoptent avec ferveur l'une ou l'autre des positions partisanes auxquelles on voudrait qu'ils se rangent, Barthes oppose le retrait qu'il revendique et qu'il compare à celui des sages dont il a reçu la leçon. Ce qui, pour lui, même s'il n'en est pas dupe, constitue aussi une manière, après tout, de se vouloir très chinois et même plus chinois que les Chinois eux-mêmes : se retirant du jeu des apparences afin de n'y occuper aucune place fixe, yin et puis yang, yang et puis yin, suivant la voie qui oblige à ne rien choisir et qui mène à tout puisqu'elle ne conduit nulle part.

Barthes est trop intelligent – trop malin – pour ne pas voir le panneau où tous les autres tombent et dans lequel il veut éviter de donner. Il s'en tire par une sorte de pirouette. Je ne sais pas trop ce qu'elle vaut. De la Chine, elle le conduit à ne rien dire.

Mais elle fait de ce « ne rien dire » le dernier mot et le plus juste qui soit sur la Chine. Comme si c'était en n'en parlant pas qu'on en parlait le mieux, dévoilant du coup le secret d'une civilisation qui justement consiste à en être totalement dépourvue. Car, et Barthes le sait bien, on n'échappe jamais au sens. Là où l'on affirme qu'il manque, on l'installe à la place même que vient occuper son absence et sous la forme vide que lui confère le congé qu'on lui a donné. On le chasse par la porte et il revient par la fenêtre. Quand le sens fait défaut, c'est son défaut qui aussitôt fait sens.

Dans le cours qu'il donne, trois ans après, au Collège de France, Barthes, sans le dire aussi naïvement, revient sur l'enseignement qu'il a ramené d'Asie et qu'il rapporte au *wou-wei*, le « non-agir » du taoïsme chinois et, indirectement, à ce que le zen japonais connaît aussi sous le nom de *satori*. Désireux de se soustraire aux impératifs que lui impose sa propre culture, fatigué des modèles qu'elle lui offre, il cherche une alternative au « vouloir-vivre » propre à l'Occident auquel il appartient et qui, du côté de la philosophie comme de la littérature, chez nous, exalte toujours la volonté en vertu de laquelle l'individu s'accomplit héroïquement par l'affirmation de soi, dominant le monde et s'imposant à lui. Tandis que l'Orient – en tout cas l'Orient tel que Barthes se le représente, tel qu'il le fantasme – prône l'extinction en soi de toute volonté, le détachement de tout désir, une forme particulière d'abstinence et de renoncement par laquelle on abdique toute prétention à prendre possession de la réalité afin d'imprimer sur elle une illusoire marque personnelle.

L'idéal est de n'être plus personne et de ne servir à rien. Le « parfait », déclare Tchouang-tseu, est semblable à un miroir immobile dont la surface vide accueille toutes les images qui s'y déposent mais sans jamais en retenir aucune. À une semblable grâce, en Occident, on n'arrive jamais que par accident ou par exception, parvenant parfois à cette sagesse, en somme, qui ne se distingue plus guère de l'apathie sceptique ou de l'extase

mystique, celle à laquelle accèdent les héros de nos livres quand se trouve sur le point d'être posé le dernier mot du roman, le dernier mot de la vie. Sauf qu'à une telle expérience – et Barthes, je crois, en convient – le roman, la vie sont nécessaires qui, seuls, conduisent jusqu'à elle. Car l'absence de secret qu'ils révèlent constitue encore un secret auquel, afin de le déchiffrer et puis de le dissiper, il faut faire au moins semblant de croire tant que dure le temps du récit.

8

LU XUN PARK

En Chine, j'étais allé chercher quelque chose. Une réponse à une question. Mais lorsque l'on ignore la question que l'on pose, il est très compliqué de savoir quelle réponse on va bien pouvoir lui trouver. Quant à renoncer aux questions et aux réponses, je crois bien que je n'étais pas encore parvenu à cette sagesse suffisante dont parle Barthes et dont je doute qu'il l'ait lui-même atteinte – d'ailleurs, il ne le prétendait pas ; sans doute ne le souhaitait-il pas vraiment.

Autant en finir avec tout désir et s'abstenir ainsi de vivre : s'asseoir pour de bon face au vide qui ne réfléchit rien, s'abîmer dans une méditation sans objet, se consacrer à l'hygiène vaine en quoi consistent les exercices auxquels s'adonnent les adeptes d'un pur yoga, du tai-chi ou de quelque autre pratique du même acabit. Ce qui, je le signale au passage, correspond assez peu à ce que j'ai cru voir de la Chine d'aujourd'hui – que, certes, je ne connais pas, que je ne comprends pas mais dont les habitants, avides de jouir de l'existence et de ses plaisirs, ont, d'après moi, rarement l'apparence des vieux moines, des antiques ascètes qu'évoquent les légendes dont, en général, s'enchantent en Europe – à commencer par Barthes – philosophes et écrivains.

Qu'il n'y ait pas de secret à déchiffrer en Chine, je veux bien le croire. Qu'il n'y ait nulle part de solution au problème en quoi consiste l'existence, je ne suis pas loin de le penser aussi. Mais alors c'est le secret de cette absence, l'absence de ce secret que l'on se met à chercher. Si le monde est semblable à une énigme, on ne peut renoncer à en découvrir le sens – quitte à savoir, au fond de soi, qu'on ne le trouvera jamais puisque sans doute il n'existe pas. Désireux de découvrir ce en quoi pourtant l'on ne croit pas. Faisant cependant semblant d'y croire afin que recommence, une fois de plus et même si c'est encore pour rien, l'histoire que l'on prend pour la sienne et dont on s'imagine ainsi qu'au bout du compte elle nous mènera bien quelque part. Et si ce n'est pas le cas, au moins aura-t-on différé un peu et repoussé à plus tard le moment où, fatalement, il faudra bien que l'on s'en aperçoive.

Zhang – elle s'appelle Zhang – est revenue de chez ses parents maintenant qu'a passé la fête de Qingming. Cela veut dire : Bonheur. Ce qui lui va bien, je crois. Pour autant que je puisse en juger tant je la connais peu. Chacun voudrait pouvoir porter un nom pareil au sien.

Je la regarde pour la première fois : jolie, élégante, courtoise, avec cet air studieux, enthousiaste et décidé qu'arborent la plupart des jeunes universitaires que j'ai croisées ici. Je ne doute pas qu'elle soit promise au plus bel avenir. La soutenance approche et elle met la dernière main à sa thèse – qui lui assurera, en principe, un poste dans la faculté de son choix et la brillante carrière qui va avec. Heureusement, elle n'ose pas me demander de lire son doctorat et j'échappe à la corvée que je craignais. Mais tandis que nous déjeunons ensemble au restaurant de l'hôtel, elle m'en parle pourtant. Elle veut mon

avis. J'ai beau lui dire que j'en sais beaucoup moins qu'elle sur son sujet, elle ne me croit pas une seconde. Je passe forcément pour une autorité à ses yeux. Une sorte de mandarin venu de la lointaine Europe et qui mérite le respect que, dans sa tradition, on a toujours témoigné aux lettrés. Elle tient à connaître mon opinion. Elle a sorti de son sac à main et posé sur ses genoux un petit carnet sur lequel elle se prépare à noter scrupuleusement chacune de mes remarques.

Si j'ai bien compris, sa thèse porte sur les relations littéraires entre la Chine et la France. Un sujet énorme, souvent traité par d'autres mais sur lequel, dit-elle, manque encore l'indispensable enquête, la nécessaire synthèse à laquelle depuis cinq ans elle consacre toute son énergie et dont, encouragée par ses professeurs, elle espère bien publier prochainement les résultats. D'un côté, les écrivains français que l'on lit en Chine. Et elle ne manque pas de me signaler qu'à ce titre elle citera mon nom, avec une dizaine d'autres, dans son dernier chapitre. Ce dont je la remercie. Même si je ne me fais pas d'illusions : j'aurai droit à un petit paragraphe et à une note de bas de page. Ce qui, sans doute, est justice. Je n'en demande pas davantage. De l'autre, les écrivains chinois pour lesquels se passionnent les lecteurs français. Et là, elle a du mal. Elle souhaiterait conclure son propos, c'est bien compréhensible, sur une note optimiste, expliquer à quel point la France, unanime, s'enthousiasme maintenant pour la littérature chinoise. Mais elle manque d'arguments et d'exemples. Elle me donne des noms d'auteurs célèbres dont la plupart ne me disent rien du tout. Je lui parle de ceux que j'ai lus mais je réalise qu'elle les connaît à peine. L'idée que l'on se fait de la littérature chinoise en France n'a pas l'air de correspondre à l'idée que s'en font les Chinois eux-mêmes. Et la réciproque est sans doute vraie. Car je ne suis pas certain que l'idée que l'on se fait de la littérature française en Chine – à en juger par l'importance que l'on m'y accorde apparemment – soit conforme à celle que s'en font les Français.

J'ai un peu honte de mon ignorance. Je me vois mal lui avouer que les rares auteurs français que la Chine intéresse, d'après ce que j'ai pu constater autour de moi, limitent leurs lectures, le plus souvent, aux poètes et aux philosophes classiques – ceux dont j'ai moi-même apporté les livres dans ma valise. Les traductions nouvelles pourtant ne manquent pas. Elles sont même de plus en plus nombreuses. Mais, sauf exception, tout cela se perd plutôt dans l'indifférence générale. Qu'elle se rassure – si je puis dire ! –, le phénomène ne concerne pas seulement les écrivains de chez elle. À part la littérature d'aérogare, les quelques *best sellers* dont la *world literature* assure la promotion planétaire, tous les écrivains sont désormais logés à la même enseigne. Sur le marché, seuls comptent les ouvrages qui constituent comme la « novellisation » par anticipation des films, des séries qui en seront tirés et qui contribueront utilement à la prospérité de l'industrie internationale de l'*entertainment* télévisuel.

Je ne lui cite pas Gao Xingjian et sa *Montagne de l'âme*, le seul roman chinois à avoir rencontré ces dernières années, à ma connaissance, un immense et légitime succès auprès des lecteurs français. Je sais bien que, dans son pays, depuis qu'il l'a quitté, il est considéré comme un traître à la patrie et donc, forcément, comme un auteur de second rang. Lorsque, invité par une des chaînes de la télévision chinoise, j'ai cité son nom, on m'a aimablement informé que le passage où je parlais de lui serait, bien entendu, coupé au montage. L'évoquer dans sa thèse lui causerait, j'imagine, des problèmes. Je cherche un autre exemple qui soit plus compatible avec la doctrine officielle. Mais je n'en trouve pas. À part un seul que je ne vais pas chercher très loin. Je lui parle de Mo Yan, massivement traduit et assez célèbre aussi – ne serait-ce que sur la foi de la truculente réputation qu'on lui fait. Mais si j'étais honnête, je lui raconterais comment, lorsqu'après son prix Nobel, propulsé par sa prestigieuse

distinction au rang de grand romancier national, un hommage lui a été rendu dans une université parisienne, les organisateurs du colloque, Zhang Yinde et Noël Dutrait, deux sinologues éminents et parmi les plus estimables, d'après ce que j'ai cru comprendre, n'ont pas trouvé d'écrivain plus « connu » ou plus « reconnu » que moi pour prononcer le discours prévu en son honneur. Ce qui en dit long sur l'attention que les autres lui accordent. La vérité est que les lecteurs français préfèrent, en général, les écrivains chinois qui écrivent spécialement pour eux et qui ont le bon goût de le faire directement dans la langue de Balzac et de Hugo, leur offrant des ouvrages de qualité variable mais qui correspondent à l'idée très exotique et très édifiante qu'on se fait à Paris de ce qui se passe à Beijing, de pareils livres passant de ce fait pour d'autant plus chinois qu'ils le sont en réalité assez peu. Je m'abstiens. Je doute qu'une pareille remarque fasse bon effet dans la conclusion de sa thèse.

Mais Zhang, bien qu'un peu dépitée par mon manque de coopération, ne se laisse pas décourager. Elle n'en a pas encore terminé avec moi. Le déjeuner fini, je lui propose de m'accompagner sur la terrasse qui borde le bar de l'hôtel, surplombant le plan d'eau que couvrent les nénuphars et dans la profondeur duquel passent d'énormes poissons rouges et dorés. Nous les regardons tourner à nos pieds. Je commande un vrai café. Zhang me laisse allumer mon cigare, tirer une première bouffée et elle revient à la charge.

— Mais les grands écrivains chinois, quand même, les Français les connaissent ?

Je ne veux pas la désespérer.

— Bien sûr.

— Lu Xun. Je lui consacre le premier chapitre de ma thèse. Vous l'avez lu ?

— Oui, naturellement. Enfin : un peu. Il a été beaucoup traduit et depuis longtemps.

Je vois bien qu'elle en attend davantage de moi. J'improvise piteusement un petit exposé en rassemblant comme je peux les vagues connaissances dont je dispose. Tout ce que je lui dis, bien sûr, elle le sait déjà. Mais elle a l'air contente de l'entendre de ma bouche. Ma bonne volonté lui fait plaisir. Elle se dit qu'avec Lu Xun, au moins, comme elle en avait eu l'intuition, elle tient le bon point de départ pour sa démonstration. Je lui donne raison. Mais pas plus que je ne lui ai parlé de mon grand discours prononcé, faute d'un orateur plus fameux que moi, en l'honneur de Mo Yan, je me garde bien de lui raconter comment il y a quelques années, visitant avec deux ou trois collègues, de prestigieux professeurs de littérature française, le campus de Sendai au Japon, je suis tombé sur une statue érigée en mémoire de Lu Xun dont aucun de mes compagnons de voyage, des mandarins bien plus éminents que moi, semblait n'avoir lu la moindre ligne. Je crois bien qu'ils n'avaient même jamais entendu parler de lui.

Aux yeux d'un Chinois, ne pas connaître Lu Xun – que l'on fait lire, à ce qu'il paraît, dans toutes les écoles – reviendrait, pour un Français, à ignorer Proust et Céline, Sartre ou Camus. Il est le plus respecté de tous les auteurs du siècle dernier. Lui rendant un hommage solennel, Mao en a décidé ainsi. On le tient pour le fondateur de la littérature chinoise moderne, née avec le Mouvement du 4 mai 1919 dont il a été l'un des principaux représentants. Lu Xun lui a donné son premier chef-d'œuvre, *Le*

Journal d'un fou, écrit dans la langue vulgaire, le *baihua*, que les écrivains ont alors substituée au chinois classique. Sa légende relate qu'il a été de tous les combats politiques menés de son temps afin de renverser l'ordre ancien et de préparer l'avènement d'une Chine nouvelle. Mais il a eu l'intelligence et le bon goût de mourir de la tuberculose en 1936. Ce qui évite de poser à son sujet la question de savoir quelle aurait été son attitude lors de la prise du pouvoir par un Parti communiste à l'égard duquel, sur la fin, il s'était parfois montré assez critique. Depuis sa mort, sa cote littéraire et politique – c'est plus ou moins la même chose ici – a connu des hauts et des bas – et ces derniers temps, semble-t-il, plus de bas que de hauts. Mais que Mao ait autrefois salué en lui le « père spirituel de la révolution chinoise » suffit à l'installer durablement au panthéon des lettres – dont nul n'oserait le déloger vraiment.

Sa statue est à sa place sur le campus de l'université de Sendai où je l'ai vue. Lu Xun fut le premier étudiant étranger à y être accepté. Parti au Japon, il y a appris la médecine avant de prendre la décision de retourner dans son pays et de se consacrer à la littérature, mieux à même selon lui d'améliorer le monde. Dans la préface de son premier livre, *Cris*, paru en 1922 à Beijing et qui regroupe ses textes les plus fameux – dont *Le Journal d'un fou* – il raconte comment. La scène est devenue très célèbre et elle passe pour la légendaire expression de la prise de conscience que connurent après lui tous les intellectuels chinois qui s'engagèrent au service de la Révolution. Dans la salle de classe où, à Sendai, l'on enseignait la microbiologie, le professeur, une fois le cours terminé, profitant du matériel de projection mis à sa disposition, montrait aux étudiants des images d'actualité – en lien alors, nous sommes en 1906, avec la guerre russo-japonaise pour laquelle s'enthousiasmaient, avec un nationalisme exubérant, les apprentis médecins au nombre desquels, seul Chinois parmi tous ces Japonais, comptait Lu Xun. L'une de ces diapositives montrait un Chinois accusé d'espionner à la solde des Russes et sur le point d'être décapité, pour cette raison, par les Japonais. Les compatriotes du malheureux entouraient le

condamné à mort, visiblement peu décidés à lui porter secours, plongés dans une sorte d'apathie. Leur attitude, écrit Lu Xun, exprimait bien la manière dont le peuple chinois s'était résigné à son sort et ne montrait pas le moindre signe du plus petit désir de se soustraire à sa servitude et au joug injuste que lui imposaient alors les grandes puissances étrangères dont le pays était la proie. « La première chose à faire, commente Lu Xun, était de changer les mentalités et comme j'estimais que la littérature était le meilleur moyen pour y parvenir, je décidai de créer un mouvement littéraire. »

En Chine, si elles sont moins nombreuses que celles de Mao, des statues de Lu Xun, on en trouve un peu partout. J'allais dire : à tous les coins de rue. Chaque université possède la sienne, aisément reconnaissable à la tenue du grand homme et surtout à sa moustache et à sa coupe de cheveux. On en a érigé à tous les endroits où son existence un peu vagabonde a conduit l'écrivain. À chaque fois, elles me rappellent celle que j'ai d'abord vue à Sendai – et à laquelle, la découvrant, n'ayant aucune raison de m'y intéresser particulièrement, j'avais pourtant prêté peu d'attention. Comme si elle m'avait cependant indiqué le chemin que j'allais suivre et qui me conduirait du Japon jusqu'en Chine. Du moins, c'est ce que je me dis maintenant. Je veux dire : après coup et bien des années plus tard.

Sendai m'avait mené à Shanghai. Une image renvoie à une autre. Un lieu communique avec le suivant. À la faveur d'un grand jeu de piste pour lequel quelque divinité facétieuse, de toute éternité, a disposé, en tel ou tel endroit de la planète, des signes assez obscurs indiquant à qui sait les déchiffrer la voie à suivre pour se diriger vers le rendez-vous d'après, quand d'autres consignes lui seront fournies afin qu'il se mette en route pour une destination nouvelle où lui sera révélé, une fois qu'il l'aura

atteinte, l'un ou l'autre des éléments de l'énigme à la résolution de laquelle la règle du jeu exige qu'il se consacre. À moins, bien sûr, et l'hypothèse est beaucoup plus plausible, que nul n'ait rien arrangé de la sorte et dans un tel but. Tout n'étant jamais que le fait du hasard. L'homme ou la femme qui passe parmi les mystères du monde établissant lui-même, au gré des idées qu'il rapproche et qui n'appartiennent qu'à lui, le réseau sans raison qui le fait aller d'une cité, d'un pays, d'un continent à l'autre, convaincu de progresser au sein d'un labyrinthe qui n'existe pas puisque ce sont ses pas qui le forment à mesure qu'il les pose.

On franchit une porte et elle donne sur un ailleurs très lointain, situé à l'autre bout de la planète et qui, lui-même et à son tour, communique avec un autre. Des passages secrets parcourent ainsi la terre, des escaliers dérobés s'ouvrent devant vous parce que, sans en avoir idée ni sans savoir comment, vous avez actionné le mécanisme caché qui en découvre l'accès. Ils vous conduisent là où, en apparence, vous n'aviez aucune raison d'aller mais où se poursuit pourtant le périple avec lequel votre existence finira par se confondre. On croit prendre une direction et c'est une autre que l'on suit. On s'imagine que l'on s'en va et le chemin sur lequel on s'engage vous reconduit là d'où vous étiez parti.

Zhang me propose de me montrer la tombe de Lu Xun. Elle tient à s'acquitter scrupuleusement de la mission que son université lui a confiée et qui consiste, les jours où aucune conférence n'a été prévue pour moi, à me faire visiter, si j'en manifeste l'envie, la ville et ses environs. Un petit pèlerinage en hommage au grand auteur national dont nous venons de parler lui paraît une idée opportune. J'ai peur de l'ennuyer et qu'elle me fasse cette proposition par pure courtoisie. Mais elle insiste tellement que je crains de la blesser si je repousse sa proposition. Ma compagnie a

l'air de lui plaire. La réciproque est vraie. Un soleil sublime brille sur Shanghai et il invite à la promenade.

L'écrivain repose dans un parc auquel on a donné son nom et où se situait sa dernière demeure. La maison où il a fini sa vie a été restaurée et transformée en un musée consacré à sa mémoire. Pareil à tous les autres. Toutes les maisons d'écrivains se ressemblent de par le monde. On y expose les mêmes reliques censées évoquer l'âme du disparu et entretenir le culte qui lui est rendu : le bureau, la bibliothèque, des éditions originales et deux ou trois manuscrits, des photographies accrochées aux murs, ici un gramophone et, étrangement, une machine à coudre à laquelle manque pourtant le parapluie surréaliste censé l'accompagner sur la table de dissection. Une partie du bâtiment a été aménagée pour proposer au visiteur une édifiante exposition résumant pédagogiquement l'existence du grand homme et soulignant quelle fut sa contribution éminente à la gloire nationale – c'est-à-dire, dans le cas de Lu Xun et selon la version officielle que l'on donne de son œuvre depuis Mao, à la cause communiste.

Je m'instruis beaucoup. Zhang s'avère un très bon guide. Elle me donne les explications indispensables à la visite – sans négliger de me fournir aussi en passant les indications relatives à l'histoire chinoise dont elle devine sans peine à quel point je la connais mal. J'ai droit à une évocation en bonne et due forme de la geste héroïque qui conduisit le pays à se libérer de ses chaînes, en tout point conforme à celle qu'offrent en boucle les programmes de la télévision officielle, et que le génie de Lu Xun sert seulement ici à illustrer. Zhang me donne un peu l'impression de débiter gracieusement une récitation qu'elle a apprise sur les bancs de l'école. Je me demande dans quelle mesure, au fond d'elle-même, elle croit à ce qu'elle dit. Mais je n'ose pas lui poser la question de peur de la mettre dans l'embarras. D'ailleurs, cela n'importe pas. Je ne l'écoute pas, je rêve et je regarde.

Heureusement, la leçon ne dure pas trop longtemps. Nous sortons. Je propose que nous fassions quelques pas afin de profiter du soleil. Le musée se situe juste à côté d'un grand jardin. Il occupe le pan de pays assez sauvage dont les Britanniques, à la fin du XIX^e^ siècle, à l'époque où Shanghai se trouvait soumise à la loi des puissances étrangères, avant que la ville ne connaisse son essor, avaient pris possession pour en faire une sorte de terrain où se délasser de leurs activités commerciales, militaires et diplomatiques, s'y promenant, y pratiquant la chasse, y jouant au cricket, au polo ou bien s'adonnant à l'une ou l'autre des disciplines sportives dont, même dans une contrée très lointaine, ne saurait être décemment privé aucun gentleman digne de ce nom. L'endroit, autrefois, a même été transformé en une sorte de stade sur lequel se sont déroulées les Olympiades asiatiques dont, comme dans mon quartier parisien, on célèbre ici le souvenir. Ceci jusqu'à ce que la situation politique rende plutôt compliquée toute forme de compétition fraternelle et conforme à l'esprit de Pierre de Coubertin entre athlètes chinois et japonais.

Quand Lu Xun y logeait, les fenêtres de sa maison donnaient encore sur une sorte de campagne : prairie, plan d'eau et grenouilles coassant sous la pluie comme dans le haïku de Bashô. On a du mal à le croire aujourd'hui. Les buildings ont poussé à l'entour. Mais le jardin a été préservé. Les habitants du quartier viennent y prendre l'air. Comme dans tous les parcs que compte le pays, ils jouent aux échecs, aux cartes, font s'élever dans le ciel leurs cerfs-volants, écoutent les airs traditionnels qu'y interprètent quelques musiciens de passage. En grande pompe, par décision du régime, la dépouille de l'écrivain a été déposée dans un coin. Sur la stèle figure, calligraphiée comme il se doit de sa main, une citation de Mao payant son tribut à la mémoire du grand écrivain. Comme à Sendai, une statue a été érigée en son honneur, devant laquelle se photographient ici quelques

jeunes filles et au côté de laquelle, à la demande de Zhang, je viens prendre la pose à mon tour, le cliché se trouvant posté aussitôt sur WeChat, le Facebook chinois, afin que chacun puisse constater que j'ai bien rendu mon hommage, en bonne et due forme, à la grande littérature chinoise en la personne de l'écrivain qui l'incarne.

9

OMBRES CHINOISES

Sa statue représente Lu Xun assis, majestueux et superbe, comme si depuis son trône il régnait sur le monde. « Une dérision suprême », car un pareil monument fige dans une pose solennelle un homme qui fut toujours rétif aux hommages et réfractaire aux honneurs, notait amèrement Zhou Zuoren, le frère de l'écrivain. Cette remarque, je la trouve reproduite dans l'un des essais consacrés à Lu Xun par Simon Leys – de son vrai nom Pierre Ryckmans, l'auteur d'*Ombres chinoises* et des *Habits neufs du président Mao*.

Dans les nombreux textes où il traite de la Chine – dont il fut l'un des observateurs les plus passionnément épris mais aussi les plus lucides, les plus sarcastiques et ceci à l'époque où, contrairement à lui, les intellectuels français cédaient volontiers à une complaisance plutôt coupable et parfois très enthousiaste à l'égard de la cause de la grande Révolution culturelle et prolétarienne –, Leys parle souvent de Lu Xun. Il le cite, se réclame de lui. Je crois bien qu'il n'est pas d'autre écrivain qu'il évoque davantage. Mais c'est parce qu'il le voit comme un homme libre dont le témoignage s'inscrit en faux contre tous les discours de la propagande communiste – à commencer par ceux qui, depuis sa mort et en vertu de l'hommage que Mao lui a

rendu, le concernent et furent cause de sa gloire posthume.

Sur la foi de certaines de ses prises de position, on peut présenter Lu Xun – c'est ce que l'on fait en général – comme l'un des porte-parole du grand mouvement d'émancipation intellectuelle qui sapa les fondations de cet édifice branlant en quoi consistait la Chine ancienne, et qui conduisit, après sa disparition, à la triomphale victoire du nouveau régime. Son *Journal d'un fou* – imité de Gogol –, en quelques pages hallucinées, dépeint le pays sous les traits d'une sorte de société cannibale où chaque homme est devenu la proie de tous les autres. Ses premières fictions, il les présente à la manière de « cris » dont la valeur littéraire lui importe peu et qu'il a simplement poussés afin de contribuer à la mobilisation militante du pays. Et lorsque, plus tard, Lu Xun donne le sentiment de délaisser un peu son œuvre, selon une prédilection très chinoise pour les groupes, partis, syndicats et associations à laquelle, dans son cas, on aurait pu imaginer que son tempérament individualiste ne se prêtait pourtant pas, il compte au nombre des intellectuels qui fondent la Ligue des écrivains de gauche, la Ligue chinoise pour la liberté et la Ligue chinoise des droits de l'homme. Autant de titres qui accréditent, bien sûr, sa réputation d'auteur engagé mettant toute son énergie et tout son talent au service du peuple et de sa cause.

Mais, Leys le rappelle, Lu Xun ne fut jamais membre du Parti communiste. À la fin de son existence, il s'opposa même à lui, hostile à l'idée que l'art puisse, d'une manière ou d'une autre, se soumettre à la politique. Du côté de la gauche révolutionnaire, on ne se privait pas de stigmatiser son manque d'esprit militant. Ironiquement, ce sont les écrivains dont il avait été l'adversaire qui furent, sur ordre, les artisans de sa canonisation posthume. Et même Mao, en dépit des compliments dont il le couvrit,

soulignait à l'occasion à quel point l'attitude critique qu'avait incarnée Lu Xun, si elle s'était trouvée justifiée au temps des luttes passées, ne pouvait plus servir de modèle aux écrivains du présent – car ceux-ci n'avaient plus matière à remettre en question quoi que ce soit relativement à la Chine heureuse sur laquelle le Grand Timonier exerçait désormais son pouvoir souverain.

Il faut convenir que l'œuvre de Lu Xun, si on la lit sans *a priori*, correspond assez peu aux critères du réalisme socialiste. Elle témoigne d'un assez profond pessimisme qui confine parfois au nihilisme le plus pur. Il n'est l'auteur d'aucune fresque romanesque édifiante exaltant les héros positifs guidant le peuple sur la voie de la Révolution et appelant à sa mobilisation patriotique. Ses textes, récits ou poèmes en prose, peu nombreux et d'une longueur qui dépasse rarement quelques pages, ont souvent l'apparence des fables ou des rêves dont nul ne saurait vraiment tirer la morale. À leur manière, ils évoquent cette terre vaine et vide de sens, absurde, inquiétante et désolée en quoi consiste le monde moderne et qu'il serait illusoire d'espérer changer.

La principale étude que Leys a consacrée à l'écrivain porte un titre qui en traduit bien l'esprit : « La mauvaise herbe de Lu Xun dans les plates-bandes officielles ». Et elle prend pour épigraphe une citation qui illustre à quel point l'auteur du *Journal d'un fou* peut malaisément passer pour le prophète dans son pays des lendemains qui viendraient bientôt chanter : « Il serait difficile, déclare Lu Xun, de me prendre pour un guide, car moi-même je ne sais quel chemin suivre. La jeunesse chinoise déjà ne manque pas d'"aînés" et autres "maîtres à penser" : je ne suis pas de leur nombre, et d'ailleurs ces gens-là ne m'inspirent pas confiance. Je ne vois avec certitude que le point d'aboutissement de notre itinéraire : la tombe. »

Lu Xun, cependant, possède un message à transmettre. Mais celui-ci a toutes les allures d'un pur paradoxe : « Ne croyez que celui qui doute. » Que faire de lui et quel sens donner à un pareil conseil ?

Il y a ce petit poème en prose, daté du 24 septembre 1924 et qui s'intitule : « Les adieux de l'ombre ». J'imagine que l'on peut lui trouver toutes sortes de significations – biographiques, littéraires, politiques – et c'est bien pourquoi il n'en possède en vérité aucune. À l'heure – entre chien et loup comme on dit chez nous – où la lumière et l'obscurité se disputent le monde, l'ombre qui parle erre au milieu de nulle part, se refusant à prendre quelque direction que ce soit et à s'engager sur la voie qui mène vers cet « âge d'or à venir » dont elle ne veut pas. On ne sait d'ailleurs pas si le jour est sur le point de se lever ou si c'est la nuit qui va tomber. Une ombre ne survit qu'à leur lisière : le crépuscule l'engloutit dans le noir, l'aube l'efface dans sa clarté.

Il n'y a pas lieu forcément de penser que ce soit ce poème de Lu Xun qui ait inspiré à Leys le titre de son livre le plus célèbre – en tout cas, il n'y fait pas allusion. Je veux parler d'*Ombres chinoises*. L'ancestral et populaire spectacle dont s'émerveillent les enfants du pays a certainement compté davantage dans son esprit. L'ouvrage fait suite aux *Habits neufs du président Mao* dans lequel Leys tient une chronique personnelle de la Révolution culturelle, montrant comment derrière le rideau de fumée idéologique déployé durant des années se déroule une fratricide et sanglante lutte politique pour la possession du pouvoir dans le pays et la direction du régime.

Aux lumineux tableaux que peignent en Europe à l'époque les partisans du maoïsme, Leys, de retour d'un séjour de six mois en Chine, ne se propose d'ajouter que quelques « touches d'ombre ». D'ailleurs, nul ne saurait en montrer davantage : « Dans les conditions qui sont faites aujourd'hui aux visiteurs et aux

résidents étrangers en Chine populaire, je tiens qu'il est impossible à ceux-ci d'écrire autre chose que des futilités et ceux qui croient faire œuvre sérieuse en rapportant leurs expériences chinoises, ceux qui prétendent décrire les réalités chinoises quand ils ne décrivent que ce théâtre d'ombres mis en scène pour eux par les autorités maoïstes – ceux-là ou bien dupent leurs lecteurs, ou bien – ce qui est encore plus grave – s'abusent eux-mêmes. »

Je crois bien que ce titre qu'il a choisi signifie également que Leys entend porter témoignage pour ceux qui furent réduits à la condition d'ombres et dont nul, à l'époque où il écrit, ne veut vraiment rien savoir, victimes liquidées par dizaines, par centaines de milliers ou bien condamnées à ne plus exister qu'à la manière de spectres, arrachées au monde qui était le leur, survivant comme elles le purent, déchues de leurs droits, privées de leurs moyens de subsistance, offertes à la vindicte, soumises à l'opprobre, et pour lesquelles, puisqu'il est le seul ou presque, parle Leys. Comme si ne demeurait plus d'elles que l'ombre qu'elles font sur le blanc du papier où un spectateur recueille le peu que signifient leurs vies.

Ombres chinoises paraît en 1974. Soit l'année où Barthes rapporte de son petit voyage touristique en Chine la matière des quelques pages publiées dans la presse et où il confie l'impression – ou plutôt l'absence d'impression – que le pays a produite sur lui. Leys, bien sûr, ne manque pas de tourner en dérision la mode maoïste à laquelle ne peut s'empêcher de céder quelque peu l'auteur de *Mythologies* s'enchantant ingénument du spectacle politique que lui offrent ses hôtes. Même si, de cette mode, Barthes apparaît comme la victime plutôt vénielle tant, autour de lui, à droite comme à gauche, chez les politiques et les journalistes comme chez les étudiants et les intellectuels, elle fait

des ravages plus risibles et bien moins excusables. Un « nouvel exotisme » triomphe qui, sous couvert de l'éloge que l'on propose d'une civilisation lointaine, revient à réduire celle-ci à un fantasme totalement indifférent à une réalité humaine dont, au mépris de ceux qu'elle concerne, nul ne se soucie un instant. Rien de plus, au fond, qu'une « chinoiserie » semblable à celles dont les Européens se sont toujours entichés. « Comme au XVIII^{e} siècle, note drôlement Leys, la Chine est bien loin : cette distance même qui permettait à un Boucher d'inventer en toute liberté des petits mandarins de fantaisie pour décorer tel salon parisien, permet aujourd'hui à nos philosophes de nous donner du maoïsme l'image qui sourit à leur caprice. »

Lu Xun, que Leys cite à nouveau, avait encore – ou bien déjà – raison : « Notre civilisation chinoise tant vantée n'est qu'un festin de chair humaine apprêté pour les riches et les puissants, et ce qu'on appelle la Chine n'est que la cuisine où se concocte ce ragoût. Ceux qui nous louent ne sont excusables que dans la mesure où ils ne savent pas de quoi ils parlent, ainsi ces étrangers que leur haute position et leur existence douillette ont rendus complètement aveugles et obtus… »

Que peut-on savoir de la Chine ? Sans vouloir dialectiquement réconcilier à la chinoise deux points de vue dont chacun ne vaudrait jamais qu'en vertu de celui auquel il s'oppose – figure de rhétorique : je m'apprête à le faire –, je me demande si Barthes et Leys, en dépit des positions antagoniques qu'ils prennent, ne tombent pas d'accord sur l'essentiel, se distinguant pareillement de tous les autres qui, initiés et profanes, sinologues amateurs ou dûment accrédités, ne doutent pas de connaître ou de comprendre la Chine. Eux – et quel que soit l'abîme qui les sépare –, ils savent qu'ils ne savent pas.

Ironisant sur le gros livre qu'un journaliste américain, après trois semaines de voyage officiel, avait cru pouvoir intituler *La Chine réelle*, Leys note : « Pour ma part, je ne sais guère plus que lui ce que peut être "la Chine réelle" : la principale différence entre lui et moi, c'est que moi au moins je sais que je ne sais pas. Et si je pouvais seulement amener le lecteur à prendre conscience de ce que le plus clair de la réalité chinoise continue à nous échapper, j'aurais atteint l'essentiel de mon objectif ! »

Le savoir véritable, affirme Confucius dans ses *Entretiens*, consiste à mesurer l'exacte étendue de son ignorance. Ce qui ne revient pas à renoncer à dire quoi que ce soit de la réalité mais à ne jamais oublier que nous ne la connaissons que sous la forme des ombres qu'elle fait et dont notre vie nous offre le spectacle. Mais Tchouang-tseu le dit aussi : « Savoir qu'il y a des choses qu'on ne peut pas connaître, voilà le sommet du savoir. » Et il le dit mieux. Je veux dire : d'une manière qui me convient davantage.

IV

10

SUR LA MONTAGNE POURPRE

En Chine, dit-on, il existe un vieux livre dans lequel de nombreuses énigmes sont rassemblées, le plus ancien de tous ceux que l'on possède, rédigé à une époque si lointaine que nul ne saurait dire laquelle. Pourtant il y est question d'un autre livre datant d'une période plus reculée encore et dont les origines se perdent proprement dans la nuit des temps. Il recèle la plus mystérieuse des énigmes. Bien sûr, nul ne peut dire en quoi elle consiste. On sait juste à quels signes la reconnaître. Dès qu'un indice est donné, la solution apparaît aussitôt. Mais cette solution, quand on la trouve, c'est pour constater qu'elle n'existe pas. Et, cette énigme, si on la résout cependant, on réalise alors qu'elle ne pouvait l'être en aucun cas.

J'emprunte à peu près les lignes qui précèdent à un ouvrage qui fut traduit en français il y a une quinzaine d'années par Annie Curien. Elle me l'avait envoyé à l'époque. Je le retrouve aujourd'hui dans ma bibliothèque. Je ne l'avais jamais ouvert. Il s'intitule *Fatalité* et son auteur se nomme Shi Tiesheng, un écrivain contemporain, disparu il y a peu. Ce que l'on sait de sa vie se résume à l'infirmité dont il fut affligé. Très jeune, elle le priva de l'usage de ses jambes et fut cause, sans doute, de la maladie qui, par la suite, précocement, l'emporta. Il a l'air

d'avoir joui d'un relatif prestige dans son pays. Mais je n'ai jamais entendu parler de lui. Et je m'imagine, en France, n'être pas le seul dans ce cas. *Fatalité* semble être l'unique livre de lui à avoir été jamais traduit. Son insuccès, je le suppose, dissuada l'éditeur d'en proposer un second aux lecteurs.

Il faut dire que le livre de Shi Tiesheng ne ressemble pas aux romans chinois qu'affectionnent en général les lecteurs français. Il ne s'agit pas d'une grande fresque à la faveur de laquelle, suivant l'histoire d'un personnage ou d'une famille sur plusieurs générations, se raconte, haute en couleur et fertile en peines et en joies, toute l'histoire de la Chine. On ne trouve rien en lui de folklorique, d'exotique, rien de spectaculaire ou même de pittoresque. *Fatalité* consiste en quelques nouvelles assez étranges dont chacune propose, à la manière d'un rêve, une variation mélancoliquement méditative sur tous les possibles de la vie.

Lorsque j'ai enfin lu ce livre, j'ai éprouvé une sensation très étrange. J'avais l'impression que j'aurais pu avoir écrit certaines de ses phrases. Je les reconnaissais pour en avoir mis de semblables dans les pages de mes propres livres. À la condition de les avoir lus d'assez près, un lecteur attentif me les aurait immédiatement attribuées. Se disant que, oui, on me retrouvait bien là. Des différences existaient, naturellement. Si on le considérait dans son ensemble, l'ouvrage dont je parle n'était pareil à aucun des miens. Mais, par moments, la ressemblance était troublante. Peut-être aurais-je été le seul à la percevoir. Mais je ne crois pas. En tout cas, telle fut l'impression que produisit sur moi la nouvelle intitulée « Plusieurs façons simples de résoudre une énigme » dont je viens de citer les premières lignes.

Si la même histoire toujours se raconte, il n'y a rien d'étonnant à

ce qu'elle le fasse parfois sous des formes voisines. Sans en avoir nécessairement conscience, deux écrivains d'aujourd'hui font revivre la même fable d'autrefois qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre. Elle vient d'un livre encore plus ancien que le plus vieux des livres et qui contient la mère de toutes les énigmes. Tous les chemins du monde mènent à elle, tous les récits que font les hommes en parlent. Depuis toujours, elle a été placée en évidence sous leurs yeux. Dès lors que l'on réalise qu'il s'agit là d'un signe offert à notre regard, chacune des choses que nous voyons devient un indice qui la révèle et qui nous en livre la clé. Mais lorsque l'on possède cette clé entre ses mains, la vérité à laquelle on accède s'évanouit en vapeur, en fumée. Car, une fois qu'on l'a comprise, cette vérité n'enseigne rien sinon qu'elle n'existe jamais que sous la forme que revêt son absence.

Je paraphrase ce que Shi Tiesheng a écrit, donnant à son propos une apparence vaguement philosophique. Ainsi, je résous l'énigme dont il a eu la sagesse de laisser la solution en suspens. Je dévoile de quelle nature était le mystère dont il parle. Mais, la chose faite, je réalise à quel point l'explication que je propose ne convient pas. Car la solution et l'énigme ne se distinguent pas, la seconde ne mène pas à la première, la première ne fait pas disparaître la seconde. La solution de l'énigme n'est rien d'autre que l'énigme elle-même si elle reste sans solution.

Dans les dernières lignes de sa nouvelle, Shi Tiesheng suggère qu'il existe une ressemblance entre l'énigme dont il traite et le roman tel qu'il le conçoit et dont il avoue ignorer de plus en plus à quelles règles il lui faut obéir. Ce qui signifie, si je comprends bien, que le roman est lui-même semblable à une énigme dont la solution n'est autre que l'énigme en laquelle il consiste. Mais, pour dire vrai, je ne suis pas certain que ce soit là ce que Shi Tiesheng signifie. Son propos est trop confus ou trop subtil. Sa

subtilité se déguise sous les apparences de la confusion. Ou bien : l'inverse. Et, pour être tout à fait honnête, je crois qu'il en va de même pour les lignes que je viens d'écrire et dont je ne sais pas trop non plus ce qu'elles peuvent bien vouloir dire.

Le roman est l'énigme et la solution. La solution de son énigme réside dans l'énigme de sa solution. À chaque roman manque ce qu'il prétendait contenir et dont il suggère qu'il se trouve dans un autre qui lui-même en est pareillement privé. Toute énigme en abrite une autre dont elle n'offre elle-même la solution que sous la forme d'une nouvelle énigme à la fois différente et identique qui, sans doute, est semblable à la première de toutes, celle qui figure, dit-on, dans ce livre plus ancien que tous les autres, depuis toujours disparu et que nul n'a jamais pu lire.

Rangeant récemment ma bibliothèque pour y mettre la main sur les ouvrages de Lu Xun que je possède, je suis tombé sur le livre de Shi Tiesheng par hasard – ou sous l'effet de cette « fatalité » qui lui donne son titre. Il a paru l'année de mon premier voyage en Chine. Je le lis seulement maintenant, quinze ans ayant passé. Ironiquement, maintenant qu'il est un peu trop tard, il m'enseigne ce que pourtant je savais déjà, que moi-même je n'ai jamais cessé de croire et d'écrire de mon côté, et que l'énigme de la vie, si l'on ne peut s'empêcher d'en rechercher le mot, que ce soit à deux pas de chez soi ou bien à l'autre bout du monde, c'est que l'on a compris déjà qu'il n'existe pas.

Cette leçon – si c'en est une –, de nombreuses légendes l'enseignent qui prennent toutes des apparences semblables. Elles racontent, sous une forme ou sous une autre, en prose ou parfois en vers, sous la plume – ou plutôt : le pinceau – d'un philosophe ou celle d'un poète, le voyage dans lequel s'engage un homme afin de recueillir de la bouche d'un sage la vérité suprême que

celui-ci détient et qui constitue la réponse à toutes ses questions, à toutes les questions. Leys en parle dans le texte qu'il a consacré à l'esthétique chinoise classique. Mais, comme il l'explique, il s'agit d'une sorte de mythe. C'est pourquoi on en trouve la trace un peu partout. Tchouang-tseu en a certainement proposé sa version et, si je fouillais un peu, je dirais dans lequel des passages de son œuvre. De nombreuses anecdotes ou paraboles propres au bouddhisme chan – que l'on appelle zen au Japon et qui les connaît sous le nom de *koan* – en constituent d'évidentes variantes. Dont on peut d'ailleurs sans peine découvrir l'équivalent dans notre propre tradition.

Un homme se met en quête d'un autre. Il part pour un long pèlerinage qui doit le conduire auprès de celui auquel il destine sa question. Sans forcément savoir en quoi cette question consiste. Tout en ne doutant pas que, bien que lui étant personnellement destinée, elle vaudra pour toutes les autres que se pose chacun. L'homme en direction duquel il met ses pas possède la réputation de tout savoir des mystères de la vie, des secrets du monde. C'est une sorte de sage ou de saint, de moine, d'ermite. Il s'est retiré de la société de ses semblables. Il a élu domicile dans un lieu sauvage situé aux confins des contrées que l'on tient pour civilisées : au sommet d'une montagne, au fond d'une vallée, dans l'épaisseur d'une forêt, sur les rives d'un lac s'étendant entre deux pentes escarpées. Des fauves protègent sa demeure. Il n'a que le ciel et les nuages pour compagnie. Nul ne connaît l'endroit où il loge. Beaucoup tiennent le pays où il réside pour un mirage et son existence pour une fable. Mais l'homme qui marche, s'il doit surmonter de nombreuses épreuves, ne renonce pas à sa quête. Sur son chemin, tout lui semble signe lui indiquant la direction qu'il suit et le conduisant enfin jusqu'à sa destination.

La chute de l'histoire, la fin du poème, la morale de la fable peuvent prendre des formes différentes. Elles reviennent toujours au même. L'homme pousse la porte de la petite hutte qui sert d'abri à l'ermite et s'aperçoit qu'elle est vide. Le sage est sorti se

promener, sans que nul ne puisse dire où ni dire s'il rentrera. Ou bien : s'il est là, à la réponse que lui pose le pèlerin, il n'apporte qu'une réponse anodine ou absurde. Parfois, il explique qu'il n'est rien qu'il puisse dire car aucune vérité ne s'exprime à l'aide de mots, semblable au bruit que fait entendre la brise qui souffle dans les pins ou qui agite les roseaux et l'eau de l'étang. Mais le plus souvent, il n'explique rien. Il se tait seulement.

Ce paysage dont parlent les légendes d'autrefois, je me l'imagine semblable à celui de la montagne Pourpre où, à l'est de Nanjing, je me suis plusieurs fois rendu. Elle tire son nom, dit-on, de la couleur que lui donnent les brumes qui, parfois, lorsque le soir descend, en entourent les sommets. Le site est très fréquenté. Il abrite le monument des Ming. Mais il est si vaste qu'il suffit de quelques pas pour s'éloigner des cohortes que forment les touristes. On se retrouve presque seul au sein d'une nature superbe, à cheminer longuement sur des sentiers qui semblent ne mener nulle part, qui passent parmi les rochers et les arbres, le long des lacs sur la rive desquels, à peine visibles, l'on distingue d'anciennes demeures de bois posées sur leurs pilotis et dont les couleurs vives resplendissent sous la pâleur du brouillard.

Avec un peu de chance ou d'obstination, on arrive au temple Linggu que les visiteurs n'ignorent pas mais où, en général, ils se rendent en plus petit comité. Auprès de plusieurs bâtiments dont une pagode à plusieurs étages se tient le sanctuaire qui abrite les reliques de Xuanzang – enfin, l'une d'entre elles car elles semblent aussi nombreuses que celles de la vraie croix : un bout d'os, un morceau de crâne offert à la dévotion des fidèles en mémoire du moine qui ramena du voyage qu'il fit aux Indes, sous la dynastie Tang, au VII^{e} siècle de notre ère, les soutras bouddhistes à la traduction desquels il consacra la fin de sa vie. Il le raconte à l'un de ses disciples dans son *Rapport du voyage en*

Occident. Mais l'histoire est bien mieux connue sous la forme fantaisiste que, bien plus tard – à peu près en même temps que Montaigne, disons, pour prendre un repère et opérer un rapprochement qui n'a pas trop de sens – lui donna Wu Cheng'en dans son roman, le *Xiyou ji*, qui pour nous porte le titre de *La Pérégrination vers l'Ouest* et dont j'ai déjà parlé puisqu'il inspirait le spectacle d'ombres auquel j'ai assisté à Qibao. Le plus populaire, peut-être, de tous les classiques chinois en raison des exploits qu'il met en scène du principal des comparses du pieux personnage, le singe fabuleux qui protège le moine tout au long de sa quête, héros des nombreuses adaptations dont le roman a fait l'objet, le favori des enfants auquel Mao, en personne, rendit l'hommage d'un poème dans lequel il salue en lui le Grand Saint se dressant contre la ligue mauvaise des sorcières et des démons du passé.

En Chine, encore plus que celle d'un musée, la visite d'un temple a de quoi plonger un Européen dans une perpétuelle perplexité. Il ne sait pas trop quelle attitude adopter qui soit accordée avec le lieu où il a mis les pieds. À ce qu'il voit, il ne comprend pas grand-chose.

Un panneau indiquait juste le nom du temple. À l'extérieur, une grande carte de l'Asie, assortie de quelques dessins, était représentée sur un panneau de bois. Elle montrait la route que Xuanzang avait suivie, de la Chine jusqu'à l'Inde, dans sa quête des textes sacrés. Sauf à lire les commentaires en chinois, il fallait se contenter de cette seule explication. La salle principale exposait au fond et au centre – là où se serait tenu l'autel d'une église chrétienne – la statue dorée d'un jeune homme, de noble allure, aux épaules duquel pendait une précieuse étoffe d'un rouge cramoisi. J'aurais aimé me figurer qu'il s'agissait de Xuanzang mais, selon toute vraisemblance, j'avais plutôt sous les

yeux une représentation du Bouddha – laquelle, je ne sais pas. Quant au petit bout d'os pariétal offert à la dévotion des croyants, j'imagine qu'il était contenu dans l'étincelant présentoir – je ne dis pas : le reliquaire – qu'exposait la pièce suivante. Je me suis respectueusement tenu devant deux ou trois minutes et il m'a semblé que j'avais rendu un hommage suffisant à la mémoire du saint homme à qui la Chine devait d'avoir reçu les grands textes de la tradition. Aussi discrètement que possible, je suis sorti par la porte de derrière.

J'ai failli ne pas apercevoir l'objet qui, tournant le dos au temple, y était présenté au regard des fidèles. À son propos, je suppose que l'on peut parler d'un retable. Enfin, je ne connais pas de mot qui soit mieux approprié. Un meuble de bois, haut et large comme une armoire normande aux battants laissés ouverts, dans la cavité duquel figurait une représentation pieuse mais d'une facture si naïve que l'on aurait dit une scène prise au sein d'un spectacle réservé aux tout-petits. Elle était faite de minuscules personnages, pareils à des poupées ou à des pantins, sculptés dans le bois et peints de couleurs criardes, évoluant dans une sorte de décor sombre et sinistre. Un gouffre, une caverne. L'enfer, sans doute. On y voyait, plusieurs fois répété à différents endroits comme pour signifier quel chemin il avait suivi le long du sentier qui menait vers les profondeurs, un personnage plus petit que les autres, presque nu, poupon à la peau blanche et au crâne rasé qu'entouraient des monstres à la physionomie imposante et difforme dont certains étaient dotés d'une tête de taureau et dont d'autres avaient l'allure d'hommes armés. Un enfant descendant aux enfers, certainement. Mais comment et pourquoi, je n'en avais aucune idée.

À force de fouiller dans les livres, j'ai fini par trouver. Enfin, je

crois. Même si je n'ai aucun moyen à ma disposition pour vérifier que mon hypothèse est juste. Disons qu'elle l'est et que le retable que j'ai vu en sortant du pavillon où reposent les restes de Xuanzang fut inspiré à l'artiste naïf qui le sculpta dans le bois par la légende de Mulian. Dans toute l'Asie, elle compte au nombre des plus fameuses et des plus populaires. Pas autant, bien sûr, que celle du singe surnaturel dont on exalte les exploits, sous des noms divers, à travers tout le continent mais quand même.

La fable est née en Inde mais c'est en Chine, sous la dynastie des Tang, qu'elle a pris son importance et son essor. Il en existe bien sûr de nombreuses variantes mais elles restent relativement semblables les unes aux autres. Elle raconte comment Mulian enfant, affectueusement surnommé « Radis » ou bien « Navet » par ses proches, quitte le domicile de ses parents dont, à son retour, on lui apprend la mort. Il se convertit alors au bouddhisme et use des pouvoirs magiques que lui procure sa foi pour retrouver ceux qu'il a perdus. Son père repose au Paradis. Mais sa mère, elle, a été condamnée à séjourner pour l'éternité dans le plus terrible des Enfers. L'argent destiné au temple, elle l'a détourné. Ou bien, selon une autre version, elle s'est nourrie de chair animale. Pour l'une ou l'autre de ces impardonnables fautes, l'Empereur de Jade l'a livrée au terrible Yama qui règne sur le monde souterrain. Elle gît au fond d'une fosse parmi les *preta*, ces damnés que torture une insatiable faim. Mulian descend parmi les morts et, armé du bâton magique dont le Bouddha l'a pourvu, il abat les murailles de l'Enfer, libérant les âmes qui en étaient prisonnières. Mais il ne parvient pas à sauver sa propre mère, réduite du fait de l'endurcissement de son péché à la condition de créature ignoble et pathétique. Afin d'obtenir sa délivrance, l'enfant invoque le Bouddha. Celui-ci lui révèle que les vivants ne peuvent obtenir le salut des morts qu'à la condition de déposer pour eux des offrandes au temple, le quinzième jour du septième mois, célébré dès lors dans toute l'Asie sous le nom de « Fête des fantômes » et qui, avec Qingming, la « Fête des morts », constitue, si j'ai bien compris, l'autre cérémonie de l'année – liturgique ? – consacrée à la mémoire des défunts.

Quelques lignes de l'introduction que donne André Lévy à sa monumentale traduction du roman de Wu Cheng'en m'ont mis sur la piste. Il y explique que la *Chantefable de la quête des soutras par Tripitaka des grands Tang* – qui constitue l'une des sources anciennes du *Xiyou ji* – se termine précisément avec la célébration de la « Fête des fantômes » – enfin : l'*avalambana* pour user d'un terme plus correct et plus savant. L'usage voulait qu'elle soit précédée de spectacles dont certains mettaient en scène, pour l'édification et l'amusement des fidèles, la légende de Mulian – qui, d'ailleurs, est connue surtout à travers les adaptations pour l'opéra ou le théâtre dont elle a souvent été l'objet. Lévy note : « Ce ne saurait être pure coïncidence que la motivation de la quête des Écritures soit dans le roman si proche de celle de Mulian : secourir les *preta* ou âmes en peine. »

Si l'hypothèse est juste – et, faute de pouvoir le vérifier, je considère qu'elle l'est –, elle expliquerait que le temple de la montagne Pourpre, consacré à la gloire de Xuanzang, contienne également l'évocation, plus discrète, de celle de Mulian. Comme si ces deux histoires n'en formaient au fond qu'une qui raconte pareillement comment le moine et l'enfant, l'un s'en allant en Inde à la recherche des textes saints dont dépend la conversion de son pays à la vérité de la foi, l'autre descendant aux Enfers afin d'en libérer l'ombre de sa mère disparue, se consacrent héroïquement au salut semblable des défunts et à la même délivrance de leurs âmes.

J'ai lu *La Pérégrination vers l'Ouest* durant le premier des longs et nombreux séjours que j'ai effectués en Chine. Mais je dois avouer que je conserve du livre un souvenir plutôt imprécis. Tous ses épisodes se mélangent dans ma tête. À ma décharge, comme je l'ai déjà dit, il faut avouer qu'ils se ressemblent au point de se

confondre. Sur son chemin, Xuanzang rencontre des monstres, des démons, des sorcières qui convoitent sa chair, avides de s'en repaître. Et le moine, assez piteusement incapable de se défendre par lui-même, ne doit sa survie qu'aux exploits qu'accomplissent les créatures surnaturelles qui forment son escorte – à commencer par le singe qui en est le chef.

Je ne me rappelle un peu que le début et la fin du récit. Le chapitre premier du livre premier constitue une sorte de majestueuse et extravagante genèse. Un œuf de pierre a été pondu par un rocher lui-même fécondé par le ciel et la terre. Le singe en sort et, avec ses semblables qui le prennent pour roi, il découvre l'univers nouveau-né qui s'étale sous ses yeux et s'offre à ses jeux. Mais au bout de quelques siècles, il se lasse de tant de plaisir et de joie. L'idée lui vient qu'il va mourir et la pensée de l'impermanence s'empare de son esprit. Seuls échappent au sort commun les bouddhas au nombre desquels le beau roi singe désire compter. Il se met à leur recherche et, parvenu enfin au lieu où ils résident, il reçoit son nom de l'un d'eux qui l'appelle – le baptise ? – Sun Wukong. Ce qui signifie : « Singe Conscient-de-la-Vacuité ».

À l'autre bout du roman, c'est-à-dire au chapitre cent par lequel s'achève le livre vingt – encore qu'un tel décompte suppose que l'on laisse de côté la question du mystérieux passage interpolé afin de combler dans le récit la lacune de son chapitre manquant –, Xuanzang, Sun Wukong et leurs amis, après quatorze ans d'absence, font triomphalement leur retour en possession des soutras en quête desquels ils étaient partis et que, sur le mont des Vautours, le Bouddha leur a confiés. Mais ils ont dû sortir victorieux d'une dernière épreuve. L'épisode est digne de l'*Alice* de Lewis Carroll. La mélancolique Tortue blanche au crâne pelé qui avait accepté de porter les pèlerins sur sa carapace afin de leur faire franchir les flots, lorsqu'elle apprend que le moine a oublié de s'acquitter de la promesse qu'il lui avait faite, de dépit, plonge dans les profondeurs de l'océan et abandonne les voyageurs à leur triste destin. Les cinq compagnons échappent

cependant à la noyade et, trempés, trouvent refuge sur le rivage. Sur un rocher, alors que le soleil se lève, ils font sécher les soutras. Mais au moment de ranger les rouleaux, la fin de l'un d'entre eux se déchire si bien que ne reste d'elle que l'empreinte qu'elle a laissée sur la pierre du rocher. Plus subtil que le saint qui se désole, le singe explique : « Le ciel et la terre ne sont pas complets non plus. Si le soutra s'est déchiré, alors qu'il était parfaitement entier, c'est que le profond mystère de l'incomplétude le voulait ainsi. »

Dans un pareil paradoxe, je retrouve celui dont je parlais. À une énigme, il faut toujours que la solution fasse défaut afin qu'elle livre ainsi l'absence de secret qui en constitue le dernier mot. Quelque chose doit manquer au texte qui dit la vérité du monde et qui ne peut lui être fidèle qu'à la condition de rester incomplet.

La tortue parachève l'œuvre qu'avaient voulue le ciel et la terre en la privant de ce dont elle devait rester dépourvue. En Chine, on tient cet animal pour une image du monde et pour un symbole de sagesse. Elle servait aussi aux devins. Sa carapace était autrefois offerte au feu afin qu'y apparaissent les signes dont la légende raconte qu'ils naquirent ainsi et furent à l'origine de l'écriture. De cette manière, on interroge les morts et l'on apprend d'eux ce que l'avenir réserve. Dans les grands jardins qui entourent le temple de la montagne Pourpre, parmi d'autres aux formes fantomatiques d'animaux fabuleux, chameaux et éléphants, on trouve des statues qui la représentent et qui semblent monter la garde. Certaines portent une stèle sur leur dos.

À la toute fin du *Xiyou ji*, Xuanzang et Sun Wukong se voient accordé le titre de bouddha en récompense pour leurs mérites.

Les textes sacrés ont été rapportés qui montreront aux croyants le chemin qui mène au Paradis et qui épargne aux vivants l'infernale fatalité de leur perpétuelle renaissance. Le moine est pardonné pour les fautes qu'il commit dans une vie antérieure. Le singe voit tomber le cercle d'or qui entourait sa tête et était signe de sa servitude. Une grande louange peut s'élever vers le ciel par laquelle prend fin l'histoire de *La Pérégrination vers l'Ouest*.

Ce que disait la fin du soutra qui fut perdue, nul ne peut le savoir. Seule en conserve la marque, quelque part, le rocher sur lequel elle fut passagèrement posée. Le roman dit qu'il en va ainsi et il ajoute, donnant raison au singe plutôt qu'au saint, que l'exigeait « le profond mystère de l'incomplétude ».

11

L'ENFANT QUI NE GRANDIT JAMAIS

De Shanghai à Nanjing, c'est facile, il suffit de prendre le train. Un train à grande vitesse d'une facture et d'une conception si récentes qu'il fait passer le nôtre – qui, pourtant, lui a probablement servi de modèle – pour une survivance de la période presque préhistorique au cours de laquelle circulaient des locomotives à vapeur. La gare, elle-même, est semblable à un gigantesque terminal d'aéroport à l'intérieur duquel on embarque à bord d'un train comme on le ferait à bord d'un avion.

Je dois retrouver Hong dont l'université m'a invité à tenir un séminaire destiné à ses étudiants. À quoi s'ajouteront quelques présentations de mes romans dans les librairies de la ville – dont *Avant-Garde*, en français dans le texte, la plus *underground* au sens littéral du terme puisqu'elle a été aménagée dans un ancien parking souterrain et donc la plus chic, la plus sélect, la plus réputée du pays. Elle se trouve à deux pas du vieux campus où, malheureusement, les cours n'ont pas lieu, l'Université de Nanjing ayant dû comme celle de Shanghai déplacer ses nouveaux bâtiments vers une lointaine périphérie plus propice à l'édification du monumental et luxueux ensemble prévu à cet effet et susceptible d'accueillir le nombre énorme de ses étudiants.

On me fait malgré tout les honneurs du site historique de la faculté qui, au siècle dernier, abritait la maison où vécut Pearl Buck. Récemment, elle a été ouverte au public et transformée en musée. Une autre demeure d'écrivain. Pas très différente de toutes les autres. Devant l'entrée, une statue : ici, le buste d'une jeune femme au physique plutôt austère et pincé de vieille institutrice – ce qui ne correspond guère aux photographies plutôt avenantes que j'ai vues de l'écrivain, à son allure sensuelle et à son visage rayonnant. À l'intérieur : la reconstitution de l'environnement qui fut le sien, sa chambre, son bureau, ses affaires personnelles. Sans oublier l'inévitable exposition destinée à la présentation pédagogique de l'éminent personnage à la mémoire duquel l'endroit est consacré. Elle a habité là une quinzaine d'années, je crois. Son mari y exerçait comme expert en agronomie et elle enseignait l'anglais aux étudiants chinois tout en rédigeant les romans qui, du jour au lendemain, allaient lui procurer une gloire gigantesque et faire d'elle, en 1938, l'une des premières femmes à recevoir le prix Nobel de littérature.

J'avais un peu honte d'avoir à peine lu Lu Xun. Mais n'avoir jamais ouvert un livre de Pearl Buck me paraissait presque un motif de fierté. Ce qui ne prouve qu'une chose et je le reconnais bien volontiers : à quel point j'étais victime de mes propres et stupides préjugés. J'avais toujours considéré que la lecture de ses ouvrages était seulement une affaire de femmes. Comme ma mère qui les aimait tant. Ou d'autres, plus jeunes, autour de moi, qui confessaient les avoir passionnément découverts quand elles étaient adolescentes – à l'époque, désormais lointaine, où les jeunes filles lisaient encore. En matière de romans, on devrait toujours faire confiance aux femmes. Elles ont un don pour détecter ce qui est toc et ne pas se laisser duper par les fausses

valeurs dont les hommes s'entichent. Enfin, pas toujours. Non : pas toujours. C'est le moins que l'on puisse dire. Mais parfois. Tout dépend des femmes dont l'on parle. Et des hommes aussi.

À quoi s'ajoutait le soupçon légitime à l'égard de toutes les vieilles formules de l'exotisme littéraire qui avaient fait la fortune de Pearl Buck : décrivant, dans ses récits, d'après ce que j'en imaginais sans les avoir lus, une Chine ancienne qui, de loin, avait tout l'air d'un décor en carton-pâte bâti en trompe-l'œil et pour les besoins d'une superproduction cinématographique, avec d'édifiantes et émouvantes intrigues un peu à l'eau de rose, des histoires de mariage et de famille se développant dans le secret du gynécée, de long et dur labeur et de catastrophes soudaines s'abattant sur les campagnes du pays, avec la vie et l'amour qui d'une manière ou d'une autre finissent toujours par l'emporter comme il se doit et préparent pour l'humanité des lendemains meilleurs.

Pour ma défense, en dépit de la popularité planétaire que lui avaient value ses tout premiers romans, concernant Pearl Buck, je n'étais pas le seul, semble-t-il, à avoir pensé de la sorte et à l'avoir jugée un peu vite. Aux États-Unis et en Europe, on l'avait toujours traitée un peu comme un auteur de second rang, suspecte en raison même de son succès. Et en Chine, l'opinion s'était rangée à l'avis de Lu Xun. Il considérait ses ouvrages comme assez superficiels et n'exprimant que le point de vue qu'une étrangère pouvait poser sur une culture que, sans doute, elle connaissait un peu mais que, certainement, elle ne comprenait pas. Dans son pays natal, les États-Unis, sous l'ère de McCarthy, son amour de la Chine faisait passer Pearl Buck pour une sympathisante du régime en place. Mais, dans sa patrie d'adoption à laquelle il lui avait fallu dire adieu, les quelques critiques qu'elle avait adressées à Mao l'avaient rangée sans retour dans le camp des agents de la propagande impérialiste. Lorsqu'en 1972 il fut question qu'accompagnant Richard Nixon elle retourne dans une Chine qu'elle n'avait pas revue depuis près de quarante ans, sa demande de visa fut rejetée par les autorités

au motif que ses œuvres avaient toujours exprimé un point de vue hostile à la cause communiste.

Dans l'une des plus récentes biographies à lui avoir été consacrées – *Pearl Buck in China* – et que, significativement, aucun éditeur français ne semble avoir jugé bon de faire traduire – une excellente biographie pourtant, enfin un peu romancée à la manière dont procèdent les journalistes américains –, Hilary Spurling déclare de Pearl Buck qu'aujourd'hui elle est pratiquement oubliée. On ne peut pas lui donner tort. Les deux ou trois livres les plus célèbres, naturellement, sont toujours disponibles et je suppose que l'on continue à les lire. Mais, pour tous les autres, ils paraissent avoir complètement disparu de la circulation. Sauf exception, ils ne figurent plus au catalogue d'aucun éditeur, ni aux États-Unis ni en France. Heureusement, on peut se les procurer sans mal tant les tirages d'autrefois ont été astronomiques de sorte que les sites de vente par correspondance en proposent à foison des exemplaires d'occasion.

Quant à la réputation littéraire de Pearl Buck, tout ce que je peux en dire, c'est que je n'ai pas souvenir d'avoir jamais entendu personne auprès de moi citer son nom ou se référer à son œuvre. Et je doute un peu des effets que produira en Chine sa relative et récente réhabilitation posthume. On la traduit, paraît-il. Cela ne signifie pas pour autant qu'on la lise. Et je crains un peu que le contexte actuel, où toute littérature étrangère apparaît comme une littérature hostile, après l'éclaircie démocratique des dernières années, ne soit fatal à la redécouverte de son œuvre dans le pays sur le sol duquel et pour l'amour duquel elle fut d'abord écrite.

Dans son livre, Hilary Spurling dit de Pearl Buck qu'elle avait grandi dans une famille de fantômes où la mort ne cessa de frapper les siens. Ses parents s'étaient installés en Chine, missionnaires pour le compte d'une église presbytérienne, afin d'y propager, sans grand succès, la bonne parole. Son père, dont Pearl Buck fait le portrait dans *Fighting Angel*, avait les proportions hors normes d'un prophète biblique, austère, puritain et fanatique jusqu'à la folie. Paris – qu'avec sa famille il avait brièvement visité – lui était apparu comme le repaire du démon en raison du grand nombre de statues de femmes nues qui y étaient exposées à la vue des passants. Il a voué l'essentiel de son existence à traduire le Nouveau Testament en chinois et à aller prêcher de village en village, bien conscient pourtant que ses efforts étaient vains et qu'ils ne permettraient pas au christianisme de triompher de l'hydre des superstitions anciennes.

C'est en Chine que Pearl Buck, à la toute fin du XIX^e^ siècle et au tout début du XX^e^, a grandi, apprenant à parler auprès des autres enfants, considérant toujours que le chinois était sa vraie langue maternelle de laquelle, s'inspirant de sa littérature ancienne, elle avait ensuite traduit ses propres livres en anglais. Le monde qu'elle a découvert, continue Spurling, avait alors les allures d'un gigantesque cimetière à ciel ouvert. De leur vivant, les habitants s'y faisaient confectionner de lourds et luxueux cercueils de bois précieux qu'ils exposaient chez eux avec fierté dans l'attente du jour où ils en feraient fatalement usage. Mais on y abandonnait aux chiens les cadavres des petites filles que leurs mères avaient assassinées à la naissance. Elle, je veux dire : Pearl Buck, enfin celle qui portera plus tard ce nom, raconte Spurling – mais il est bien dommage qu'elle la paraphrase au lieu de la citer –, jouait parmi les ossements et les restes sinistres de ces enfants sacrifiées, les recueillant, les inhumant comme elle le pouvait et

célébrant, afin de leur procurer un peu de paix, des rites de son invention.

Que l'on s'avise de ce que Pearl Buck fut en son temps une authentique féministe constitue peut-être sa seule chance de sortir du purgatoire littéraire où elle a été confinée. Mais il est vrai que son féminisme ne ressemble pas à celui qui souvent prévaut aujourd'hui. À l'époque – et il faut mettre au crédit des Républicains puis des Communistes d'avoir changé une telle situation –, les femmes étaient soumises aux hommes dans une société qui leur refusait souvent l'accès à l'instruction, leur imposait encore la pratique des pieds bandés, où régnait, sous une forme ou sous une autre, la polygamie, et où toute épouse ne valait qu'en vertu de la descendance masculine qu'elle offrirait à son mari – et dans le cas contraire elle se trouvait souvent poussée au suicide ou contrainte atrocement à étouffer en secret les petites filles auxquelles elle venait de donner le jour et pour lesquelles la communauté ne réservait aucune place en son sein. Ce que Pearl Buck a raconté et qu'elle a tenté, dans la mesure de ses moyens, de changer, notamment en contribuant au développement de l'éducation des jeunes filles.

Avec son premier mari dont l'expertise en matière d'agronomie – une discipline particulièrement précieuse dans une Chine rurale qui peine à nourrir sa population – lui a valu un poste à l'Université de Nanjing, elle s'installe en 1920 dans cette cité ancienne dont la République de Chine a fait, quelques années auparavant, sa capitale. Pearl Buck se rappelle la vie qu'elle y a vécue dans le livre de souvenirs que, vingt ans après son installation aux États-Unis, elle intitule *My Several Worlds*. Elle y décrit la ville et la campagne qui l'entoure, la montagne Pourpre dont, écrit-elle, « un océan et tant d'années me séparent et où j'ai

passé grand nombre des plus belles heures de mon existence ».

Mais l'idylle de semblables moments ne constitue qu'un répit entre les accès de soudaine sauvagerie qui secouent le pays. En 1900, elle et sa famille n'ont survécu que par chance aux grands massacres liés à la révolte des Boxers. Ce mouvement insurrectionnel mené par la société secrète des « Poings de la justice et de la concorde » à l'instigation de l'impératrice douairière Cixi prend les Occidentaux installés dans le pays pour cibles. Il aboutit à la défaite des insurgés, ceux-ci échouant à prendre possession du quartier de Beijing où se situaient les légations étrangères. Mais pendant quelques mois la violence déchaînée est terrible. À cette date, écrit Pearl Buck, « les deux univers de mon enfance furent séparés par une faille définitive ». La petite fille réalise que, bien que se sentant chinoise au fond d'elle-même, sa peau blanche, ses yeux bleus et ses cheveux blonds la désignent comme une étrangère, une ennemie du peuple auquel naïvement elle croyait appartenir.

En 1927, l'Histoire se répète. On appelle cela : l'incident de Nanjing. Mais « incident » est un mot bien faible pour une affaire aussi sanglante. D'après ce que j'ai compris, l'armée chinoise, en lutte contre les seigneurs de la guerre afin de réunifier le pays, après Shanghai, prend possession de Nanjing. Sans que l'on sache si la responsabilité en incombe aux troupes nationalistes ou bien communistes, la ville est livrée au pillage et on y entreprend de massacrer systématiquement tous les étrangers. L'université chrétienne est incendiée et son vice-président assassiné. Pearl Buck et sa famille ne doivent leur salut qu'à l'asile que leur accorde, dans la misérable masure où elle vit, leur domestique qui, au péril de sa propre existence, les cache et les protège de la vindicte qui se déchaîne.

Ni Pearl Buck ni les siens – qui ont toujours été les amis du peuple chinois – ne sont coupables de rien. Mais elle n'ignore pas que cela ne change rien : « Je savais depuis toujours, se souvient-elle, que cela nous arriverait. On avait semé le vent et nous

récoltions la tempête ? C'était bien par hasard que je vivais à l'époque de la tempête et que je récoltais ce que je n'avais pas semé. » Les navires de la flotte américaine qui patrouillent à proximité sont dépêchés à la rescousse des ressortissants étrangers et la famille de Pearl Buck embarque à bord de l'un d'entre eux avant d'être évacuée vers Shanghai. Sur le bateau, Pearl Buck met la main sur un vieux livre, *Moby Dick*, qu'elle n'a jamais lu : « Ah, il ne faut jamais accuser les dieux de cruauté. » Elle n'a plus rien d'autre que ce roman qu'elle dévore dans la cabine du bateau de guerre où elle a trouvé refuge avec les siens. Tout le reste – sa maison, son métier, sa vie – lui a été ôté. « Perdre irrémédiablement tout ce qu'on possède, note-t-elle, a ses compensations… Je m'étonnais de n'en ressentir aucune tristesse. Au contraire, le fait d'être vivante et libre – même de toute possession matérielle – me procurait une sensation d'aventure. Nul n'attendait rien de moi. »

De retour de Nanjing, j'ai lu Pearl Buck sur la foi d'un seul de ses livres. Même pas : sur la foi du seul titre de ce seul livre. Cela me semblait une raison suffisante.

Il faut dire que je l'avais moi-même donné, ce titre, bien des années plus tard, à mon premier roman puis à l'essai qu'une décennie plus tard j'en avais tiré. Plus tard ou bien plus tôt. Je veux dire que mes livres avaient paru presque un demi-siècle après celui de Pearl Buck, bien entendu. Mais lorsque j'ai découvert l'existence du livre de Pearl Buck, cela faisait plus de vingt ans que j'avais écrit les miens. Cela m'a procuré une impression étrange, naturellement. Plus étrange encore que celle que j'avais éprouvée en trouvant dans le livre de Shi Tiesheng des phrases que j'aurais pu écrire. Comme si, de ce livre qui pourtant était le mien, elle était l'auteur et qu'il m'avait fallu aller jusqu'à Nanjing pour m'en apercevoir.

Le même titre. À peu près. *The Child Who Never Grew*. C'est-à-dire : *L'Enfant qui ne grandit jamais*. Sans aucune référence de sa part à cet autre livre dont je m'étais inspiré à l'époque et qu'elle devait pourtant connaître, le *Peter Pan* de James Matthew Barrie dont le petit héros est présenté par son créateur comme « l'enfant qui ne grandirait jamais » : « *the child who would never grow up* ». Avec cette phrase au tout début du roman de l'écrivain écossais dont j'avais fait l'épigraphe du mien : « Tous les enfants, sauf un, grandissent » et dont j'avais même songé à me servir pour titre alors. Y renonçant finalement mais, par un scrupule, dix ans plus tard, en faisant cependant le titre de l'essai en lequel j'avais transformé mon roman.

À l'autre bout du monde, sous la forme que lui avait conférée un écrivain que je n'avais jamais lu et que je considérais comme peu digne d'une quelconque attention de ma part, mon propre livre m'attendait. Depuis longtemps, depuis toujours. Il m'avait donné rendez-vous. Enfin, j'ai voulu m'en convaincre.

L'enfant dont parle Pearl Buck, elle ne l'a pas perdu. Dans *The Child Who Never Grew*, elle évoque le sort de sa fille, Carol. Sans vouloir y croire, elle réalise progressivement que quelque chose ne va pas chez l'enfant dont le développement mental se fait avec lenteur et difficulté. Lorsque la mère se résout à consulter les médecins américains dont elle espère qu'ils lui viendront en aide, elle n'obtient d'eux qu'un diagnostic obscur mais sans appel : la maladie dont souffre la petite fille, ils en ignorent les causes mais en constatent les effets et ils s'avouent incapables de proposer pour elle quelque remède que ce soit. À l'époque, la phénylcétonurie n'a pas encore de nom. Aucun savant n'a encore identifié cette affection génétique rare ni trouvé le traitement

qui, s'il est mis en œuvre assez tôt, permet d'en combattre les conséquences et de la guérir. Il faut juste se résoudre, lui dit-on, à ce que l'enfant ne grandisse pas. Je veux dire : que, vieillissant, elle reste dans sa tête une enfant.

Des livres dans lesquels une mère, un père raconte la maladie qui frappe son enfant, qui l'emporte ou bien le laisse physiquement ou mentalement infirme, forcément, j'en ai lu beaucoup. Des dizaines. Soucieux, avide d'y retrouver ma propre histoire et de découvrir comment d'autres que moi avaient pu – quand ils l'avaient pu – trouver une manière de s'accommoder d'un tel drame et entrepris d'en faire le récit. Pourquoi d'ailleurs ? Il y a beaucoup de réponses possibles à une pareille question. Je les avais toutes examinées mais sans jamais parvenir à dire laquelle était la bonne. Ou même : s'il y en avait une qui fût bonne et qui justifiât que l'on fasse un livre d'une telle expérience à laquelle nul ne donnait jamais le sens qu'il aurait fallu – sans doute, en tout cas telle était l'idée que j'avais toujours défendue, parce qu'à une pareille épreuve, ne surtout pas donner de sens était précisément la seule chose qu'il fallait et que nul n'y arrivait jamais tout à fait.

Parmi ces livres, il y en avait de très bons et de très mauvais. Ce que valaient les miens, le premier et ceux qui l'avaient suivi, d'ailleurs, je ne le savais pas. J'avais toujours évité de me poser la question. À cette seule condition, j'avais pu les écrire. Doutant toujours d'avoir eu raison de le faire. Je ne parle pas de la qualité littéraire qui n'importe que très accessoirement. Ou plutôt, elle compte mais elle n'est aucunement affaire d'intelligence, de culture, de talent ou de savoir-faire. Seulement : de justesse. Ce qui constitue la chose la plus difficile à obtenir. Il y faut beaucoup d'efforts mais aussi et surtout ce que nul travail ne permet jamais d'acquérir et qui tient plutôt à la manière dont on s'abandonne à une histoire dont, précisément, on a cessé de se demander quels suffrages elle pourra bien valoir à celui qui l'écrit.

Certains de ces livres, quand je les avais lus, m'avaient mis en colère – et cette colère m'avait donné le courage dont j'aurais autrement manqué pour écrire le mien. Ils m'avaient inspiré le plus vif dégoût, le plus total mépris pour l'homme ou la femme qui avait posé des mots que je jugeais indignes sur une expérience que moi aussi j'avais connue mais dont j'aurais trouvé déshonorant de tirer la morale qu'ils lui avaient donnée. D'autres, au contraire, m'avaient fait éprouver une sorte de gratitude immédiate, émerveillée et admirative pour leur auteur dont j'étais heureux qu'il ait su trouver – et même mieux que moi – que dire de l'épreuve dont il avait choisi de parler. Et tel était certainement le cas avec Pearl Buck.

« Pour chacun d'entre nous, écrit Pearl Buck, arrive l'heure où nous nous éveillons à la triste vérité. » On cite souvent ce mot de Tolstoï qui dit que toutes les familles heureuses le sont de la même manière tandis que les familles malheureuses le sont chacune à leur façon. Moi, je crois plutôt le contraire. Le bonheur se vit de mille manières. Mais le malheur prend toujours à peu près la même apparence. Car la « triste vérité » dont parle Pearl Buck, quelle que soit sa cause ou sa forme, présente le même visage à celui qui se réveille soudain du sommeil au sein duquel il était confortablement plongé. Le roman est pourvu d'une intrigue inflexible à laquelle nul ne peut jamais échapper et qui en passe perpétuellement par des péripéties identiques : l'insouciance et puis le choc, l'incrédulité, l'abattement et encore l'incrédulité, la sidération, la consternation, la révolte et toujours l'incrédulité jusqu'au moment où il faut enfin se demander que faire de tout ce que l'on a vécu et dont l'on ne voulait pas.

Pearl Buck raconte comment elle a désespérément voulu ne pas croire à ce qui était pourtant en train d'arriver sous ses yeux et à

quoi, bien sûr, rien ne la préparait. Et lorsqu'il lui a fallu reconnaître quelle infirmité frappait son enfant et lui interdirait à tout jamais de grandir, elle observe autour d'elle les effets qu'un pareil drame produit : le regard méprisant que portent sur son enfant les gens bien portants qui considèrent le malheur, la maladie, la mort comme une honte et une tare tandis qu'en Chine, dit-elle, le Ciel décidant de tout, nul n'est jamais tenu pour responsable de l'infortune qui s'abat sur lui. Elle relate les visites inutiles auprès des médecins et son désir entêté d'en trouver un qui lui rende un espoir auquel pourtant, au fond d'elle-même, elle a déjà cessé de croire. Et comment elle cherche sans répit une solution, qu'elle sait pourtant imparfaite et qui lui déchire le cœur, afin d'assurer à sa fille une vie digne et décente qui la protégerait au mieux du chagrin et de la souffrance.

L'histoire est toujours la même. Mais elle se raconte avec plus ou moins de justesse. Et la morale qu'on en déduit varie. Pearl Buck explique qu'elle tire une relative consolation de l'idée que l'on en apprend davantage du chagrin que de la joie – je ne suis pas sûr que cela soit vrai – et que l'âme humaine ne parvient à sa plénitude qu'en raison de l'expérience qu'elle fait du manque et de la perte – et cela je le crois plutôt. Mais, à aucun moment, elle ne donne raison au malheur : « Si le choix m'avait été laissé, j'aurais mille fois préféré avoir un enfant en bonne santé, une femme normale aujourd'hui, vivant une vie de femme. La personne qu'elle ne peut pas être me manque à tout jamais. Je ne suis pas résignée et ne le serai jamais. La résignation est quelque chose de mort et d'immobile, une acceptation passive qui ne porte pas de fruit. Au contraire, je me révolte contre le sort inconnu qui, quelque part, la frappa et l'empêcha de grandir. De telles choses ne devraient pas être. »

Et elle ajoute : « *I speak as one who knows.* »

« Je parle comme quelqu'un qui sait. »

12

ET POURTANT

Je me rappelle assez précisément dans quelles circonstances j'ai entendu pour la première fois le nom de Zhou Zuoren. C'était à Nanjing aussi. Au cours d'un déjeuner. Il y avait là Hong. J'étais assis entre elle et son mari – dont j'appréciais beaucoup la compagnie. Ce qui était très pratique. Hong me résumait en deux ou trois mots la conversation qui se déroulait en chinois et, le reste du temps, je parlais avec lui qui s'exprimait dans un anglais parfait. Je pense qu'étaient présents également la peintre Wu Xiangyun et le directeur de l'école des Beaux-Arts où je devais intervenir l'après-midi. Un débat avait été prévu pour moi avec comme interlocuteur, en vedette, il était à table avec nous, le romancier Bi Feiyu.

Il est l'auteur de nombreux livres qui ont été publiés en France. D'après ce que j'ai compris, il passe dans son pays et à juste titre pour un des tout premiers écrivains de sa génération – comme on dit. Il a eu l'amabilité d'écrire du bien de mes romans et je lui ai rendu la pareille. Ce sont des choses qui se font. Nous avons à peu près le même âge. Même si je dois reconnaître qu'il fait bien plus jeune que moi.

Je le connaissais depuis longtemps. Je l'avais rencontré lors de

ma première visite à Nanjing, dix ou douze ans plus tôt, dans des circonstances semblables. À l'instigation d'Annie Curien et de Myriam Kryger, un dialogue avait été organisé entre nous dans les locaux de l'Alliance française pour nous donner l'occasion de présenter au public nos premiers ouvrages. Nous devions commencer la conversation en donnant lecture, en chinois et en français, de deux extraits de nos livres. À bon escient, il avait choisi un passage de *Toute la nuit*, mon deuxième roman qui avait été récemment traduit, quelques pages dans lesquelles je racontais ce qui se déroule au lit entre un homme et une femme qui viennent de perdre leur enfant. Une scène d'amour, si l'on veut. Avant de procéder à la lecture, il nous fallait retrouver le passage exact dans le texte français et dans le texte chinois. Mais dans la version qu'en donnait le second, la moitié du premier avait purement et simplement disparu. Le reste, selon toute vraisemblance, avait été jugé trop érotique pour pouvoir être mis sous les yeux chastes des lecteurs et le traducteur ou bien l'éditeur avait considéré plus prudent de censurer la scène. Ce qui m'a amusé sur le coup. Je n'aurais jamais eu l'idée que je puisse passer pour un pornographe ! Mais, du même coup, je me suis demandé aussi à quoi pouvait bien ressembler l'adaptation en chinois de mes deux premiers romans. Ou plutôt : j'ai préféré ne pas trop me le demander.

Je dis que nous avons à peu près le même âge mais je ne sais pas trop bien ce qu'une telle phrase signifie. Dans le livre de lui que je préfère et sur lequel j'ai écrit, *Don Quichotte sur le Yangtsé*, un recueil de souvenirs d'enfance que Myriam Kryger a traduit, Bi Feiyu explique : « Il n'y a aucune fierté à en tirer, mais les Chinois de ma génération ont, d'un point de vue historique et culturel, vécu bien plus de choses que les Européens du même âge, à un degré difficilement imaginable. Mes cinquante ans ont

duré plus longtemps que ceux de mes amis parisiens, c'est une différence de taille entre nous. »

Je ne me sens pas particulièrement visé. Je ne suis pas le seul Français que Bi Feiyu connaisse. Mais je ne peux pas lui donner tort non plus. Nous sommes contemporains. Et pourtant, il a grandi dans un monde qui semble bien plus vieux que le mien. Et je me demande comment il a pu enjamber des siècles pour se retrouver de plain-pied et se sentir malgré tout chez lui dans l'univers hypermoderne que constitue la Chine d'aujourd'hui. De ce point de vue, il est indiscutablement mon aîné – même s'il a l'air d'avoir dix ans de moins que moi.

Avant sa naissance, consécutivement au mouvement dit « des Cent Fleurs », son père avait été condamné comme « droitiste » et envoyé à la campagne. Comme l'ont été à l'époque ou le seront un peu plus tard bien d'autres, suspects pour une raison ou pour une autre ou même sans raison du tout, proscrits que le régime enverra se rééduquer parmi les paysans. D'où l'enfance absolument privée de tout que se rappelle Bi Feiyu dans son livre, passée parmi les champs, au milieu des animaux, dans des maisons de paille dépourvues de toutes les commodités que procure le confort moderne. Tandis que moi, en même temps que lui, je grandissais tranquillement dans une rue très bourgeoise du sixième arrondissement de Paris. Mais « en même temps », précisément, ne veut rien dire.

Lorsque, dans les années 1980, le régime chinois s'est un peu libéralisé, reprenant la parole après le silence qui leur avait été imposé, quelques écrivains ont témoigné. On appelle cela : « la littérature des cicatrices ». Elle raconte à quelles persécutions furent soumis les hommes et les femmes que la Révolution culturelle avait désignés comme des ennemis et puis ce qu'il

advint des « jeunes instruits » dont Mao s'était servi pour parvenir à ses fins avant, une fois son objectif atteint, de les exiler à leur tour dans les campagnes. C'est un peu le sujet de tous les grands romans chinois d'aujourd'hui. À condition de ne pas dépasser certaines limites et de ne pas toucher à des questions trop sensibles, on peut l'aborder librement. Enfin, j'imagine. Mais il est rare que quiconque parle de cette période à un étranger. Même si cela arrive parfois. Au détour d'une conversation, à la faveur d'une allusion.

Bi Feiyu n'est pas assez âgé pour avoir vraiment vécu cette époque. Il n'en a connu que les dernières années. Il se la rappelle mais comme s'en souvient un enfant. Il évoque les grands rassemblements politiques avec les drapeaux rouges qui flottaient dans le ciel, la foule immense clamant sa ferveur au son des roulements de tambours, les discours édifiants que les écoliers devaient apprendre par cœur et réciter sans se tromper pour chanter les louanges du régime. Il raconte ce qui advint à son meilleur ami d'alors. Pour une bêtise qu'il avait faite, le directeur de l'école l'avait comparé à Jiang Qing, la veuve de Mao, la meneuse de l'infamante « Bande des quatre », désignée désormais comme l'emblématique adversaire du régime. Vexé, par provocation et par dépit, le petit garçon avait choisi de rallier le camp des comploteurs et des traîtres auxquels on l'avait associé et de manifester, sous la forme d'un graffiti injurieux, son hostilité à l'égard de la ligne nouvelle du Parti communiste. Une commission fut constituée parmi ses camarades de classe afin d'instruire son procès politique et de réunir ou bien d'inventer les preuves destinées à confondre le jeune criminel. Sachant bien que tout était faux de ce qu'il déclarait pour accabler son ami, Bi Feiyu y participa avec le sentiment exalté d'accomplir son devoir : « Voilà, dit-il, comment au cours de l'année 1976, un garçon de douze ans a participé à des actes infâmes. Oui, je n'étais qu'un enfant. Ces atrocités m'ont procuré une certaine excitation, j'ai éprouvé le mal en moi. Cela fut et ne doit jamais être oublié. »

Mais de tout cela, je l'ai dit, nul ne parle jamais. Il n'en fut pas question au cours du déjeuner. J'avais du mal à suivre la conversation assez enjouée qui se déroulait autour de la table. Hong me résumait en français l'essentiel de ce qui se disait en chinois tandis que je parlais en anglais avec son mari. Peut-être est-ce Bi Feiyu qui a mentionné Zhou Zuoren. Mais je crois plutôt que ce fut le fait de Hong. Mon roman, *Sarinagara*, venait d'être réédité à Shanghai. D'après le peu que je comprenais, il en était question au cours du déjeuner. Sa traduction avait été pour elle un vrai casse-tête. J'y cite toutes sortes d'auteurs et de textes japonais. Il fallait retrouver lesquels. La chose est d'autant plus compliquée que j'ai inventé un certain nombre des références auxquelles je fais semblant de renvoyer, déguisant en haïkus des citations célèbres car j'étais certain que le lecteur, saisissant la plaisanterie, les reconnaîtrait aussitôt. Ce qui ne fut pas le cas, semble-t-il. Depuis, je vois attribuer à des auteurs japonais par certains écrivains français – qui se gardent bien de dire d'où ils les tiennent – certains des faux haïkus que j'ai forgés pour les besoins de la cause et qui passent maintenant pour des vrais.

À cela s'ajoutait une difficulté supplémentaire. Les Chinois connaissent les noms japonais à partir des caractères – des *kanjis* – qui les composent tandis que nous, en France, nous usons d'une retranscription – en *romanji* – qui se déduit de leur prononciation. Ce qui n'a rien à voir. Le nom se dit autrement qu'il ne se lit. Retrouver comment s'écrit et se prononce en chinois un nom japonais à partir de sa transposition selon les signes de l'alphabet dont nous nous servons n'a rien d'évident. Heureusement, Hong avait pu compter sur l'aide du mari de Claire, professeur de littérature japonaise à l'université de Shanghai dont j'avais été l'invité. Il lui avait permis d'identifier les écrivains dont je parlais et, parfois, de retrouver l'origine des

textes que je citais. Particulièrement dans le cas de l'un d'entre eux, Kobayashi Issa – pour lui donner le nom sous lequel nous le connaissons – dont l'œuvre, m'expliquait Hong en aparté et cela lui avait été d'un grand secours, avait autrefois été traduite en chinois par Zhou Zuoren.

Constatant mon absence de réactions, Hong précisa :

— Zhou Zuoren… Le frère de Lu Xun…

J'avais le sentiment que recommençait la conversation que j'avais eue avec Zhang.

— Oui, Lu Xun, bien sûr, je l'ai lu mais je ne savais pas qu'il avait un frère.

— Mais si ! Un grand écrivain aussi. Célèbre ! Même s'il a très mauvaise réputation en Chine. Il a soutenu les Japonais pendant la guerre. C'est lui qui a traduit Issa en chinois, particulièrement *Ora ga haru*, et donc du même coup ton fameux haïku que je cite dans sa version. Il en a parlé aussi dans ses essais sur la littérature japonaise. Comme Issa, il avait perdu sa petite fille.

Il y a des choses, bien sûr, si on me les dit, qui, selon l'expression consacrée, ne tombent pas dans l'oreille d'un sourd. Je crois bien que Hong, d'ailleurs, ne m'avait pas parlé sans arrière-pensée. Discrètement, elle m'indiquait une piste – au cas où je souhaiterais la suivre. Cela m'a pris un certain temps. Si j'avais pu accéder à Internet, réussissant à contourner l'obstacle de la Grande Muraille numérique que le régime a établie autour du pays, de retour dans ma chambre d'hôtel, j'aurais immédiatement cherché les informations qui me manquaient. Mais il m'a fallu attendre de rentrer. J'ai eu vite fait de lire tout ce que j'ai pu trouver à propos de Zhou Zuoren : trois ou quatre

livres publiés pour la plupart aux États-Unis ou en France et c'est à peu près tout.

Comme Lu Xun, Zhou Zuoren, jeune homme, était parti étudier au Japon – dont il avait appris la langue, découvert la culture – et puis, rentré en Chine, il avait enseigné à l'université. Avec son frère, on le comptait au nombre des principales figures du Mouvement du 4 mai qui, en 1919, se proposait de doter la Chine d'une littérature nouvelle mieux à même de servir la cause de la modernité et de la démocratie. Il s'était fait une spécialité des petits essais critiques ou poétiques qui lui avaient valu une réputation d'auteur doué et distingué. Pour une obscure histoire de famille, il s'était définitivement fâché avec son frère aîné – qui peut-être, d'après ce que j'ai cru lire entre les lignes, avait eu des vues sur sa jeune épouse. Mais, entre les deux écrivains, bien vite, un autre fossé s'était creusé. Alors que Lu Xun s'affirmait comme l'un des champions de la littérature engagée, Zhou Zuoren défendait avec de plus en plus d'insistance l'idée qu'un écrivain ne doit servir aucune cause et se préserver de toute prise de position politique, passant dès lors pour une sorte d'esthète, de dandy et de dilettante à l'heure où la situation du pays exigeait au contraire la mobilisation de toutes les énergies et de tous les talents. Lorsqu'en 1937 la Chine du Nord tomba aux mains des Japonais, Zhou Zuoren décida de ne pas quitter Beijing et y accepta la direction de la faculté de lettres puis toutes sortes de responsabilités officielles, relatives à l'Éducation et à la Culture, au sein du régime fantoche mis en place par l'occupant. Ce qui avait conduit, en 1945, à sa condamnation pour actes de collaboration avec l'ennemi.

Tout cela, je l'ai lu dans les quelques livres qui le racontent mais où je n'ai pas trouvé trace de ce que je cherchais vraiment. Bien sûr, il y était un peu question des nombreux textes que Zhou Zuoren avait consacrés à la littérature japonaise et particulièrement de l'essai que lui avait inspiré la poésie de Issa. Mais de la mort de sa fille, ces ouvrages parlaient à peine. Ils l'évoquaient en une ou deux phrases, signalant seulement qu'en

1929, à l'âge de quinze ans, l'enfant avait été emportée par la maladie, que son père avait été profondément affecté par sa disparition et que, peut-être, cette épreuve avait joué un rôle dans son évolution personnelle et littéraire, le faisant s'éloigner davantage encore de l'optimisme militant qui avait marqué ses débuts, et le plongeant plus profondément dans le désespoir relatif et désabusé propre à ses écrits. Mais aucun lien n'était jamais établi entre ce drame et l'intérêt qu'avait porté Zhou Zuoren à Issa.

Lorsque je vivais à Kyôto – plusieurs années, donc, avant mon premier voyage en Chine –, j'avais trouvé par hasard sur les rayons de la librairie Maruzen une traduction anglaise de *Ora ga haru. The Spring of My Life. Mon année de printemps*. Le livre ne me disait rien. Je n'en avais jamais entendu parler. À l'époque, il n'en existait pas d'édition française et son auteur, pourtant l'un des poètes les plus célèbres de son pays, n'était connu que pour les haïkus de lui qui figuraient dans des anthologies. L'ouvrage n'a vu le jour chez nous que quelques années plus tard et, je dois le dire, un peu grâce à moi. Ce fut à nouveau l'effet d'un concours de circonstances. J'avais rencontré Yves-Marie Allioux, un des meilleurs spécialistes français de la poésie japonaise, aujourd'hui disparu, qui avait eu la gentillesse de considérer avec bienveillance certains de mes premiers essais portant sur son domaine. Son épouse, Brigitte, vingt ou trente ans plus tôt, avait consacré son mémoire de maîtrise à mettre en français le livre d'Issa. Mais elle n'avait jamais eu l'audace, l'idée ou l'occasion de proposer son travail afin qu'il soit publié. J'ai fait passer le manuscrit à Cécile Defaut, mon éditrice nantaise qui, alors, n'avait pas encore été injustement dépossédée de la maison qu'elle avait fondée et où je publiais la plupart de mes essais, elle a décidé de le faire paraître.

Quand à Kyôto j'ai commencé à lire *The Spring of My Life*, je ne savais rien de ce que racontait ce livre : une sorte de journal poétique, de *nikki* comme on dit au Japon, à l'intérieur duquel alternent, comme c'est l'usage, la prose et les vers. J'avais découvert que Issa y évoquait la mort soudaine de sa fille à laquelle il avait consacré l'un de ses haïkus les plus fameux. Je l'avais traduit ainsi : « Monde de rosée / C'est un monde de rosée / Et pourtant, pourtant. » J'en ai tiré le titre du roman dans lequel je relate ma propre histoire en la mêlant à celle de Issa et de quelques autres. *Sarinagara* signifie : cependant. C'est le dernier mot du poème. Il le laisse en suspens. Il appelle une suite mais il ne la livre pas. Le lecteur, s'il le veut, l'imagine. Ou bien : il se satisfait du vide auquel l'abandonne son absence.

Au Japon, à l'autre bout du monde, j'avais découvert ce livre qui me parlait de moi. Forcément, j'y avais vu un signe. À l'époque, après la parution de mes deux premiers romans, j'avais presque renoncé à écrire. J'avais tout dit, je n'avais rien dit. Ce qui revenait à peu près au même. Je ne voyais pas très bien à quoi bon continuer et pourquoi recommencer. Mais, sous une forme nouvelle et inattendue, ce que j'avais vécu s'en retournait vers moi à qui les mots d'un vieux poète japonais semblaient s'adresser, me disant que je n'en avais pas fini avec le récit de ma vie. Une nouvelle fois, il me fallait tout réécrire. Je l'ai fait.

En Chine, de l'autre côté de la planète, la même expérience se répétait pour la seconde fois, bien des années ayant passé. J'y découvrais l'existence d'un livre qui ressemblait aux miens, qui les avait précédés et qui lui-même en réécrivait un autre, celui de Issa, comme moi-même j'avais entrepris de le faire et, visiblement, pour un motif identique. Aucune traduction n'était disponible de l'essai que Zhou Zuoren avait consacré à Issa. À part moi, je ne vois pas très bien qui aurait pu être intéressé par une étude aussi savante et confidentielle. Je n'avais aucun moyen de savoir ce qu'un tel texte contenait. Mais, grâce à Hong, je savais qu'il existait. Et je ne pouvais pas m'empêcher de penser que si Zhou avait écrit sur Issa comme moi-même, bien plus tard,

je l'avais fait, la raison en était qu'il avait, comme moi, trouvé chez lui le récit de ce qu'il avait vécu et l'écho de ce qu'il avait connu.

Ce que j'avais découvert au Japon, je le découvrais à nouveau en Chine. Les mêmes causes produisent les mêmes effets. On le dit. Mais moi, je crois plutôt que ce sont les effets qui toujours produisent leurs propres causes, ce que l'on prend à tort pour leurs causes. Tout se raconte toujours à l'envers. Quelque chose arrive. Et pour comprendre ce qui se passe, on en fait tout un roman, allant chercher dans un passé plus ou moins lointain et assez imaginaire à quel moment débuta l'histoire que l'on reconstitue en remontant nécessairement le cours du temps.

À mesure, chacun invente le passé qui convient à son présent. On se fait croire, en général, que le passé entraîne le présent. Mais c'est l'inverse qui est vrai. Le présent fabrique le passé, décidant de découvrir en lui-même la confirmation prophétique dont il a besoin afin de donner un peu de sens à la succession d'événements sans rime ni raison, gouvernée purement par le hasard, en quoi consisterait autrement toute existence. Et c'est pour cette raison que le présent ressemble toujours au passé. Pas parce que le passé détermine le présent. Mais parce que le présent donne au passé l'apparence qui lui plaît. La même histoire recommence. Avec chaque chapitre qu'on lui ajoute, tous ceux qui l'avaient précédé reviennent à la vie. Mais ils ne le font qu'en prenant la forme nouvelle que leur confère le récit qui se poursuit. D'ailleurs, ce n'est pas la même histoire. Le seul fait qu'elle se répète la rend différente. Et nul ne sait vraiment vers où elle vous conduit.

Au Japon, le poème de Issa sur lequel j'étais accidentellement tombé – mais dont j'avais eu le sentiment qu'il m'y attendait depuis toujours –, les autres livres que j'avais lus, les choses que j'avais vues ou vécues, à partir d'un certain point, m'étaient apparus, à la condition de les arranger comme il fallait, semblables aux éléments d'un récit qui, aussi éloigné qu'il fût de moi, si j'en décidais ainsi, racontait ma propre histoire. Il en allait de même, je commençais à le comprendre, j'avais pris la décision de le penser, en Chine depuis le soir de mon arrivée lorsque j'avais vu brûler à Shanghai les feux allumés pour Qingming et qui avaient projeté un peu partout leurs ombres dans lesquelles je retrouvais d'anciennes silhouettes aux familières formes de fantômes. Le spectacle qu'elles donnaient avait l'apparence d'anciennes légendes auxquelles se mêlaient des bribes d'un passé moins lointain et qui concernaient un pays que je ne connaissais pas, que je ne comprenais pas. Mais, en même temps, l'histoire que ce spectacle racontait rencontrait la mienne. Son côté un peu spectral, avec le flou qui entourait ses personnages et ses péripéties, me faisait voir, sur l'écran de papier où il s'imprimait, un peu à la manière de ces taches d'encre que les psychiatres soumettent à l'interprétation des patients, des apparences qui, parce qu'elles étaient dépourvues de sens, pouvaient prendre celui que je leur prêtais.

Tout me donnait le même sentiment de « déjà-vu » auquel, depuis longtemps, j'étais habitué. Je refaisais en Chine le chemin que j'avais suivi au Japon. Et, le long de ce sentier, les signes que je découvrais appartenaient à une histoire ancienne que d'autres avaient écrite avant moi et qui pourtant, d'une certaine manière, était aussi la mienne.

V

13

UNE FLEUR POUR IRIS

On croit prendre une direction et c'est une autre que l'on suit. J'étais parti pour la Chine et je me retrouvais en plein Japon. Ou bien l'inverse. J'avais voulu revenir au Japon et c'est pourquoi, en vérité, j'étais allé en Chine. Ce sont des choses qui arrivent. Elles sont même plus fréquentes qu'on le croit.

J'en veux pour preuve, pour la citer encore, l'un des livres les moins connus de Pearl Buck. Il s'agit de *A Bridge for Passing*. Il a été publié aux États-Unis en 1962, l'année de ma naissance. On l'a traduit aussitôt et publié en France sous un autre titre : *Je n'oublierai jamais*. Elle y évoque la mort de l'homme, depuis longtemps malade, avec lequel elle vivait, son premier éditeur qui devint son second mari. À l'époque, cela fait trente ans déjà que Pearl Buck a dû quitter la Chine et elle se doute bien qu'elle n'obtiendra jamais la permission d'y revenir. Mais elle a l'occasion de passer quelque temps au Japon pour y collaborer à l'adaptation cinématographique d'un roman qu'elle a écrit et qui prend pour point de départ le tsunami qui, sur la côte de l'une des îles de l'archipel, s'en vient tout dévaster.

Il s'agit d'une œuvre de pure fiction, inspirée d'événements qui ont été fréquents dans l'histoire du Japon. Mais un lecteur

d'aujourd'hui, à leur propos, peut difficilement ne pas penser à la triple catastrophe que connut il y a dix ans le pays : le tremblement de terre, le raz de marée et puis l'accident nucléaire de Fukushima – toujours en cours, dont les conséquences dureront des siècles même si, en général, on préfère penser que toute cette histoire appartient déjà au passé. Une semblable catastrophe, je ne l'ai connue que de très loin. Même si on m'a souvent demandé d'écrire à son sujet. J'ai notamment commenté plusieurs fois les sublimes photographies de mon ami Naoya Hatakeyama, celles où il montre les ruines terribles du village où, enfant, il vécut et où la vague a tout emporté. Je crois même que ce sont ces images qui m'ont inspiré l'un de mes romans, *Crue*, où j'imagine que Paris subit un désastre comparable.

Au Japon où elle séjourne, Pearl Buck retrouve un peu de la Chine qu'elle a perdue. Mais elle y fait surtout l'épreuve toute neuve du deuil qui l'afflige. Les paysages parmi lesquels elle passe lui parlent tous de l'homme qu'elle a aimé et qui n'est plus. Car, dit-elle, il n'est pas de hasard dans la vie. « Une éternité existe, au sein de laquelle chacun d'entre nous marche seul et nous ne connaissons pas sa fin. »

Parler du Japon en Chine, je m'en suis aperçu assez vite, oblige à prendre quelques précautions. L'inverse aussi, d'ailleurs. Une illusion très grossière est cause de confusion. Pas plus que l'Occident, l'Orient n'existe. Sinon à la façon d'un fantasme qui n'a de consistance qu'à la condition de considérer de très loin les pays auxquels il s'applique. Personne, chez nous, n'irait penser que l'Europe est pareille à l'Amérique sous prétexte que la culture de la seconde est sortie de celle de la première et qu'à son tour elle a exercé sur elle son empire. Bien sûr, des ressemblances existent. Elles tiennent aux liens qui unissent les

civilisations et, en Asie, à l'influence que la Chine a exercée sur le reste du continent où elle a essaimé depuis des siècles. Mais elles comptent moins que les différences. Et entre la Chine et le Japon que, depuis l'Europe, à la condition d'être mal informé et peu instruit, on met un peu dans le même sac, elles sont considérables.

À tout prendre et bien qu'ayant conscience qu'une telle proposition n'est susceptible de ne faire plaisir ni aux uns ni aux autres, je dirais plutôt que les Chinois d'aujourd'hui ressemblent assez peu aux Japonais et beaucoup plus aux Américains. Ils partagent les mêmes qualités que ces derniers : sympathiques, enthousiastes, *easy-going*, on fait leur connaissance en peu de temps et on se retrouve tout de suite à l'aise en leur compagnie. Avec les mêmes travers aussi dont, j'imagine, jusqu'à un certain point, on ne peut pas leur faire totalement grief. Ils s'expliquent par la certitude bien compréhensible qu'ils ont, Américains ou bien Chinois, aussi sincèrement curieux qu'ils soient des autres et parfois bienveillants à leur égard, d'occuper le centre du monde et que tout le reste de la planète ne constitue qu'une périphérie pittoresque peuplée d'habitants plus ou moins charmants mais dont le point de vue ne saurait être sérieusement pris en compte. De sorte qu'il est donc très raisonnable et tout à fait naturel, puisque c'est pour la bonne cause, aux yeux des uns, d'envahir l'Irak ou bien, aux yeux des autres, lorsque le moment viendra, je l'ai entendu plusieurs fois et sans que quiconque ne trouve à y redire autour de moi, considérant qu'une telle perspective allait de soi, d'annexer Taïwan et de mettre un peu d'ordre dans le reste de l'Asie, depuis les montagnes du Tibet jusqu'aux rivages les plus lointains du Pacifique et aussi loin qu'iront les « nouvelles routes de la soie ».

Les Japonais, eux, plutôt qu'aux Chinois, m'ont toujours paru plus comparables aux Anglais. Imbus aussi du sens de leur supériorité – et certainement, on peut dire la même chose des Français – mais considérant le monde depuis le retrait où, installés sur leur île, ils se tiennent, sachant bien que leur heure

est passée, ayant renoncé, contraints et forcés, à leurs vieux rêves impériaux, regardant avec un peu de commisération le cours que prend une Histoire à laquelle ils assistent désormais en spectateurs, déplorant dignement le chemin qu'elle suit et le vide vers lequel elle va. Je dirais volontiers que le Japon est à la Chine ce que l'Angleterre est aux États-Unis. Je le dirais si je croyais en toutes ces vieilles histoires d'identité ou de caractère national. Mais ce n'est pas le cas.

Lorsque *Sarinagara*, mon roman japonais, a été réédité en Chine, par l'effet d'une coïncidence, Tôkyô, rompant avec les engagements solennels pris à la fin de la guerre, venait tout juste d'annoncer son intention de réformer la constitution et d'autoriser le réarmement du pays. Beijing, naturellement et à juste titre, avait officiellement protesté et piloté à distance, devant toutes les ambassades sur lesquelles flotte la bannière blanche au soleil rouge, une série de manifestations prétendument populaires et spontanées, hostiles au nationalisme nippon, auxquelles la télévision officielle donnait alors toute la publicité désirable.

Quand un journaliste chinois vient vous interroger sur l'un de vos livres, j'en ai souvent fait l'expérience, il vous parle d'abord politique. Il vous demande où en est votre pays et comment vos propres romans se situent par rapport à la situation idéologique, économique et sociale au sein de laquelle, nécessairement, selon lui, ils s'inscrivent – les superstructures n'étant jamais que le reflet des infrastructures qui les déterminent en dernière instance comme le veut le catéchisme néomarxiste toujours en vigueur et que l'on enseigne sur les bancs de toutes les écoles. Personnellement, je ne vois pas trop le rapport entre ce que j'écris et les gouvernements successifs dont la France se dote ou les positions qu'elle prend sur la scène internationale. Je

préférerais parler d'autre chose : de littérature par exemple. Ou, plus simplement, de la vie. Il en est question aussi. Mais il faut d'abord en passer par un préambule où, à l'intention des lecteurs chinois, on dresse un petit panorama politique de la France d'aujourd'hui et des attitudes qu'y adoptent ses intellectuels. Si je n'en pense pas moins, je me plie à l'exercice avec autant de sérieux que je peux. Le journaliste auquel je m'adresse – et qui doit n'avoir qu'une connaissance très vague du sujet sur lequel il m'interroge – m'écoute avec autant d'attention que si j'étais un diplomate de premier plan, mandaté par le Quai d'Orsay et par la bouche duquel s'exprimerait la voix officielle de la France. Ce qui a un côté plutôt comique. Certainement, il n'y croit pas davantage que moi. Mais il fait semblant, chacun joue son rôle et tout le monde fait son métier.

Avec l'actualité et vu le sujet de mon roman, la question sur laquelle je devais impérativement donner mon avis consistait à savoir de quel côté Paris se rangeait dans la querelle qui opposait Beijing à Tôkyô. J'aurais été incapable de le dire, naturellement. Le ministère des Affaires étrangères n'avait pas jugé utile de m'en informer avant mon départ. À titre personnel, j'avais bien une opinion. Je désapprouvais la politique de remilitarisation promue par le gouvernement de Tôkyô et qui manifestait la résurgence de toutes les tentations nationalistes propres au Japon. Mais je ne pouvais pas donner raison non plus à la campagne de propagande décidée en réponse par le régime de Beijing et qui visait surtout à justifier la prééminence chinoise sur l'ensemble du continent asiatique et à intimider quiconque aurait l'intention de la contester.

Sarinagara recevait un bon accueil et même un accueil inespéré de la part de la critique et du public. Je percevais bien que mon roman plaisait aux lecteurs chinois, satisfaisant leur antiaméricanisme, en raison de ce qu'il disait relativement au terrible et impardonnable crime de guerre qu'avait constitué autrefois le double bombardement nucléaire d'Hiroshima et de Nagasaki. En même temps, à leurs yeux, j'en avais bien

conscience aussi, il donnait trop le beau rôle aux Japonais, les présentant comme les innocentes victimes d'une barbarie qui s'était arbitrairement abattue sur eux et passant sous silence comment ils avaient eux-mêmes mis auparavant toute l'Asie à feu et à sang. Je m'en tirais comme je pouvais, rappelant qu'il existe au Japon d'authentiques démocrates, des pacifistes sincères auxquels répugne l'impérialisme de leur propre pays et qui s'opposent aux visées de leurs dirigeants. Mon roman, argumentais-je, exprimait leur point de vue que pouvaient, que devaient partager tous les hommes de bonne volonté, quels que soient leur nationalité, leurs convictions et le régime sous lequel ils vivent. Avec une telle conclusion, tout le monde pouvait tomber d'accord. Le journaliste, qui prenait mes propos en note, hochait la tête. Il avait l'air satisfait. Il tenait de quoi faire son papier. J'aurais été un bon diplomate, finalement. Assez hypocritement habile pour tenir un discours qui plaise à tout le monde et qui ne heurte personne. D'ailleurs, ajoutais-je, je ne répondais aux questions qui m'étaient posées qu'avec le sentiment de n'avoir aucun titre à le faire : j'avais écrit un roman ; pas un livre d'histoire ou un traité de géopolitique. Je protestais un peu mais je voyais bien que c'était peine perdue. Le journaliste souriait toujours et il me laissait dire.

Plaider la cause du Japon en Chine ne va pas de soi. À cela, il y a de bonnes raisons que nul n'ignore. Elles remontent au siècle dernier mais personne ne les a oubliées. En 1931, l'armée japonaise a envahi la Mandchourie puis a conquis une bonne partie du pays, prenant possession de Beijing, de Shanghai, de Nanjing, imposant partout où elle s'installait les conditions assez terribles d'une occupation sans pitié jusqu'à ce que, après des années d'humiliation et d'horreur, la fin de la Seconde Guerre mondiale, avec la capitulation d'Hirohito, mette un terme à la présence nippone sur le territoire chinois. Tout cela pourrait

appartenir à un passé désormais très lointain. Mais le Japon n'a jamais officiellement reconnu les crimes qu'il avait commis. Faisant comme si ceux-ci n'avaient jamais eu lieu. Ce qui a rendu impossible toute réconciliation entre les deux nations et empoisonne depuis leurs relations.

Le paroxysme de l'atroce a été atteint en décembre 1937. On appelle cela le « sac », le « massacre » ou encore le « viol » de Nanjing – auprès duquel l'« incident » dont la ville, dix ans plus tôt, avait été le théâtre et auquel Pearl Buck et sa famille réchappèrent de peu, apparaît comme une modeste et presque insignifiante escarmouche. Après avoir conquis Shanghai, l'armée japonaise parvint aux portes de Nanjing, alors la capitale du pays, que les troupes chinoises, déjà défaites, renoncèrent à défendre, abandonnant la population civile aux exactions énormes et sanglantes auxquelles se livrèrent alors les envahisseurs. En quelques semaines, on estime parfois que les victimes se comptèrent au nombre de trois cent mille.

En général, on précise systématiquement que ce chiffre est supérieur à celui des morts que causa l'atomisation du Japon. Il n'est pas trop compliqué de deviner les causes d'une pareille comparaison. Mettre en balance ces deux massacres de masse permet de faire ressortir l'ampleur du premier – ce qui est juste – et de relativiser celle du second – ce qui l'est moins. Comme si Hiroshima n'avait jamais été que la légitime rétribution de Nanjing et que les victimes de la bombe avaient payé le terrible mais juste prix pour les crimes dont s'était précédemment rendue coupable l'armée japonaise. Mais il n'est aucune comptabilité macabre qui vaille, l'horreur n'efface jamais l'horreur, la souffrance ne fait que s'ajouter à la souffrance – sans qu'il y ait de leçon à en tirer ou de satisfaction à y trouver.

Autrefois, j'avais visité Hiroshima. Mais je n'avais jamais poussé jusqu'à Nagasaki. C'est pourtant là-bas que j'avais situé la dernière partie de *Sarinagara*. En m'aidant des rares documents sur lesquels j'avais pu mettre la main, j'y racontais l'histoire – alors un peu oubliée et même dans son propre pays – de Yôsuke Yamahata, photographe pour le compte de la propagande militaire nippone, qui fut le premier sur les lieux du désastre, rapportant les clichés qui en portèrent témoignage : le champ de ruines, les bouts de bâtiment se dressant encore debout au sein d'un décor vide, la poussière et la cendre, les cadavres noircis et les pathétiques figures des rares survivants sur la peau desquels l'atome avait immédiatement fait pousser les fleurs mauvaises d'une lèpre noire.

Une image m'avait bouleversé. Elle montrait, au lendemain de la catastrophe, une jeune mère, une femme superbe, donnant le sein à son enfant. À la télévision, j'étais tombé par hasard sur un documentaire américain réalisé cinquante ans après les événements. Le réalisateur s'était mis en tête de retrouver les habitants de Nagasaki dont Yamahata, le jour d'après l'explosion, avait fait le portrait. Inutile de dire que la plupart n'étaient plus de ce monde. Certains avaient péri très vite des suites de leurs blessures, d'autres avaient succombé longtemps après du cancer qu'avait provoqué leur exposition aux radiations. Mais il s'en trouvait qui étaient toujours en vie. C'était le cas de la femme dont je parle. Elle avait survécu. On la reconnaissait sans peine sous les traits de la vieille dame magnifique qu'elle était devenue. Mais son enfant n'avait pas eu sa chance. Il était mort au bout de quelques jours. Le documentariste qui avait retrouvé la trace de cette mère endeuillée, mettant la chose en scène sous l'œil de son objectif, lui montrait la photographie qui la représentait avec son enfant et qu'elle contemplait en souriant. L'image de cet enfant, disparu après avoir si peu vécu, lui revenait ainsi un demi-siècle plus tard. Devant la caméra, elle disait juste quelques mots très dignes et à quel point, autant que tous les autres, au même titre que chacun d'entre eux, cet enfant

était infiniment précieux.

De telles choses, en général, on préfère ne pas trop se les rappeler. La censure américaine a longtemps interdit, au Japon, que l'on fasse allusion au souvenir d'Hiroshima et de Nagasaki. Et les Japonais, eux-mêmes, ont ignoré ceux que l'on nomme là-bas les *hibakusha* – les victimes de l'atome –, à l'égard desquels ils ont fait preuve d'un ostracisme durable et assez honteux. Ne voulant rien savoir de leur sort. Mais, en Europe, on l'a oublié, il a fallu aussi des décennies avant que toute la mesure soit prise, si la chose est possible, de l'extermination à laquelle avaient été soumis les déportés que le régime nazi avait cruellement éliminés dans les camps. L'avenir sacrifie volontiers toute trace du passé. On se dit qu'il faut tourner la page et que les horreurs d'hier ne doivent pas empêcher pour l'humanité la venue d'un nouveau et lumineux matin.

En Chine, également, le massacre de Nanjing, pendant des décennies, n'a intéressé personne. On raconte que le régime communiste considérait comme peu opportun le rappel d'une telle page de l'Histoire. Peut-être afin de ne pas compromettre par de pareils souvenirs les bonnes relations que le pays entendait établir alors avec son plus prospère voisin asiatique. En hommage aux victimes, un mémorial a cependant été créé au milieu des années 1980. Sa fréquentation est longtemps restée très confidentielle. Maintenant, il s'agit d'un vrai site touristique. Je suis allé le visiter. Hong m'accompagnait. Mais quand nous sommes arrivés devant l'entrée, elle m'a dit qu'elle ne se sentait pas la force de franchir le seuil, qu'elle préférait m'attendre dehors. Elle avait déjà vu l'endroit et le spectacle qu'elle y avait découvert l'avait littéralement rendue malade. Elle n'avait pas le courage de tenter l'expérience une seconde fois. D'ailleurs, à quoi

cela aurait-il servi ? Elle n'avait plus rien à apprendre concernant l'horreur dont le musée portait témoignage.

À l'intérieur, pourtant, il n'y avait rien à voir. Mais il est vrai que ce « rien » suffisait à glacer le sang. Un gigantesque ossuaire disposé sous la voûte d'un bâtiment moderne. Des crânes, des morceaux de squelette, des fémurs, des tibias dispersés sur la pierre. On les a exhumés d'une fosse commune où avaient été jetées quelques-unes des victimes du grand massacre. Un reliquaire si terrible qu'il n'en appelle à aucune forme de prière.

Cette année-là, après mes deux semaines passées à Nanjing, je devais me rendre à Beijing, pour la dernière étape de mon périple. À la librairie de l'aéroport, attendant l'embarquement de mon vol, je traînais un peu, cherchant en vain un peu de presse, regardant mécaniquement les quelques ouvrages en anglais proposés aux clients : à côté des inévitables guides touristiques, toute la camelote éditoriale habituelle, les best-sellers de toutes sortes, les romans policiers et les livres d'espionnage, les manuels de développement personnel, les mémoires signés de célébrités dont je n'avais jamais entendu parler. Avec, un peu perdu parmi tous les autres, un livre qui lui non plus ne me disait rien, un essai signé d'une certaine Iris Chang et intitulé *The Rape of Nanking. The Forgotten Holocaust of World War II*.

À en croire ce que disait la quatrième de couverture, il s'agissait d'un ouvrage très fameux, traduit à travers le monde, qui avait fait la célébrité planétaire de son auteur et qui était le premier à dire toute la vérité sur le massacre de Nanjing. Je l'ai lu en une heure. Je l'avais fini quand mon avion s'est posé à Beijing. Il s'agissait d'un livre très bien fait. Enfin à l'américaine, comme la biographie de Pearl Buck dont j'ai déjà parlé. Il reposait

notamment sur l'exploitation des journaux de John Rabe, cet homme d'affaires allemand et membre du parti nazi qui, installé à Nanjing, avait permis que soit sauvée une bonne partie de la population de la ville. Comme quoi l'Histoire est parfois plus compliquée qu'elle ne paraît l'être et chacun n'y joue pas forcément le rôle qui devrait lui revenir !

Sur la foi des documents qu'elle avait réunis et desquels il n'existe aucune raison de douter, Iris Chang racontait les six semaines d'épouvante que la cité avait connues, soumise à la démence sadique de ses envahisseurs. Quelque chose d'un peu semblable aux *Cent vingt journées de Sodome* dont, enfermé dans sa Bastille, le divin marquis fit le rêve malade. Sauf que la chose eut lieu, dont rien ne peut vraiment donner idée. Les exécutions hâtives pratiquées à la chaîne par une armée convaincue qu'elle disposait de toute latitude pour éliminer chaque créature vivante qui tombait à portée de sa main. Mais avec un raffinement pervers dans la cruauté auquel il reste malgré tout difficile de croire tant il heurte la foi naïve que nous portons en la compassion propre, pensons-nous, à l'espèce humaine.

Sous prétexte que des soldats en fuite se cachaient peut-être parmi eux et puis sans qu'il n'y ait plus besoin d'aucun prétexte, les hommes furent systématiquement abattus, fusillés, arrosés d'essence à laquelle on mettait le feu, enterrés vivants, empalés sur des baïonnettes ou bien décapités à coups de sabre – ce qui avait donné l'occasion d'organiser un concours à la faveur duquel deux officiers japonais rivalisèrent à qui serait capable de couper le plus rapidement une centaine de têtes à la suite. Quant aux femmes, des plus jeunes aux plus âgées, elles avaient été livrées aux soldats qui avaient abusé d'elles de toutes les manières imaginables jusqu'à ce que, provisoirement lassés, le meurtre succédant au viol, ils les mettent à mort, souvent en enfonçant dans leur sexe un long bambou qui se dressait sur leur cadavre dévêtu comme un atroce étendard planté en signe de victoire. Laissée libre, la fantaisie des tortionnaires avait fait des merveilles : on avait éventré, castré, écorché, mutilé, forcé les

prisonniers à toutes sortes d'actes ignobles et contre nature. Des cas de cannibalisme avaient même été rapportés, certains soldats attribuant des vertus magiques aux sexes coupés, aux cœurs arrachés dont ils faisaient leur pâture.

Le livre d'Iris Chang, dont personne – sinon dans le détail – ne discutait la véracité, avait suscité, à sa sortie, autant d'éloges que de critiques. Les unes et les autres avaient un peu, je crois, la même cause. Ses détracteurs lui reprochaient d'attribuer la sauvagerie qui s'était déchaînée à Nanjing à une spécificité propre à l'« âme japonaise » portée, pour des raisons obscures, à se délecter de la plus inhumaine des cruautés. Il me semble bien que cette thèse constituait aussi le motif inavoué de l'enthousiasme que lui témoignaient ses admirateurs et de la formidable réception que le livre reçut aux États-Unis. Un peu pour les raisons que j'ai déjà dites.

La thèse développée par l'auteur accréditait l'idée d'une monstruosité japonaise qui expliquait que tout ait été mis en œuvre pour la combattre et pour l'anéantir. L'ouverture récente des archives américaines avait révélé à quel point, le Japon déjà vaincu et presque disposé à capituler, rien de rationnel ni de raisonnable n'obligeait les États-Unis à atomiser Hiroshima et Nagasaki. Mais l'opinion publique n'était pas désireuse d'accepter une pareille interprétation. Je crois bien qu'elle ne l'est pas encore. Personnellement, je m'en suis aperçu aux réactions parfois très hostiles qu'a suscitées la traduction, pourtant confidentielle, de *Sarinagara* aux États-Unis, certains lecteurs américains se scandalisant de ce que j'avais écrit à la fin de mon roman. Ils voulaient continuer à croire que le bombardement nucléaire du Japon avait été indispensable et salutaire, un acte de guerre légitime et proportionné afin de triompher de la barbarie nippone. Le livre d'Iris Chang leur donnait raison.

Nanjing justifiait Hiroshima. Tout était ainsi pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, la Seconde Guerre mondiale se trouvant pourvue d'un édifiant *happy ending* comme en exigent toutes les bonnes histoires.

Ce qui fut cause de l'horreur qui s'abattit sur Nanjing, je n'en ai aucune idée. On sait qui furent les coupables dont rien n'excuse les crimes sans nom. Mais pourquoi et comment leur démence se déchaîna, on l'ignore. On peut toujours l'imaginer et s'imaginer ainsi qu'on l'a expliqué. On le fait d'autant mieux que le mystère du Mal, nul ne parvient jamais à l'élucider. Le mot manque à l'énigme qui, résolue, ne révèle rien sinon cette énigme nouvelle dont la solution demeure encore un secret.

Je crois que le succès du livre d'Iris Chang – assez phénoménal si on le rapporte à ce qui n'est malgré tout qu'un bon exercice un peu conventionnel de journaliste – s'explique par d'autres causes encore qui tiennent surtout à la personnalité de son auteur, à la posture qu'elle prend et au tour tragique qu'elle donna à sa vie. Les portraits d'elle montrent une jolie jeune femme, d'origine chinoise, née et élevée aux États-Unis, dont les parents, deux universitaires, avaient fui autrefois Taïwan. Ils n'avaient donc été ni les victimes ni même les témoins du grand massacre dont Iris Chang, cependant, faisait dans son livre une affaire familiale et personnelle. Comme si elle avait été la descendante, l'héritière de tous les suppliciés de Nanjing, chargée de réparer le tort qui leur avait été causé et de leur redonner la voix dont ils avaient été privés, prenant sur ses épaules tout le poids de cette souffrance inouïe que, cependant, elle n'avait pas connue, qui l'avait épargnée mais à laquelle, fatalement, s'offrant en sacrifice, il lui avait fallu finalement succomber.

En novembre 2004, elle était âgée de trente-six ans, Iris Chang avait été retrouvée morte dans sa voiture, quelque part sur une route un peu perdue de l'État de Californie. Elle s'était tiré une balle dans la bouche. S'il ne concerne que celui qui met fin à sa vie, un suicide n'a ni plus ni moins de signification que n'importe quel autre événement, aux proportions de cataclysme collectif, qui affecte l'espèce humaine tout entière et la confronte à quelque chose qu'elle ne peut pas comprendre. Il suscite le désir de savoir. Du geste de la jeune femme, on avait proposé toutes sortes d'explications. Dans les derniers temps, elle-même confiait volontiers à ses proches qu'elle était la cible d'une conspiration visant à la faire taire, manigancée sans doute par les services secrets américains ou japonais. Ce sont là des symptômes paranoïaques très classiques. Mais l'air du temps est tel aujourd'hui qu'on leur accorde volontiers beaucoup de crédit. C'est pourquoi il se trouve bien des personnes qui ne doutent pas qu'Iris Chang ait été proprement exécutée parce qu'elle dérangeait trop.

Dans sa postface à la réédition de *The Rape of Nanking*, Brett Douglas, le mari d'Iris Chang, réfute de telles fables. Il rappelle plutôt à quel épuisement nerveux avait conduit la croisade personnelle dans laquelle son épouse s'était lancée afin qu'éclate toute la vérité sur le massacre de Nanjing. Il ne cache pas quelles prédispositions familiales la poussaient à la dépression et comment l'abus des médicaments aggrava sa situation mentale. Curieusement, il évoque à peine à quel point la découverte de l'autisme de leur fils dut certainement contribuer au désespoir dans lequel la jeune femme s'enfonçait. Mais, au bout du compte, il donne malgré tout raison à la légende qu'il semblait avoir eu l'intention, par souci de vérité, de combattre – ou en tout cas : de nuancer –, attribuant la mort de son épouse à la manière tragique et héroïque dont elle avait choisi d'épouser la cause des victimes de Nanjing.

Dans un coin de l'enceinte du mémorial qui leur est consacré s'élève une étrange statue d'Iris Chang. Elle seule semble posséder un corps, un visage en ce lieu où ne sont exposés que les ossements anonymes des vraies victimes du grand massacre qui ensanglanta la ville. Les autorités, j'imagine, ont souhaité ainsi lui rendre l'hommage qui lui était dû. Ils ont voulu célébrer son souvenir comme si elle avait été l'ultime témoin de la tragédie dont elle fit le récit – en un sens elle le fut – mais aussi la dernière victime à souffrir dans son âme et sa chair du supplice auquel tous les autres avaient été, très concrètement et d'une insupportable manière, exposés. Je ne sais pas trop si l'on peut périr par procuration et si la compassion lointaine que l'on éprouve pour ceux qui ont authentiquement subi l'impensable cruauté du sort justifie que l'on passe pour l'un d'entre eux et que l'on se prévale d'avoir partagé leur affreux destin.

Naturellement, moi aussi, écrivant, depuis toujours mais particulièrement à l'époque où je finissais *Sarinagara*, je m'étais posé la question et demandé de quel droit on peut rapporter – fût-ce de façon indirecte comme j'avais choisi de le faire – un drame que l'on n'a pas vécu. Il est vrai que j'avais encore moins de titres à parler de Nagasaki qu'Iris Chang n'en avait eu à évoquer Nanjing. J'étais donc le moins bien placé pour lui jeter la pierre. Ceux qui ont survécu à l'impensable, Primo Levi le dit, ne peuvent parler au nom de ceux qui ont péri. Pourtant, il faut bien qu'ils le fassent. Sinon qui le ferait à leur place ? Tel est le rôle du témoin qui ne peut dignement l'assumer qu'à la condition d'éprouver sur ses épaules le fardeau de culpabilité qui l'accompagne. Se sentant indigne de dire et cependant incapable de se taire. Comme l'est, sincèrement, toute personne qui parle, qui écrit, s'imaginant qu'il lui incombe de le faire alors même qu'elle est dépourvue de toute autorité pour s'exprimer au nom de ceux-là seuls qui savent mais à qui la possibilité de dire a été ôtée.

Je veux croire que c'est ce sentiment de culpabilité qui accabla Iris Chang au point de la pousser à s'ôter atrocement la vie. Bien sûr, je n'en sais rien. Probablement, elle croyait plutôt en sa mission et était sincèrement – hystériquement – convaincue que par sa bouche toutes les victimes de Nanjing réclamaient justice et obtiendraient réparation. Je dis cela au bénéfice du doute. En guise d'excuse. Pour elle. Pour moi aussi. Qui dépose une fleur imaginaire au pied de sa statue.

14

BIZARRERIE DU BEAU

Beijing, tout le monde s'en aperçoit et chacun le sait, est une ville très différente des autres cités chinoises. Particulièrement de Shanghai dont elle ne partage pas l'allure futuriste et les dehors opulents. Dans un beau livre, la romancière Wang Anyi – dont j'ai déjà évoqué *Le Chant des regrets éternels* où elle exalte la légende ancienne de Shanghai – compare ces deux immenses métropoles. « Beijing, dit-elle, plus artistique, s'oppose à Shanghai, plus pragmatique » : « L'idéal des Shanghaiens est de faire fortune, celui des Beijinais est de devenir fonctionnaires. »

Le site du pouvoir se loge là. On en sent la présence partout. Ceux qui ont connu la capitale autrefois, à ce qu'il paraît, mesurent et déplorent les désastreux effets des grands travaux qui y ont été accomplis. À commencer par les gigantesques avenues, disproportionnées, qui ont été créées afin que, du côté de Tian'anmen, à l'occasion des grandes manifestations qu'il organise, le régime dispose d'un théâtre à sa mesure pour y mettre en scène son pouvoir. Bien sûr, tout n'a pas disparu. On peut toujours visiter la Cité interdite – sur le modèle de laquelle le monumental quartier dont je parlais, revisité dans le style stalinien, m'a tout l'air d'avoir été conçu. Il reste des temples, des palais et des parcs. Quelques-uns des vieux quartiers populaires

ont été conservés. En général, ils abritent des boutiques ou bien des restaurants. Et, à proximité, se déroule toujours, à versant de montagne, serpentant de cime en cime, le splendide et stupéfiant ruban de pierre de la Grande Muraille. Lors de mon dernier voyage, présumant un peu de mes forces et dédaignant de prendre le téléférique qui mène directement au sommet, j'ai fait l'escalade, non sans mal, et gravi la longue pente qui mène jusqu'aux remparts desquels, par-dessus les créneaux, on jouit d'une vue inouïe. On était en décembre, un soleil d'été brillait dans le ciel. Mais malgré l'âge, le tabac, l'alcool, l'absence totale d'exercice physique, j'ai de beaux restes, enfin je me plais à le penser, et encore le cœur solide. Succomber d'une crise cardiaque au pied de la Grande Muraille aurait fait une belle fin, plutôt inattendue. Je me demande bien quelle signification on aurait pu lui trouver. À supposer que quiconque s'en soit soucié. J'ai quand même été rassuré lorsque j'ai mis le pied sur la dernière marche de l'interminable escalier qui, cheminant parmi les pierres, sinuant au milieu des arbres, donnait accès enfin à l'entrée du monument et que j'ai pu souffler un peu en profitant du panorama – qui, certainement, en valait la peine.

Yuning Liu m'accompagnait et, sans rien en dire par courtoisie, j'ai bien vu qu'elle craignait un peu, dans mon état, que je n'arrive pas en haut. C'est une toute jeune universitaire chinoise, de la génération d'après celle à laquelle appartiennent Huang Hong ou Claire Yuan et qui partage avec elles les mêmes qualités dont j'ai déjà parlé et sur lesquelles je ne reviendrai pas afin de ne pas blesser sa discrétion et sa modestie. Elle enseigne dans l'une des meilleures facultés de la capitale. Je la connaissais un peu. Et pour cause, j'avais dirigé en France la thèse – excellente – qu'elle avait consacrée aux romans de Philippe Sollers – et plus précisément aux références chinoises qu'ils contiennent. Enfin,

comme je suis le moins directif des directeurs de thèses, considérant qu'un doctorat est d'abord l'affaire de celui qui le fait, je l'avais rencontrée à trois ou quatre reprises seulement et m'étais contenté de lui dire tout le bien que je pensais des chapitres qu'elle me faisait parvenir à mesure qu'elle les rédigeait. Mais, j'imagine, comme je passe – à juste titre d'ailleurs – pour l'incontestable spécialiste du sujet qu'elle avait choisi d'étudier et même si ce que j'ai écrit sur la question date maintenant d'il y a près de trente ans, il lui suffisait que mon nom figure sur la couverture de sa thèse pour que celle-ci ait quelque valeur aux yeux des professeurs et des institutions desquels dépendait sa future carrière.

En Chine comme ailleurs – et naturellement je ne m'en plains pas – depuis longtemps, on me connaît – quand on me connaît, ce qui, bien sûr, n'est pas forcément le cas – surtout pour mes romans. Mais il m'arrive de tomber parfois sur des universitaires qui ont lu aussi mes essais lorsque ceux-ci correspondent à leurs propres préoccupations académiques. L'autofiction est devenue un domaine un peu à la mode, sur lequel travaillent un peu partout des équipes entières de chercheurs, et on me demande d'expliquer un peu l'idée – apparemment obscure – que je m'en fais. Ce qui, à force, a fini par me fatiguer un peu. Mais il n'est pas rare non plus que l'on m'interroge sur les livres que j'ai autrefois consacrés à Sollers et à l'avant-garde des années 1960. Le sujet intéresse l'université chinoise – et bien davantage, en un sens, que la française. C'est bien compréhensible. On y est curieux de la passion qui s'est emparée des intellectuels, des écrivains, des artistes parisiens à l'époque de la Révolution culturelle. Et, d'une manière plus générale, on y étudie volontiers les auteurs qui, après Claudel, Segalen ou Malraux, ont eux-mêmes fait une place à la Chine dans leurs livres.

J'ai souvent entendu Sollers dire que sa seule ambition était qu'après sa mort, ce n'est pas pressé, on lui consacre encore quelques lignes dans des ouvrages auxquels quelques lecteurs érudits, en Chine, se référeront, curieux de ce que fut la

littérature française qui, à l'époque, aura sans doute depuis longtemps cessé d'exister. À en juger par ce que j'ai observé, il y parviendra. Il faut dire que je ne vois pas très bien dans les romans de quel autre auteur français d'aujourd'hui on pourrait au sujet de la Chine trouver matière à un propos qui ne soit pas indigent. Par amitié, je m'en réjouis, pour lui. Et aussi parce que c'est justice.

En dépit du programme assez chargé qui avait été préparé pour moi, il me restait un peu de temps pour visiter la ville et m'y rendre dans quelques-uns des sites que, lors de mes précédents séjours, je n'avais pas encore eu l'occasion de découvrir. On trouve toujours quelque chose à voir. Même si, du tourisme comme du reste, on finit à un moment ou un autre par se lasser. Et, en dépit des choses charmantes ou splendides sur lesquelles il arrive encore que l'on tombe, on se demande un peu à quoi rime ce désir d'ajouter une carte postale mentale de plus à la collection de celles que l'on possède déjà et dont on ne sait plus trop comment les disposer et à quoi elles pourront bien servir. Après tous ces voyages qui m'avaient emmené jusqu'à Shanghai, Nanjing, Beijing ou ailleurs et dont les images se mélangeaient maintenant dans ma tête, j'étais bien conscient de ne toujours pas connaître la Chine, de ne toujours pas la comprendre. Mais ce qui m'étonnait surtout tenait à l'insistante impression de bizarrerie que me procuraient les choses que l'on me montrait et que la relative habitude que j'en avais prise n'atténuait pourtant en rien.

« Bizarre » : c'est le mot qu'emploie Baudelaire pour qualifier les « chinoiseries » qu'il découvre lors de l'Exposition universelle de 1855 à Paris. Quand tous les gens de bon goût les considèrent comme d'extravagantes curiosités, le poète leur rend hommage.

Elles témoignent qu'une autre idée de l'art est possible que celle qui règne alors et depuis des siècles en Europe. Baudelaire n'hésite pas à en faire l'étalon nouveau à l'aune duquel tout mesurer. Proposition qui n'a l'air de rien mais qui, si on lui accorde l'importance qu'elle mérite, implique un renversement complet de perspectives et met sens dessus dessous toute idée que l'on se fait de l'histoire de l'art et de son sens éventuel.

Lorsque Wu Xiangyun, l'artiste de Nanjing dont j'ai déjà parlé, m'avait demandé de lui donner un texte pour le catalogue de la grande exposition de ses œuvres qu'elle devait présenter à Paris, du côté de Saint-Germain-des-Prés, j'avais cité Baudelaire. Ses peintures, en effet, sont plutôt bizarres si on les apprécie selon les critères qui prévalent aujourd'hui en Occident. Pour parler familièrement, elles piquent un peu les yeux. Elles paraissent, au premier abord, très chinoises. En même temps, je crois qu'un Européen ne peut les aimer que s'il retrouve en elles ce qui les lie, de l'aveu même de l'artiste, aux images de Bosch, de Dalí ou du moins à un certain imaginaire au sein duquel l'insolite, le grotesque, le féerique se donnent la main.

On qualifie de « bizarre » toute chose dont on ne sait pas trop que penser, qui intrigue sans pour autant séduire vraiment et à propos de laquelle on considère comme plus prudent de réserver son jugement. L'adjectif s'applique certainement à l'art de la Chine : depuis la quincaillerie sacrée plurimillénaire dont j'ai déjà parlé jusqu'aux grandes fresques historiques que continue à fabriquer en série le « réalisme socialiste » dont les productions remplissent les musées du pays. Mais je trouve qu'il prend tout son sens rapporté à ces rochers étranges qui constituent l'ornement principal des jardins chinois et les distinguent de leurs homologues français ou même japonais. Bien que des ressemblances, des affinités existent certainement. Moins avec les

jardins japonais d'ailleurs, en dépit du caractère minéral de l'un des plus célèbres d'entre eux, le Ryôanji de Kyôto, où sur une minuscule surface de sable, pas beaucoup plus grande que le bac dans lequel on fait jouer les enfants, soigneusement ratissée pour lui donner l'apparence d'une mer parcourue de courants et délicatement agitée de vagues, quelques gros cailloux, posés de loin en loin, simulent la présence de plusieurs îles. Plutôt avec les jardins français du temps de la Régence, du rococo, lorsque sous l'influence d'ailleurs d'une certaine idée hautement pittoresque que l'on se faisait alors de l'art chinois, le goût de la rocaille avait multiplié, sans pour autant que disparaisse la prédilection classique pour l'ordre et l'élégance, toutes sortes de formes baroques, asymétriques censées artificieusement imiter l'anarchique foisonnement naturel du monde minéral et végétal.

En vain, visitant en compagnie de telle ou telle amie chinoise l'un de ces jardins dont je parle, à Shanghai ou à Nanjing, à Guangzhou ou bien ici à Beijing, j'avais essayé de me faire expliquer le décor que nous avions sous les yeux et dont, pour ma part, je ne trouvais rien à dire sinon que je le trouvais, précisément, très « bizarre ». Je n'avais obtenu que des éclaircissements plutôt rudimentaires et assez décevants. Il est vrai que je n'aurais pas été beaucoup plus dissert et brillant si l'on m'avait demandé d'improviser un petit exposé relatif à l'art de Le Nôtre à l'occasion d'une promenade dans le parc de Versailles, avec ses fontaines, ses bosquets et ses statues, lieu pourtant que je connais bien pour y avoir souvent emmené ma fille mais qui, si j'y réfléchis, n'est pas beaucoup moins « bizarre ».

Ce que j'ai compris, ce que j'ai cru comprendre, tient en peu de mots – dont j'ai bien conscience qu'ils sont très pauvres si on les rapporte à la tradition extraordinairement longue et savante qui

préside, en Chine, à l'agencement des jardins. Ce sont des images du monde, censées le contenir tout entier, en produire une représentation miniature à l'intérieur de laquelle chaque chose se trouve à sa place. En même temps, le moindre élément du décor y a aussi la valeur d'une citation qui évoque tel ou tel paysage légendaire dont parlent les poètes, que les artistes ont peint et que le promeneur est appelé à reconnaître. D'où l'impression de « déjà-vu » qu'éprouve le visiteur, invité à cheminer au sein d'un univers que, comme dans un rêve, il retrouve en même temps qu'il le découvre et qui possède autant l'apparence d'un jardin que d'un tableau ou bien d'un poème à l'intérieur desquels lui serait offerte la grâce mystérieuse de pénétrer soudain.

L'eau et la pierre, explique-t-on aux profanes, constituent les deux éléments essentiels de toute composition – parce qu'ils renvoient aux deux principes opposés et complémentaires, yin et puis yang, yang et puis yin, masculin ou bien féminin, actif et puis passif, dont le jeu fait celui des forces à l'œuvre dans l'univers. D'où, sur les bords de ces bassins mollement allongés au creux lascif du paysage, les cailloux entassés qui miment des montagnes érigées ou bien ces roches turgescentes dont on ne sait trop s'il s'agit d'aérolithes tombés d'un incompréhensible ciel ou bien de masses de magma, sorties des profondeurs de la terre, vomies autrefois par un volcan et refroidies depuis des siècles.

Le critère qui explique la singularité du spectacle s'énonce ainsi : la pierre paraît d'autant plus précieuse qu'elle présente une forme irrégulière, tourmentée qui traduit l'énergie qu'elle possède et qui témoigne de sa force vitale. Les plus belles ainsi sont souvent creusées de cavités multiples que, dit-on, l'on compare aux yeux d'un dragon. Je dis : « les plus belles ». Mais ce n'est pas vraiment l'adjectif qui me viendrait spontanément à l'esprit. Plutôt : « les plus bizarres ».

Car je ne sais pas trop qu'en penser et quelle valeur, si cela ne tenait qu'à moi, il conviendrait de leur accorder. Elles ressemblent à tout parce qu'elles ne ressemblent à rien. Comme avec les nuages qui passent dans le ciel ou bien les ombres qu'une flamme projette sur un mur, on peut reconnaître en elles les formes que l'on souhaite, y voir des visages, des silhouettes d'hommes, de femmes, d'enfants ou bien d'animaux plus ou moins fabuleux, de monstres et de chimères. Car aucune comparaison ne satisfait ni n'apaise l'esprit.

La chose est là, monumentale, opaque et ramassée sur elle-même, debout sur son absence de pieds, posée sur son séant manquant. Elle n'a de place nulle part et elle s'impose pourtant au milieu même d'un monde qu'elle occupe de sa suffisante et stupéfiante présence. Elle ne relève d'aucun règne – minéral, végétal ou bien animal – bien qu'appartenant cependant à chacun. Une roche en forme de fleur ou bien d'arbre affectant l'apparence d'une créature géante, léviathan ou bien titan, un colosse vieux comme le monde, immobile depuis des millénaires et sur le corps duquel l'herbe aurait poussé, le recouvrant au point de le faire passer pour une montagne aux flancs de laquelle proliférerait une végétation luxuriante.

La pierre qui pondit l'œuf dont sortit le singe. À en croire le premier chapitre de *La Pérégrination vers l'Ouest*. Quelque chose de souverain et qui pourtant ne signifie rien. Comme la racine de marronnier sur laquelle médite le philosophe. Ou bien le monolithe que montre le cinéaste, inexplicablement dressé sur un sol lunaire. Ou encore les vieilles déités de Chtuhu dont la seule vue rend fou et dont le romancier rapporte les légendes. L'idole implacable d'une religion aux mystères de laquelle nul ne peut être initié mais à laquelle il est impossible de ne pas croire, forcé de s'agenouiller au pied de ses autels obscurs où, sous sa forme la plus nue, s'éprouve une insupportable inquiétude, une angoisse sans nom et parfois l'épouvante que, dans les cauchemars, fait

naître ce qui, inexorable, vient vers vous dans la nuit et que l'on ne comprend pas.

Devenu aviateur pendant la guerre, mon père, qui avait gardé la nostalgie de ses premières études d'ingénieur agronome, avait entrepris pour occuper son temps libre de transformer en une sorte de verger, en un beau jardin planté d'arbres fruitiers, le grand terrain un peu inculte situé derrière notre maison de campagne, où se trouvaient deux vastes étangs et qui descendait en pente douce jusque vers les rives de l'Yonne et le vieux chemin de halage qui longe ses eaux. Il y passait ses journées de loisir, tondant la pelouse, arrachant les orties, prenant soin de ses plantations et, auparavant, dépierrant la terre afin qu'elle puisse les recevoir. Du sol, il sortait à chaque coup de bêche des cailloux énormes et en nombre si abondant qu'il en remplissait des brouettes. Des silex surtout, de gros silex aux formes étranges, dont il ne savait que faire et dont, faute de mieux, il avait résolu de se servir pour constituer des bordures décoratives assez disgracieuses autour des plates-bandes où poussaient peu, où poussaient mal les rosiers qu'il avait plantés et dont, à chaque printemps, il désespérait un peu de les voir fleurir comme il l'aurait souhaité.

Dans son jardin, à ce que je me rappelle, il y eut toujours plus de pierres que de fleurs. Il en trouvait tellement, comme si la terre en avait produit plus vite qu'il ne les en ôtait, qu'il a fini, en désespoir de cause, par les entasser aux quatre coins de la propriété, formant avec elles des monticules, des entassements de rocaille blanche et brillante, aux formes grotesques et aux aspérités coupantes comme des lames, petites pyramides scintillantes auxquelles si j'y pense, puisque j'y pense maintenant, je devais trouver, enfant, l'allure d'énigmatiques et inquiétants ossuaires exposant en plein air les débris de

squelettes appartenant à d'anciennes espèces qui, autrefois, avaient peuplé la terre sur laquelle nous vivions désormais.

En un sens, cela donnait à son jardin un air chinois. Je ne crois pas que, de sa part, ce fût intentionnel. À part pour la musique car il avait une voix puissante et chantait magnifiquement, il possédait le tempérament le moins artiste que l'on puisse imaginer. Avec son métier bien sûr, il était devenu pilote de ligne, je raconte tout cela dans un autre de mes romans, *Le Siècle des nuages*, il avait beaucoup voyagé et connaissait très bien l'Asie – en tout cas : les grandes villes qui, à son époque, servaient de destination ou d'escale aux vols de la compagnie nationale. Mais je le vois mal concevant consciemment son jardin sur le modèle de ceux que, peut-être, il avait visités de l'autre côté de la planète. Ce fut plutôt le fait du hasard. Ou l'effet de vagues réminiscences auxquelles, de toutes les manières, lui-même, il n'aurait jamais prêté attention ni reconnu de valeur.

D'ailleurs, s'il a été des dizaines, peut-être une centaine de fois à Hong Kong – le plus beau spectacle, disait-il, qu'un pilote puisse observer depuis la cabine d'un avion s'apprêtant à se poser sur une piste d'atterrissage –, à Saigon, à Bangkok ou à Tôkyô, il ne connaissait pratiquement pas la Chine populaire. Si je ne me trompe pas, du temps où il volait, elle n'était pas desservie directement depuis la France. En tout cas : pas par les gros appareils aux commandes desquels il se trouvait à la fin de sa carrière de commandant de bord. La ligne ne fut ouverte que l'année où il prit sa retraite. C'est pourquoi, avant de raccrocher, c'était en 1980, il avait demandé à ce qu'on lui confie le long courrier pour Beijing. Lui aussi, quarante ans avant moi, j'ai maintenant presque son âge, il avait visité la Grande Muraille. Je me rappelle les photographies qu'il avait ramenées. Ensuite, il avait perdu le goût du voyage. Il n'avait plus jamais repris l'avion. Son dernier voyage avait été pour Beijing.

Je ne possède pratiquement rien qui me vienne de mes parents. Ils sont morts tous les deux maintenant. Des grandes maisons où ils ont vécu et puis du petit appartement parisien où ils ont fini leurs jours, quand il a fallu les vider, je n'ai presque rien gardé, laissant à mes frères et sœurs le soin d'emporter ce qu'ils souhaitaient. Je n'aurais pas su où mettre toutes ces choses dans le minuscule domicile où je me suis installé. J'ai juste pris deux objets. Et maintenant que j'y pense, je remarque qu'ils venaient tous les deux de Chine. Enfin, je l'imagine à leur air car je suis, bien sûr, tout à fait incapable de juger sérieusement de leur authenticité. Une paire de grands vases décoratifs qui trônaient, rue Huysmans, là où je vivais enfant, sur la cheminée monumentale de la salle à manger et dont j'ai toujours pensé qu'à l'occasion de l'un de ses voyages mon père les avait ramenés de Hong Kong. Et puis un meuble laqué sur les flancs et les portes duquel figurent des motifs floraux et de petits paysages avec leurs pagodes et leurs personnages. Au sujet de son origine, j'ai davantage de doutes. Il fut certainement le fait d'un ébéniste français spécialisé dans de telles pièces de mobilier réalisées dans le style propre aux chinoiseries qui plaisaient autrefois à sa clientèle provinciale. Mais je me trompe peut-être. Il avait appartenu, il me semble, aux parents de ma mère et elle en avait hérité, l'installant dans le salon de la maison de campagne dont nous disposions dans l'Yonne.

Je possède encore un troisième objet chinois. Il me vient de Jean-Loup Champion, mon éditeur depuis vingt ans chez Gallimard et un ami, collectionneur et artiste. Il me l'a offert il y a longtemps. À l'époque – et ce devait être dans l'un de ces moments où entre deux romans je me dis toujours que faire un livre de plus n'a pas beaucoup de sens –, comme il m'interrogeait sur mes projets, je lui avais confié l'idée très vague d'un livre avec lequel je reprendrais et prolongerais, plaçant cette fois l'intrigue en Chine, le récit que j'avais autrefois situé au Japon dans *Sarinagara*. Il m'avait fait ce cadeau afin de m'encourager à écrire le roman

chinois que j'avais plus ou moins en tête. Comme Hong, sans doute, lorsqu'elle m'avait parlé de Zhou Zuoren.

La chose ne s'était pas faite alors. Avec une euphorie dont j'avais été le premier surpris, je m'étais lancé dans l'écriture d'un autre ouvrage, *Le Chat de Schrödinger*, dont le succès imprévisible avait été précisément à l'origine des invitations fréquentes et régulières qui m'avaient mené par la suite du côté de Beijing, Shanghai ou Nanjing. Certainement, l'idée n'était pas mûre. On ne peut raconter une histoire que lorsque l'on a le sentiment qu'elle est finie et que l'écrire constitue la seule manière que l'on ait de faire en sorte qu'elle continue peut-être.

Il s'agit d'un morceau de racine, pris au pied de je ne sais quel arbre de là-bas, laqué ou bien verni, un peu moins long qu'un avant-bras, à la forme aussi étrange que celle des pierres dont j'ai parlé. Mais si on le met debout, si on le pose sur un socle, si on le fixe verticalement au mur d'une manière ou d'une autre, les nervures et les nœuds du bois adoptent l'apparence d'une silhouette humaine enveloppée dans un vêtement un peu ample, flottant au vent, une robe, un manteau ou bien une toge. Un trou a été creusé au sommet afin que l'on puisse y faire tenir l'une des trois têtes sculptées qui accompagnent l'objet et dont, selon son humeur, on peut choisir à sa guise laquelle employer. La première est celle d'un moine. La deuxième est celle d'un prince. La troisième est celle d'une courtisane. Enfin, il me semble, car je n'en sais rien. J'en juge seulement d'après les conventions qui régissent, dans l'art chinois d'autrefois, à ce que j'imagine, la façon dont on représente de pareils personnages. On peut changer de visage comme on change de vie mais, quelle que soit la tête que l'on porte sur ses épaules, chacun est fait du même bois bizarre et tourmenté à l'intérieur duquel bat le même cœur.

15

L'ÂGE DES FANTÔMES

Après celle de Lu Xun à Shanghai et celle de Pearl Buck à Nanjing, à force, j'aurais bien aimé visiter aussi la maison où, à Beijing, logeait Zhou Zuoren. Certains ouvrages que j'ai lus mentionnent même son adresse : au numéro 8 de Pa-tao-wan. Où que cela se trouve et si la rue existe encore et n'a pas changé de nom. Mais, si c'est le cas, il y a peu de chances que sa demeure ait été aménagée en musée, à l'intention des touristes, par les autorités. En 1945, l'écrivain, comme je l'ai déjà signalé, avait été jugé et puis condamné pour faits de collaboration avec l'ennemi. Il n'était sorti de prison que quatre ans plus tard. J'imagine qu'il dut sa grâce au prestige que lui valait le souvenir de son frère aîné, devenu une sorte d'intouchable figure du panthéon révolutionnaire. Il survécut comme il put, gagnant son pain ou plutôt son riz des études et des traductions confidentielles qu'il consacrait à la littérature japonaise. Il mourut en novembre 1966, mais il fallut un an pour que la nouvelle de sa disparition soit annoncée dans la presse de Hong Kong. Il semble qu'il ait péri des suites du mauvais sort que lui avaient fait subir, au moment de la Révolution culturelle, quelques gardes rouges un peu trop zélés.

On n'en sait pas beaucoup plus. Mais ce qui s'est passé, chacun

peut l'imaginer sans mal car beaucoup de témoignages, relatifs à d'autres événements du même ordre, en donnent une idée. Afin de reprendre le pouvoir au sein de son propre parti et au prétexte de lutter contre ses tendances dites révisionnistes, Mao avait lancé alors le grand mouvement visant à jeter étudiants et lycéens à l'assaut de la société, leur confiant l'héroïque mission de la régénérer, la délivrant des vieilleries coupables, la purgeant de tout ce qu'elle contenait encore de conservateur ou de rétrograde et permettant, sur la base des préceptes contenus par le légendaire « Petit Livre rouge », la naissance d'une humanité nouvelle conforme à l'idéal communiste. La jeunesse, en toute impunité, était chargée de l'exécution d'un pareil programme. Il passait par la mise en place sauvage de petits tribunaux populaires improvisés dans tous les quartiers et devant lesquels étaient traînés les individus suspects à un titre ou à un autre de quelque hostilité à la cause révolutionnaire ou plus simplement de quelque complaisance à l'égard d'une tradition avec laquelle il s'agissait désormais de rompre. On les obligeait à faire publiquement leur autocritique, à subir les insultes, les moqueries, les humiliations, les coups aussi et il arrivait souvent que de telles séances tournent au lynchage pur et simple.

Zhou Zuoren dut compter au nombre des premières victimes. Sa mort date du tout début du mouvement. Des semaines qui suivirent le grand discours au cours duquel, devant un million de personnes, sur la place Tian'anmen, Mao en appela à l'application de sa nouvelle politique, déchaînant ainsi cette « Terreur rouge » dont on estime parfois qu'à Beijing seulement elle fit aussitôt plusieurs centaines de morts – sans parler des dizaines, peut-être des centaines de milliers pour ne pas dire davantage qu'elle causa par la suite. Zhou constituait une cible toute désignée. Son statut de professeur et de lettré, le souvenir de sa compromission ancienne avec l'impérialisme nippon, les critiques que lui avait values son idée même de l'art et de la littérature, tout cela faisait de lui un exemplaire ennemi du peuple.

Au progressisme révolutionnaire dont, avec d'autres écrivains et au même titre que son frère, il avait été d'abord l'un des premiers champions, prônant pour le pays l'adoption d'une culture nouvelle et susceptible d'assurer son émancipation – mais personne ne s'en souvenait plus –, très vite, Zhou avait tourné le dos. Ou plutôt : il s'était mis à l'écart. Il avait fait comme un pas de côté. Se retirant du jeu. Deux ou trois petites années avaient suffi. Comme si, pour lui, l'histoire s'était déjà finie alors que, pour les autres, elle commençait à peine et que tout restait à accomplir.

Si elle le protégea sans doute et lui permit d'échapper un temps aux sanctions que lui aurait autrement values sa conduite pendant la guerre, je crois bien que sa proximité avec Lu Xun fut, au bout du compte, préjudiciable à Zhou Zuoren. Comme le veut la convention qui préside à toutes les bonnes intrigues et décide des personnages qu'elles mettent en scène, les deux frères avaient été distribués par l'opinion dans deux rôles opposés. L'aîné jouait le bon : celui de l'écrivain engagé au service de la collectivité – et cela en dépit du nihilisme qu'il avait toujours plus ou moins professé. Il ne restait au cadet qu'à jouer l'autre rôle, celui du mauvais frère, comme il en faut un dans toutes les fables : l'esthète indifférent aux malheurs de son temps et insensible aux souffrances des siens – malgré son indéfectible attachement à certaines des convictions anciennes auxquelles, dans son pessimisme, Lu Xun, lui, semble-t-il, avait depuis longtemps cessé de croire.

Quant à son « faux pas » – c'est ainsi que l'on nomme son attitude au moment de l'occupation japonaise –, il reste plus ou moins un mystère. Zhou soutenait que le sage ne s'explique pas et qu'il n'a de comptes à rendre à personne. Il n'en dit rien. Mais on peut sans mal reconstituer le raisonnement qui fut le sien. Car

cette manière de penser fut celle de beaucoup d'autres à l'époque où, un peu partout sur la planète, le fascisme triomphait. Zhou croyait fermement que l'espèce humaine est une, qu'il n'y a pas de différences essentielles entre les cultures. Il pensait que le salut de la planète passait par un dialogue entre l'Occident et l'Orient et, au sein de l'Orient, entre la Chine et le Japon. Aussi réfractaire qu'il fût à toute forme de nationalisme, il dut se convaincre qu'il lui appartenait, à lui et à quelques autres, de réconcilier les deux peuples d'Asie dont l'un était en train d'imposer à l'autre sa loi barbare, qu'il était donc de son devoir, et pas seulement de son intérêt, d'œuvrer à la paix, même si celle-ci exigeait que le vaincu se soumette au vainqueur. Enfin, je le suppose seulement. Car, en vérité, je n'en sais rien. Et d'ailleurs, cela ne l'excuse pas.

La cause fut entendue. On tint Zhou pour un écrivain indigne et dévoyé qui, par deux fois, avait trahi. D'abord, en désertant le camp de la révolution en marche. Ensuite, vingt ans plus tard, en pactisant avec l'ennemi. Dans son propre pays, il survécut à la façon d'un proscrit. Son œuvre fut mise à l'index. On ne mentionnait encore son nom, parfois, que pour le donner en exemple et stigmatiser avec lui tous les intellectuels chinois qui ne comprirent pas qu'il leur aurait fallu se mettre héroïquement au service de l'idéal collectif.

Sans pour autant qu'il fût absous par tous, la libéralisation du pays qui eut lieu dans les années 1980 changea un peu la donne. Tandis que la « littérature des cicatrices » commençait à porter témoignage de la violence dont il avait été l'une des victimes, on se mit à rééditer, à redécouvrir, à commenter son œuvre, se demandant même parfois si elle n'aurait pas pu constituer une alternative salutaire au modèle qui avait prévalu depuis un demi-siècle dans le pays et qui avait conduit à l'embrigadement

idéologique de tous les intellectuels. On l'avait vu comme un homme pensant à contretemps, anachroniquement attaché à des valeurs délicates et désuètes, incapable de répondre à l'appel que le présent adressait à tous ses contemporains et exigeait d'eux qu'ils se mobilisent au service du bien commun. Par un singulier retournement, il arrivait désormais qu'on le présente comme un pionnier et presque comme un prophète ou même un martyr. S'étant retiré de la société de ses semblables, il avait, dans l'indifférence ou l'hostilité générale, annoncé la victoire prochaine des valeurs individuelles, libérales, démocratiques vers lesquelles il incombait à la Chine moderne de se tourner maintenant.

Je ne sais pas ce que vaut chacune de ces deux thèses opposées. Sans doute, elles en disent plus long sur ceux qui les défendent que sur celui qu'elles concernent. Il est d'autant plus difficile de se faire une idée que seule une toute petite poignée des textes de Zhou a été traduite à l'intention des lecteurs occidentaux. Ce sont des essais très personnels, philosophiques ou poétiques, écrits au fil du pinceau selon une tradition ancienne, propre à la littérature chinoise et japonaise, et qu'il est compliqué, pour nous, d'apprécier ou même de comprendre car elle n'a pas vraiment d'équivalent chez nous. On n'y trouve l'expression d'aucune thèse militante. Ils ne sont pas le fait d'un idéologue. Et c'est précisément ce qu'on leur reproche. Leur morale – car ils en possèdent une malgré tout – n'enseigne rien sinon la nécessité de se retirer du monde afin d'y faire, gratuitement, gracieusement, l'expérience un peu mélancolique de sa propre solitude.

Bien sûr, j'aurais souhaité savoir si l'attitude qu'avait adoptée Zhou était liée ou non au deuil qui l'avait frappé lorsque mourut sa fille. Si j'étais honnête, j'écrirais : je souhaitais apprendre

qu'elle l'était. Mais les textes principaux dans lesquels il avait exposé sa paradoxale profession de foi sont antérieurs au drame de plusieurs années.

« Notre jardin » date de 1923. Contre tous ceux qui assignent à l'art une mission, Zhou plaide en faveur de son indépendance voire de son inutilité et justifie qu'on se tienne à l'écart du bruit et de la fureur de l'Histoire, cherchant loin du monde un asile enchanté. D'innombrables poèmes classiques ont illustré cette petite fable qui montre le sage à la manière d'un ermite. Mais Zhou cite plutôt *Candide*. Comme Voltaire, faisant taire les philosophes qui promettent à l'humanité un paradis qu'elle ne peut pas connaître et qui lui coûte beaucoup de larmes et de sang, s'opposant à ceux pour qui tout est toujours au mieux dans le meilleur des mondes possibles, Zhou invite à son tour chacun à modestement cultiver son jardin. Pas nécessairement pour y cultiver des légumes ou des fruits destinés à nourrir le peuple. Des fleurs suffisent au bonheur de certains. Et leur beauté, même si elle ne sert à rien, même si elle ne signifie rien, est indispensable aussi à toute l'humanité.

Dans « Au sujet des dragons », en 1927, Zhou expose encore la même idée mais en lui donnant un tour plus mystique, à la manière du bouddhisme chan ou bien zen. La littérature constitue le domaine, dit-il, où fait défaut tout savoir ultime. Elle est semblable à un dragon, une créature fabuleuse dont nul ne peut se faire une image et qu'il est impossible d'apprivoiser. Vouloir la mettre au service de quelque cause que ce soit revient à se figurer, idée présomptueuse et absurde, que l'on puisse domestiquer un dragon. Les mots d'un roman, d'un poème, d'après lui, ne peuvent, ne doivent contribuer à aucun programme politique, ne se soumettre au souci d'aucune propagande. D'ailleurs, ils ne sont d'aucun secours, sans prise sur le monde, incapables d'exprimer ce qui en fait le prix. « Les souffrances de la mort, les joies de l'amour, les chagrins et les bonheurs les plus profonds, la douceur et l'amertume de la vie

humaine, déclare Zhou, tout simplement ne peuvent être décrits par la parole, et moins encore par l'écriture. »

Je dis que ces textes, Zhou les écrivit avant la mort de sa fille. C'est vrai. Longtemps avant ce drame, il avait déjà annoncé sa décision de se retirer du monde. Il souhaitait ainsi se vouer à la pure contemplation des choses. Mais l'ordre dans lequel se déroulent les événements d'une vie n'a pas toujours beaucoup de valeur, d'importance ou de signification. Si ce deuil le dévasta – comme, semble-t-il, ce fut le cas –, sans doute était-ce parce que son cœur se trouvait disposé déjà à prendre toute la mesure d'un pareil chagrin.

La mort de son enfant, dans l'esprit de Zhou, vint confirmer à quel point la littérature – et tout particulièrement si elle prétend guider les hommes et changer le monde – est dépourvue de tout pouvoir lorsqu'il s'agit d'ouvrir les yeux dans la nuit et de considérer les horreurs ou bien les drames qu'elle abrite. Cela, les romanciers et les poètes qui mettent leur art au service d'une cause ne veulent jamais l'admettre. « Ces gens qui, en Chine, ont récemment débattu des doctrines et des problèmes, déclare Zhou à propos des écrivains engagés, sont par trop optimistes et font de doux rêves, en s'obstinant à ne pas vouloir reconnaître l'obscurité de l'autre côté de la moustiquaire. Ainsi ce que craignent plus que tout ceux qui parlent de littérature révolutionnaire, c'est la noirceur humaine. On admet à la rigueur son existence, mais on n'a pas le courage de la contempler, ni en outre celui d'en parler. »

J'ignore tout à fait – et je ne dispose d'aucun moyen de savoir – si Zhou a jamais écrit au sujet de la mort de sa fille. Peut-être n'a-t-il pas voulu le faire. Peut-être a-t-il eu raison. Traduire ce qu'un poète japonais avait dit d'une pareille épreuve lui sembla

suffisant. À supposer – et je n'en sais rien non plus – que cette traduction dont je parle ait été postérieure au deuil qui le frappa. Elle ne le fut peut-être pas. Et si c'est le cas, quand sa fille mourut, Zhou se rappela certainement le poème de Issa qu'il avait insoucieusement transposé dans sa langue, poème dont, moi-même, bien plus tard, j'avais fait, dans ma propre langue, l'exergue de l'un de mes romans et qui disait que tout, en ce monde, est éphémère comme la rosée : et pourtant…

Peu importe qui dit quoi. La vérité n'est la propriété de personne. Ni le chagrin ou la joie qui l'accompagne. Les têtes sont interchangeables que l'on pose sur le bizarre bout de bois au plus profond duquel c'est le même cœur qui bat.

Parmi les rares textes de Zhou que j'ai pu lire, il en est un qui date de 1934 et auquel j'ai forcément prêté une attention particulière. Je ne sais pas très bien comment rendre en français la traduction en anglais de son titre. Disons : « L'âge des fantômes ». Ou plutôt : « Comment les fantômes prennent de l'âge ». Une sorte de causerie poétique et fantasque sur un thème qu'en apparence nul n'est censé prendre vraiment au sérieux mais qui, étrangement, concerne toute personne qui la lit.

Zhou se demande si, après leur disparition, les morts continuent ou non à grandir, à vieillir, à changer, à vivre d'une façon ou d'une autre. Il reconnaît lui-même à quel point une telle question est oiseuse – surtout si celui qui la pose ne croit pas en l'existence des spectres à propos desquels il s'interroge. Spéculer sur de pareilles hypothèses est le privilège des sages. Et même eux ne doivent aborder des questions de cette nature qu'avec beaucoup de modestie et de précautions. Confucius lui-même déclarait que d'un tel sujet il convenait de ne pas parler. Mais les questions insensées sont précisément celles que l'on ne peut pas

s’empêcher de se poser.

Fidèle à sa manière, érudite et dilettante, Zhou se promène parmi les textes anciens qui traitent de l’autre monde et rapportent les témoignages et les légendes qui le concernent. Il porte une attention particulière aux recueils qui consignent les conversations supposées qu’entretiennent les vivants avec les morts selon une technique qui s’apparente à une version chinoise de nos propres « tables tournantes ». Il en tire la conclusion que, de l’avis général et d’après les propos qu’ils tiennent à l’intention de ceux qui les interrogent, les fantômes vieillissent et que les morts, dans l’autre monde, vivent d’une vie à eux, ils naissent, ils se marient, ils vaquent à leurs affaires et quand ils disparaissent, on les enterre à nouveau afin qu’ils puissent à leur tour et dans un corps nouveau revenir à l’existence et connaître une fois de plus toutes les joies et toutes les souffrances que chacun d’entre nous éprouve sur la terre.

Zhou parle avec prudence et, toujours, aux lèvres, une sorte de sourire en coin. Les vivants et les morts, dit-il, sont les uns avec les autres comme chiens et chats. Chaque espèce ignore l’autre, s’en méfie et s’en tient si possible à l’écart. Du commerce que malgré tout il leur arrive d’entretenir, on ne devrait disserter qu’à la condition d’être pourvu d’une solide formation philosophique – que, il l’avoue, il ne possède pas. Il serait préférable, sur un semblable sujet, de se taire – surtout lorsque l’on ne croit pas aux créatures qu’il concerne. Cependant, note Zhou, les gens qui parlent de spectres confient du même coup leurs pensées les plus intimes. « Moi-même, conclut Zhou, je ne crois pas aux fantômes mais j’aime entendre parler d’eux et j’éprouve une grande sympathie pour les superstitions anciennes. »

Sous la plume – sous le pinceau – de Zhou Zuoren, je ne trouve nulle part trace d'une quelconque pensée pour la fille qu'il avait perdue. À part, peut-être, dans le petit texte que je viens de citer. Encore qu'il n'en parle pas. Il se contente de collecter des anecdotes, des légendes, des réflexions qui lui viennent d'autrui et auxquelles il ne se mêle jamais ou alors de façon très ironique et indirecte. Le moi, affirme-t-il, pour lui, est pareil à une chaise laissée vacante au sein d'un palais lui-même désert. Personne ne l'occupe car nul n'est là. De quiconque, il n'y a jamais lieu de dire quoi que ce soit. On ne le pourrait pas. Autant s'imaginer capable de passer une corde au cou d'un dragon. À vouloir se saisir de soi, on n'étreindrait que du vent – ce même vent dont Tchouang-tseu nous dit que nous ne connaissons son existence qu'en raison du son qu'il fait, de la musique étrange qu'il produit, quand il souffle à travers le vide qu'il fait vibrer en vain.

Zhou ne parle pas de lui. Plutôt : il ne parle que de lui. Mais il le fait en parlant d'autre chose. Telle est son élégance. Seul, il se tient au beau milieu du rien au sein duquel il laisse des fantômes converser à sa place, citant des propos qu'il prend dans des livres et qui furent le fait d'auteurs disparus. Du drame qu'il a connu, il ne parle pas davantage. Mais, vu la souffrance qui fut la sienne et dont ont témoigné tous ses proches, on peut soutenir qu'il n'a cessé de l'avoir à l'esprit, la sensation chevillée au corps de telle sorte que chacun des battements de son cœur, comme une horloge qui toujours sonnerait la même heure, la lui rappelait à chaque instant de sa vie.

J'en veux pour preuve les questions que soulevait le texte de lui dont je parle. Nul ne peut manquer de se les poser mais, certainement, pour lui, elles possédaient une signification personnelle. Elles se formulent ainsi : les morts continuent-ils à vivre ? Un tout petit enfant disparu au siècle ou bien au millénaire dernier, s'il grandit dans la tombe au plus profond de laquelle on l'a couché, est-il plus jeune ou plus vieux qu'un centenaire que l'on vient tout juste d'inhumer ? Arrive-t-il qu'un

fils ou qu'une fille dépasse en âge le père ou la mère qui, prématurément, a quitté ce monde ? Et alors qui est de l'autre l'aîné ? Ceux qui reviennent vers nous portent-ils sur leur visage les traits inchangés que nous leur avons connus ? Si c'est le cas, sont-ils semblables aux êtres que nous avons aimés ? Qu'est-il advenu d'eux depuis qu'ils ont disparu ? Quelle vie vivent-ils loin de nous ? Et s'ils ont changé d'apparence, à quoi pouvons-nous les reconnaître ? Tout en ne croyant pas à leur existence, sommes-nous certains qu'ils ne nous font pas signe à leur manière, eux ou bien le souvenir sous la forme duquel ils demeurent auprès de nous, lorsque, au plus noir de la nuit, pour distraire notre chagrin, nous contemplons les ombres qui nous tiennent compagnie et dont nous ne savons pas d'où elles viennent, ce qu'elles représentent ni ce qu'elles signifient ?

VI

16

COMMENT PEUT-ON NE PAS ÊTRE CHINOIS ?

Mon dernier voyage en Chine date de décembre 2019. Il avait été nettement plus court que tous les précédents. J'avais simplement passé deux semaines à Beijing pour y donner quelques conférences. J'aurais dû y présenter également l'un de mes livres, *Une fatalité de bonheur*, un essai lointainement inspiré de la figure d'Arthur Rimbaud auquel certains lecteurs chinois vouent un véritable culte. L'ouvrage, depuis longtemps, avait été traduit mais l'éditeur qui en avait acquis les droits attendait depuis deux ans que les autorités lui accordent la possibilité de le publier. Un nouveau retard avait différé la sortie de mon livre, rendant inutile que je séjourne davantage dans le pays afin d'en assurer la promotion. À ce que j'ai cru comprendre, de tels délais sont désormais de plus en plus fréquents quand il s'agit de mettre de la littérature étrangère à la disposition des lecteurs chinois. Le livre a finalement paru mais j'étais déjà rentré à Paris. On ne peut pas parler proprement de censure à ce propos. Celle-ci ne s'exerce vraiment qu'à l'encontre des ouvrages qui mettent explicitement en cause le pouvoir du Parti. Ce qui n'était pas le cas du mien. J'espère, en dépit de la liberté avec laquelle je m'exprime ici, qu'on ne rangera pas mes propres ouvrages – et particulièrement ce nouveau livre – dans une semblable

catégorie. Mais je n'en suis pas certain.

Depuis trois ou quatre ans, tout auteur européen – quoi qu'il écrive – doit apporter la preuve que sa prose ne sert pas la cause des « forces occidentales hostiles » dont le régime combat désormais l'influence pernicieuse. Ses interventions en public sont soumises à l'octroi d'une autorisation préalable – qui, parfois, sans raison ni explication, se voit refusée. Chaque romancier, tout philosophe, n'importe quel poète – aussi peu concerné qu'il soit par la politique, ce qui est mon cas, je le confesse – passe *a priori* pour plus ou moins suspect. À moins, bien sûr, qu'il ne s'agisse d'un écrivain reconnu par le Parti au titre d'ami du pays et ayant fait la preuve de sa fidélité au régime, vantant les mérites de la Chine éternelle – ce qui est une chose – et chantant les louanges de ceux qui la dirigent aujourd'hui – ce qui en est une autre.

Mais ce sont, bien sûr, les intellectuels chinois qui souffrent le plus du climat nouveau qui pèse depuis peu sur le pays. Ils enseignent ou écrivent sous surveillance et il leur faut démontrer que leurs travaux servent bien la cause nationale à laquelle tout citoyen, plus que jamais, doit désormais prêter allégeance. Toute liberté de pensée, pour autant, du jour au lendemain, n'a pas disparu en Chine. En un sens, c'est même le contraire : car, en Europe ou en Asie, plus on soumet les esprits à l'impératif de se conformer à une croyance de quelque nature qu'elle soit, plus on suscite ainsi chez certains le désir irrépressible de réfléchir autrement qu'ils ne le devraient. Zhou Zuoren l'avait déjà noté : « Les livres interdits, tout le monde veut les lire. » Ce qui revient à dire qu' « interdire a pour moitié le même effet que conseiller ».

Quoi qu'il en soit, la ligne officielle qui prévaut aujourd'hui exige

que la pensée promue dans le pays s'impose un peu partout – depuis les entreprises, les comités de quartier jusque dans les discours et les médias. Toutes disciplines confondues, elle est enseignée dans les écoles, dans les universités où des caméras de surveillance ont été installées dans chaque amphithéâtre afin de s'assurer que la bonne parole a bien toute sa place dans les cours que l'on y professe. Relayée par les associations auxquelles ils appartiennent et dont ils dépendent, elle s'impose aux écrivains auxquels le pouvoir rappelle qu'il leur incombe avant tout de produire des chefs-d'œuvre qui glorifient le Parti, le Peuple et la Patrie.

En tout cas, c'est ce que j'ai cru constater. Même si ce que j'écris à ce propos n'engage que moi et ne repose que sur des impressions relatives à un pays que je ne connais pas, que je ne comprends pas et sur la situation politique duquel ceux qui l'habitent ne se confient que très rarement aux visiteurs. Car en Chine il est plutôt compliqué d'aborder un pareil sujet – et même avec les gens que l'on connaît le mieux. Ils l'éludent ou, s'ils souhaitent en parler, ils ne l'abordent qu'avec discrétion et de manière indirecte : par prudence, par souci de ne pas mêler un étranger à des problèmes qui ne le concernent pas et de ne pas critiquer trop ouvertement devant lui un régime à l'égard duquel, même s'ils désapprouvent certaines de ses orientations, par conviction politique ou, plus souvent, par ferveur patriotique, ils restent sincèrement fidèles et loyaux.

S'y retrouver, quand on vient d'ailleurs et que l'on ne possède pas les clés, dans un pays que décidément l'on ne connaît pas du tout, que l'on ne comprend toujours pas, s'avère un continuel casse-tête. On marche sur des œufs, sans savoir à qui se fier et jusqu'où il est souhaitable d'aller. Si l'on fait l'éloge du régime et des thèses qu'il propage – par cynisme et par opportunisme, ce

qui est certainement l'attitude la plus payante qu'un écrivain européen puisse adopter – on donne implicitement tort aux intellectuels chinois qui, comme ils le peuvent et pour autant qu'ils le souhaitent, essayent de se dégager un peu du joug idéologique auquel ils sont assujettis – et qui comptent sur le dialogue établi avec les auteurs étrangers qu'ils reçoivent pour favoriser les idées qu'eux-mêmes, de leur côté et dans leur coin, ils défendent. Mais, si on donne trop ouvertement raison à ceux qui défendent de pareilles positions plus ou moins en porte-à-faux avec celles que le pouvoir promeut – ce qui ne coûte rien : tant que l'on dispose d'un passeport en règle, au pire, on peut toujours rentrer chez soi et l'on n'a jamais vu d'intellectuel occidental emprisonné ou même inquiété en Chine en raison des propos qu'il y avait tenus –, on craint de mettre en difficultés les interlocuteurs à l'invitation desquels on a été accueilli dans le pays.

Un grand flou règne, duquel, bien obligés, s'accommodent les Chinois eux-mêmes et dont ils essayent, visiblement, de profiter autant qu'ils le peuvent, personne ne sachant très bien où passe pratiquement et précisément la frontière entre ce qu'il est licite ou illicite de dire en public. Quand à Nanjing on m'a proposé de dialoguer avec le grand romancier Yan Lianke, la rencontre n'avait été ni autorisée ni interdite. Elle n'avait pas été officiellement annoncée mais beaucoup de gens en avaient été informés et la salle où elle devait se tenir était noire de monde. Notre conversation a été enregistrée au cas où il serait possible d'en publier la retranscription dans une revue ou une autre mais la chose finalement et jusqu'à aujourd'hui ne s'est pas faite – faute de certitude quant à l'accueil qui serait réservé à de pareils propos s'ils paraissaient. De telle sorte que j'ignore toujours si je peux ou non me vanter d'avoir participé, une fois dans ma vie, à une réunion littéraire clandestine.

Yan Lianke, à juste titre, est considéré comme l'un des plus grands écrivains chinois d'aujourd'hui et tout le monde s'attend à ce qu'il succède à Mo Yan au palmarès du prix Nobel. Avec pas

mal de lucidité, d'esprit critique mais aussi de ruse et d'habileté, distribuant très équitablement ses critiques et ses coups, il ne se prive pas d'exprimer à quel point il condamne une littérature chinoise soumise d'un côté au diktat de l'idéologie communiste et de l'autre à celui d'une *world literature* elle-même inféodée aux exigences commerciales de l'*entertainment* capitaliste et consumériste. Il jouit d'un réel prestige dans son pays où il publie et où il enseigne – sans que cela semble poser trop de problèmes. Mais ses meilleurs livres ont été édités à l'étranger car les autorités, à ce qu'il paraît, les trouvent trop peu conformes à la version qu'elles donnent de l'histoire du pays – et particulièrement pour certaines de ses pages les plus sinistres que l'écrivain a quelquefois évoquées, comme celles qui concernent le fameux « Grand Bond en avant » d'assez sinistre mémoire. Si bien qu'on ne sait pas trop si Yan passe auprès de ses compatriotes pour un authentique dissident ou bien pour un auteur accrédité – ou du moins : toléré – par le pouvoir. L'un et l'autre en même temps, je crois. Il y a de quoi y perdre son latin – ou bien son peu de chinois.

Je dis : un dialogue. Mais notre débat s'est à peu près réduit au long discours que Yan, avec beaucoup de verve, a consacré à la littérature française d'aujourd'hui dont cependant il déclarait lui-même très mal la connaître. Il ne pouvait en dire qu'une chose, expliquait-il. Les trois seuls auteurs français vivants qu'il avait lus – Modiano, Le Clézio et moi-même qui me retrouvais ainsi en flatteuse compagnie – avaient à ses yeux une seule chose en commun : avec leur grande taille, de faire une tête de plus que tous les auteurs chinois – à commencer par lui. Ce qui, ajoutait-il, ne signifiait rien quant à la valeur de leurs livres – dont il semblait, d'ailleurs, ne pas faire grand cas. Des miens, il a longuement expliqué qu'à ses yeux ils ne ressemblaient à rien. Je ne suis pas certain de saisir toutes les subtilités de l'humour chinois. Mais comme il faisait preuve de beaucoup d'amabilité à mon égard et invitait avec chaleur le public présent à me lire, j'ai choisi de prendre la remarque pour un compliment – ce qui, après tout, n'était pas forcément le cas. Il constatait simplement,

avec un peu de perplexité, que les livres de moi qu'il connaissait ne correspondaient pas du tout à la formule à laquelle souscrivent la plupart des romans chinois, tout particulièrement les siens, et qui, plus ou moins inspirés du « réalisme magique » latino-américain, racontent systématiquement l'histoire récente de la Chine, mêlant à des mythes anciens la chronique des dernières décennies, relatant l'épopée de son peuple, tantôt afin d'exalter le combat qu'il avait livré pour sa survie tantôt pour dénoncer l'oppression dont il avait souffert et mettant ainsi systématiquement l'accent sur des préoccupations politiques qui, à en juger par ce qu'il avait lu, lui paraissaient très absentes du roman tel que, à son grand étonnement et à en juger par mes livres en tout cas, on s'en faisait en France une idée aujourd'hui.

Parler de politique en Chine exige d'un écrivain étranger qu'il se livre à un petit numéro d'équilibriste auquel il n'a guère la possibilité de se soustraire. Cela n'a d'ailleurs rien de nouveau. J'en avais fait l'expérience à l'occasion du premier débat littéraire auquel, il y a une quinzaine d'années maintenant, j'avais été convié.

C'était à Shanghai si je me souviens bien. Parmi la dizaine de participants réunis pour une table ronde se trouvait Li Rui, que je connaissais déjà pour l'avoir rencontré à Paris, l'auteur d'*Arbre sans vent*, un remarquable roman qui, je crois, reste malheureusement le seul de lui à avoir été traduit en français. Comme c'est souvent l'usage, chaque orateur avait préparé un petit texte dont il devait donner lecture et qui, plus ou moins en rapport avec le thème choisi par les organisateurs, lui fournissait l'occasion de présenter une sorte de « profession de foi » à la faveur de laquelle il défendait son idée de la littérature. Les choses sérieuses ont commencé lorsque la parole a été passée au

public. Selon un plan visiblement arrangé à l'avance, plusieurs personnes ont immédiatement interpellé les écrivains chinois qui s'étaient exprimés, en leur demandant des comptes au nom d'une conception saine, militante et patriotique de la littérature mise au service du peuple et en leur reprochant la pernicieuse influence occidentale qui s'exerçait sur leurs livres et expliquait qu'ils souffrent de toutes les tares propres à un individualisme décadent. Les auteurs français étaient épargnés – peut-être par souci diplomatique, par sens de l'hospitalité ou, plus simplement, parce qu'il était entendu une bonne fois pour toutes que leur opinion ne comptait pas et que rien n'était à espérer d'auteurs aussi bourgeois. Le tour que prenait la discussion semblait n'étonner personne. Mais moi si. Cela me changeait des causeries littéraires où, en France, l'on demande surtout aux auteurs ce que cela leur fait d'être publiés, ce qu'ils pensent des émissions télévisées dans lesquelles ils sont passés et des journalistes qui les animent, s'ils écrivent plutôt le matin ou le soir, s'ils préfèrent le stylo à plume ou le traitement de texte. Et autres questions aussi accablantes, inutiles et ineptes.

Là, d'un seul coup, on entrait dans le vif du sujet. Et à l'agressivité apparente des propos échangés, on comprenait que le débat, pour ceux qui y participaient, comportait davantage que des enjeux commerciaux, académiques ou mondains. Prudemment, les auteurs chinois, visiblement habitués à une telle situation, ont évoqué pour leur défense Milan Kundera, très célèbre en Chine, et ses thèses relatives à l'art du roman, arguant après lui que le propre de la littérature est de savoir se soustraire à tous les mots d'ordre auxquels on prétend la soumettre – ce qui a eu pour effet de redoubler l'hostilité dont ils faisaient les frais. Même si personne ne semblait vraiment se soucier de mon avis, je me suis dit que je devais apporter mon soutien aux écrivains chinois dont je me demandais presque si, sous mes yeux, ils n'étaient pas purement et simplement sur le point d'être lynchés – verbalement, j'entends. Mon intervention, évidemment, n'a pas arrangé leurs affaires, apportant la preuve de leur collusion coupable avec les auteurs étrangers en compagnie

desquels ils avaient pris la parole.

Reprendre à mon compte, en la circonstance, les thèses qu'expose *Les Testaments trahis* avait pour moi un côté inattendu : si j'admire beaucoup les romans de Kundera, j'ai plusieurs fois exprimé les réserves que m'inspire sa conception de la littérature comme « suspension du jugement moral », carnaval de la relativité, parole ironique et insusceptible d'être rapportée à quelque thèse que ce soit. Tout cela étant un peu trop « postmoderne » à mon goût. Mais je me suis rallié sans scrupule à la position qu'avaient prise, se réclamant de lui, les écrivains chinois aux côtés desquels je me trouvais et qui, en comparaison, me semblait beaucoup plus juste que celle sur laquelle se tenaient leurs adversaires. J'avais gardé de mes vieilles études consacrées à l'avant-garde maoïste un souvenir assez précis des œuvres philosophiques du Grand Timonier qui, réinterprétant la dialectique marxiste, explique que, dans certaines circonstances historiques, la « contradiction principale » devient « contradiction secondaire » et que c'est en défendant une position opposée à celle que l'on avait précédemment soutenue que l'on reste paradoxalement fidèle à ses convictions et que l'on se donne une chance de les faire tactiquement triompher.

J'aurais pu citer Zhou Zuoren et l'éloge qu'il fait de la vraie littérature, essentiellement réfractaire selon lui à toute forme d'embrigadement idéologique. Mais à l'époque, je ne l'avais pas lu. J'ignorais jusqu'à son nom. Et je crois bien qu'une pareille référence n'aurait eu pour effet que de jeter un peu plus d'huile sur le feu. J'aurais pu évoquer Lu Xun aussi lorsqu'il dit quelle défiance lui inspire l'« optimisme de cadavres » d'une certaine littérature engagée. Mais je connaissais alors trop mal son œuvre et je n'avais jamais prêté attention aux propos désabusés qu'il tient dans certains de ses textes. D'ailleurs, je crois bien qu'à

invoquer de la sorte les mânes du grand écrivain national chinois, j'aurais été encore plus mal compris. À supposer que quiconque se soit soucié de mon opinion.

La controverse est aussi vieille que la littérature chinoise elle-même. En général, la tradition n'accorde à cette dernière de valeur relative qu'à la condition qu'elle serve sagement la cause du bien commun. Toute la pensée confucéenne la soumet à la morale et à l'exigence d'œuvrer utilement à l'harmonie sociale. Rompant avec elle ou bien lui donnant une forme nouvelle, l'idéologie marxiste mène à peu près aux mêmes conclusions, affirmant qu'une œuvre ne vaut que dans la mesure où elle sert la société et favorise l'avènement du régime idéal au sein duquel les écrivains et les artistes, sous l'égide du Parti, se feront les auxiliaires dociles et empressés des dirigeants et des militants, des ouvriers, des soldats et des paysans.

Telle est la règle. Bien sûr, en Chine comme partout ailleurs, elle n'exclut pas les exceptions. Et j'imagine qu'il ne serait pas trop compliqué, avec un peu d'habileté rhétorique et une culture plus solide que celle dont je dispose à ce sujet, de démontrer que, d'une certaine manière, toute la grande littérature chinoise s'est développée à la fois en obéissant à la loi qui lui impose de servir utilement la société et en l'enfreignant régulièrement – exaltant, dans ce second cas de figure, la manière dont, faisant ainsi sécession parmi les siens, se livrant au plaisir pur et gratuit que lui procure la littérature, s'enchantant des histoires insensées qu'il invente ou des réflexions singulières auxquelles il s'adonne, chaque auteur, chaque lecteur fait l'expérience d'une liberté que les Chinois n'ignorent ni plus ni moins que nous.

C'est tantôt l'un et tantôt l'autre. Et, en vérité, toujours un peu des deux à la fois. Tout dépend du moment et se trouve ainsi

susceptible de changer assez vite. Comme j'avais pu le constater. Car depuis mon premier voyage en Chine, le vent de l'Histoire, visiblement, s'était soudainement mis à souffler dans un autre sens. La libéralisation relative qu'avait connue le pays appartenait désormais au passé. L'heure était maintenant à la réaffirmation sans complexe des principes triomphants d'une pensée chinoise qui, forte de ses succès, assurée de sa puissance, ne doutant aucunement de sa légitimité, s'exprimait avec des accents qui rappelaient parfois les plus beaux moments de la Révolution culturelle. Particulièrement quand il était question de la littérature dont le discours officiel ne manquait pas de rappeler désormais qu'il lui faut avant tout exalter le génie national du peuple chinois et glorifier la grandeur de la cause communiste.

Enfin, je le dis quitte à me répéter, telle était du moins mon impression personnelle. Sauf que je ne disposais d'aucun moyen de la vérifier, faute de pouvoir parler ouvertement de la question avec les intellectuels que je rencontrais. Tous, ils exprimaient la même fierté d'être chinois et la même confiance dans leur pays et dans son régime. Et je n'avais aucune raison de douter de leur bonne foi. « La Chine, explique Simon Leys, est la religion des Chinois. » Mais ils le faisaient avec des nuances que je n'avais aucun mal à percevoir même si j'avais beaucoup de difficultés à les interpréter.

Les plus vieux – ils avaient mon âge ou un peu plus – étaient ceux qui, parfois, s'exprimaient le plus librement et, par exception, il m'était arrivé d'avoir avec eux une vraie discussion sur la question, soudainement étonné des critiques très vives et des sarcasmes salutaires que leur inspirait la situation actuelle. Ils avaient connu l'époque de la Révolution culturelle et, recrutés de gré ou de force afin de grossir les rangs des Gardes rouges, artisans des grandes purges dont ils avaient parfois été aussi les victimes, ils avaient gardé de leur jeunesse maoïste au moins la conviction que l'on a toujours raison de se révolter. Ceux qui avaient grandi et avaient été éduqués à l'époque de la

libéralisation de la Chine, de son essor économique et de son ouverture aux valeurs de l'Occident, certains alors que l'Histoire désormais irait nécessairement et définitivement dans leur sens, faisaient maintenant le dos rond, attendant discrètement que, par un salutaire mouvement de balancier, le pire passe et que le régime, auquel d'ailleurs ils ne se montraient pas forcément hostiles, leur redonne un peu de la liberté de parole qu'ils avaient perdue. Mais, en ce qui concerne les nouvelles générations, il n'était pas trop compliqué de constater à quel point elles épousaient avec enthousiasme le nouveau credo idéologique en vigueur dans le pays.

Ma dernière conférence en Chine a eu lieu dans une université de la périphérie très lointaine de Beijing. En général, dans les facultés les plus huppées, je suis plutôt invité à prendre la parole devant des conclaves choisis qui réunissent des professeurs, des chercheurs, des doctorants ou, en tout cas, des étudiants assez avancés pour pouvoir suivre à peu près le fil de mon propos. Mais il arrive aussi – c'était le cas – que l'on me demande de m'exprimer devant des jeunes gens et des jeunes filles qui débutent tout juste leur apprentissage de la langue française. Alors, il m'est vivement conseillé de parler plutôt en anglais et de choisir un sujet pas trop difficile à suivre et à saisir.

Je crois bien que j'étais le premier écrivain français à m'adresser à ces étudiants. Je me demande même si je n'étais pas le premier Français, en chair et en os si j'ose dire, en chair plutôt qu'en os en ce qui me concerne, qu'ils rencontraient. En dépit de mes efforts, j'ai du mal à faire simple, j'imagine que mon discours leur est passé très au-dessus de la tête. Mais à en juger par la manière dont j'ai été gentiment assailli de questions, on aurait pu croire le contraire. Certaines de ces questions étaient posées en français et elles avaient soigneusement été rédigées à l'avance,

d'autres étaient improvisées en anglais. Dans un cas comme dans l'autre, j'avais parfois du mal à les comprendre. Aucune ne portait sur ma conférence. On me demandait mon avis sur le monde, mon opinion sur la vie. Le plus souvent, on ne me demandait d'ailleurs rien du tout. Les très jeunes filles – car l'audience était comme toujours majoritairement féminine – qui, avec un mélange de timidité et d'audace, prenaient la parole se contentaient de confier le goût qu'elles avaient d'apprendre, de connaître et de découvrir. Et je dois dire qu'en un sens je trouvais cela très touchant et susceptible de ne pas faire trop désespérer de l'avenir.

À un moment, sous les ricanements discrets de certaines de ses camarades, un garçon s'est levé au dernier rang. L'air d'un adolescent, très sec, sanglé dans une sorte d'uniforme noir, il a traversé tout l'espace de l'amphithéâtre et s'est planté à deux pas de l'estrade. Il s'est cérémonieusement incliné devant moi et m'a demandé, en anglais et d'une voix forte, si j'étais ou non d'accord avec l'idée, exprimée par les plus hautes instances du Parti, qui veut que l'engagement au service de la société soit le premier devoir de chaque citoyen et une nécessité impérieuse pour tout écrivain digne de ce nom. Avant que j'aie commencé à répondre à sa question, il avait déjà tourné les talons et regagné sa place, totalement indifférent à ce que je pourrais lui dire et à quoi par avance il n'accordait aucun crédit, soucieux seulement d'avoir joué son rôle et rappelé publiquement à ses condisciples quelle opinion faisait autorité et avait valeur de vérité.

Après la conférence, la professeure qui m'avait invité m'a très aimablement proposé de me raccompagner en automobile jusqu'à mon hôtel situé en centre-ville. Ce qui l'obligeait à une course de plus de deux heures. Je devais prendre l'avion pour

Paris le lendemain matin. Un de ses collègues et un de ses étudiants ont profité de la voiture. Je les ai interrogés sur le minuscule incident qui avait éclaté lors de mon exposé et sur ce qu'il signifiait. Sans lui en vouloir du tout, il avait l'air d'un enfant et au fond s'était exprimé sans réelle animosité à mon égard, j'aurais voulu en savoir davantage sur l'étudiant qui m'avait interpellé et avait ainsi rappelé à l'ordre ses camarades, se faisant le porte-parole de la ligne officielle du régime en matière de littérature. Mais je n'ai obtenu que des réponses assez évasives à ma question.

Changeant de sujet, le jeune enseignant avec lequel je partageais la banquette arrière m'a longuement entrepris à propos du domaine auquel il avait consacré son doctorat et qui concernait, si j'ai bien compris, les grandes théories en vogue en Occident – poststructuralisme, déconstruction et *tutti quanti* – dont l'engouement des campus américains avait favorisé depuis un demi-siècle la diffusion planétaire et qui, à en croire ma fiche Wikipédia qu'il avait visiblement consultée, comptaient au nombre des sujets dont je passais pour un spécialiste. Sa thèse, qu'il me présentait avec beaucoup d'affabilité et en subtil connaisseur de la question, visait à proposer, m'expliquait-il, une critique chinoise et d'inspiration marxiste des grands discours dérivés de Sartre, de Derrida, de Foucault, dont il soutenait qu'en dépit de leur dimension apparemment contestataire et subversive, ils ne constituaient que la dernière manifestation de l'idéologie bourgeoise qu'ils prétendaient pourtant renverser.

Quand nous avons eu fait le tour du problème – en vérité : je l'ai surtout laissé parler tant je me sentais peu concerné –, l'étudiant qui occupait le siège avant, s'enhardissant, s'est retourné vers moi. Il avait une question plus concrète à me poser, relativement à un texte qu'il était en train de mettre en chinois. Il travaillait en *free-lance* pour un site Internet qui lui avait demandé de traduire le discours qu'Emmanuel Macron avait prononcé deux ans plus tôt pour les funérailles de Jean d'Ormesson. Et il aurait bien eu besoin d'un peu d'aide tant le texte lui semblait littéraire

– c'est-à-dire : compliqué.

— Vous aimez Jean d'Ormesson ?

En ce qui me concerne, me prêtant d'autres goûts, on croit parfois que je plaisante mais j'ai une grande et authentique admiration pour l'auteur de *La Gloire de l'Empire* et de *Dieu, sa vie, son œuvre*. Et j'étais content à l'idée de parler de lui avec un jeune lecteur chinois.

— Jean d'Ormesson ? Pas du tout. Je ne le connaissais pas. Qui est-ce ? Je crois qu'aucun de ses livres n'a été traduit en chinois. Mais ici, on s'intéresse beaucoup à la politique française. Particulièrement aux présidents : Mitterrand, Chirac, maintenant Macron. On traduit presque tous leurs discours.

— Vous vous intéressez plus à la politique qu'à la littérature ?

— Oui, certainement. D'ailleurs, moi, je ne suis pas un littéraire.

Il donnait le sentiment de vouloir se disculper. Comme si je l'avais soupçonné d'un penchant contre nature et un peu honteux.

— Pourtant vous apprenez le français.

— Oui mais c'est pour travailler dans les affaires, faire du commerce. Il y a beaucoup d'opportunités. Surtout dans les pays francophones d'Afrique.

— Pas en France ?

— Vous savez : les Chinois vont de moins en moins en France. Un peu pour le tourisme. Ou bien : pour acheter tous vos beaux produits de luxe. Ils sont beaucoup moins chers qu'ici. C'est un pays très dangereux : avec l'insécurité, la délinquance, l'immigration, le terrorisme, la pauvreté et maintenant les Gilets

jaunes. Nous vous plaignons beaucoup. Vous devez être très inquiet de rentrer à Paris.

— Si c'est vous qui le dites.

La France telle qu'on la voit de Chine, je venais d'en avoir une preuve de plus, ne ressemble pas trop à l'idée que les Français s'en font. Mais l'inverse n'est pas moins vrai. L'idée que les Français se font de la Chine n'a pas grand-chose en commun avec la manière dont les Chinois se représentent leur propre pays.

Le poisson rouge ignore tout du bocal dans lequel il tourne, dit un proverbe chinois. Enfin je crois qu'il s'agit d'un proverbe chinois. Un autre explique que le point le plus obscur de la pièce est toujours situé sous la lampe qui l'éclaire. Ce qui revient à peu près au même. Confucius ou Lao-tseu l'ont certainement dit. S'ils ne l'ont pas fait, ils ont eu tort et je le dis volontiers à leur place. Nos positions personnelles, nos manières de voir le monde, faute de pouvoir prendre une quelconque distance par rapport à nous-mêmes, nous les tenons toujours pour naturelles et sommes tout à fait incapables de saisir dans quelle mesure elles sont éminemment relatives. Une pure affaire de point de vue.

On voit toujours mieux la paille politique qui est dans l'œil de son voisin que la poutre idéologique qui se trouve dans le sien. Mais apercevoir la poutre politique dans l'œil de son voisin est le meilleur moyen de prendre conscience de la paille idéologique qui se trouve aussi dans le sien. En dépit de la manière dont, à force de suivre les programmes des chaînes en anglais de la télévision d'État, j'avais été exposé à la propagande locale, le *brainwashing* n'avait pas produit sur moi les effets désirables. Je n'étais pas encore disposé – ni par conviction ni par intérêt – à me rallier au discours officiel qui désormais constituait ici la

règle – discours dont, d'ailleurs, je voyais bien quelles réserves, quelles réticences il suscitait chez ceux-là même qui y étaient soumis et dont, dans la mesure de mes médiocres moyens, parlant littérature à défaut de pouvoir parler politique, je soutenais, quand j'en avais l'occasion, les positions. Mais, au moins, sans pourtant la connaître ni la comprendre, je m'étais fait une petite idée de la façon dont on pense en Chine, de la manière dont on y défend l'idée d'une supériorité absolue du système socialiste sur le système capitaliste, soutenant qu'une autre forme de démocratie est souhaitable pour le monde, à laquelle peut mieux contribuer l'autorité éclairée d'un Parti unique que le jeu intéressé et faussé d'un certain pluralisme parlementaire.

De pareilles convictions, naturellement, à toutes fins utiles je le précise, je ne les partageais pas. Mais, du moins, elles ont leur logique. Et l'honnêteté intellectuelle oblige à reconnaître qu'elle ne vaut pas toujours moins que celle mise en avant par notre propre idéologie lorsque celle-ci prétend seule parler au nom du Vrai, du Juste et du Bien et de toutes les valeurs qui, bel et bien, existent et demandent à être défendues partout dans le monde mais dont nul ne détient jamais le monopole ni ne possède le privilège exclusif d'œuvrer en leur faveur.

Comment peut-on être persan ? s'était-on demandé autrefois. Comment peut-on ne pas être chinois ? allait-on se demander de plus en plus souvent aujourd'hui – au train où allaient les choses et au tour que prenait le monde. Prendre conscience de la relativité de toutes les opinions constituait certainement le premier pas vers la sagesse. Mais le second consistait à ne pas oublier qu'il est des vérités aussi qui valent pour tous. Je me préparais à rentrer d'une Chine que je ne connaissais, que je ne comprenais toujours pas mais qui au moins m'avait enseigné cela.

17

LOIN DE WUHAN

Je suis rentré à Paris l'avant-veille de Noël. Me demandant si, pour les raisons que je viens d'exposer et du fait de la défiance de principe qu'inspiraient désormais dans le pays les écrivains occidentaux, ce nouveau voyage que je venais d'effectuer en Chine ne serait pas le dernier.

Du côté de Wuhan, ville où je m'étais rendu l'année précédente et où j'avais passé quelques beaux moments sur les berges du fleuve splendide où Mao fit autrefois trempette, l'épidémie dont, à l'heure où j'écris, nous ne sommes toujours pas sortis commençait à peine à se propager. Mais bien sûr, je n'en savais rien. Prétendre le contraire ne me coûterait pas grand-chose et, certainement, ferait bon effet dans le tableau. Je pourrais suggérer sans mal que toutes sortes de signes annonçaient déjà quel relatif fléau allait se répandre dans le pays et puis sur l'ensemble de la planète. Rien ne m'interdirait de raconter comment, quittant Beijing alors qu'on y relevait les premiers symptômes de la maladie, sortant d'une Chine dont les frontières allaient prochainement fermer, j'ai réchappé de justesse à la catastrophe sanitaire.

Ce serait, je l'accorde, assez exagéré. Mais il s'agit d'un procédé auquel les romanciers ont souvent recours afin de se donner un beau rôle auquel, autrement, ils ne pourraient jamais prétendre. Ils racontent comme s'ils en étaient les victimes les attentats terroristes auxquels ils ont assisté confortablement assis devant l'écran de leur téléviseur, les raz de marée qu'ils ont observés de si loin qu'aucune goutte d'eau salée n'est venue mouiller le revers de leur costume ou le rebord de leur soulier et, comme s'il s'agissait d'une affaire personnelle, le génocide, la guerre, l'accident nucléaire ou la catastrophe naturelle qui s'est déroulé à des dizaines voire à des centaines de kilomètres de chez eux – autant dire à des années-lumière du lieu où, vautrés sur leur canapé, ils se demandaient encore avec anxiété quel nouveau sujet trouver pour leur prochain livre.

En vérité, si je me rappelle bien, on n'a commencé à parler un peu de tout cela qu'une quinzaine de jours après mon retour. C'est-à-dire après que, dans mon cas, la période d'incubation du virus était passée. Je me sentais en pleine forme. Enfin ni plus ni moins que d'habitude. C'est-à-dire : plutôt bien. Et, pour être honnête, pas plus que n'importe qui d'autre je ne prenais très au sérieux les premières nouvelles qui nous parvenaient de Chine et dont je n'aurais jamais imaginé qu'elles puissent bientôt nous concerner aussi.

J'avais quitté le pays juste à temps. Enfin à en juger par ce que l'on sait de la manière dont l'épidémie a commencé et de sa chronologie précise. C'est-à-dire, en l'état actuel de nos informations, presque rien. Nul ne pouvant dire avec certitude qui fut le premier malade, le fameux « patient zéro » et moins encore remonter la piste du virus et découvrir, à supposer que cela serve maintenant à quoi que ce soit, s'il sortit

accidentellement du laboratoire où on le cultivait en secret ou bien quelle bestiole exotique, pangolin ou chauve-souris, imprudemment consommée au sortir d'un marché, le transmit aux humains. Les premiers cas, certainement, avaient été signalés à Wuhan dès novembre. « À bas bruit », selon l'expression devenue familière, le virus circulait sans doute déjà dans le reste de la Chine. Mais, comme je l'ai dit, j'étais déjà rentré depuis assez longtemps lorsque le phénomène a pris l'ampleur que l'on sait, forçant les autorités à reconnaître officiellement son existence et à prendre toutes les mesures nécessaires afin d'endiguer la contagion.

Sans pour autant que l'on se fasse alors dans le reste du monde une idée très précise de ce qui se passait du côté de Wuhan. D'ailleurs, il est douteux, je pense, qu'on le sache jamais et que l'on apprenne ce qui constitua la cause originelle de la catastrophe. Disons, avec moins d'emphase, de l'épidémie. À supposer qu'elle en ait eu une – et une seule clairement identifiable. Ce qui permettrait de désigner un coupable. Là où tout, vraisemblablement, ne fut jamais que l'effet du hasard, d'un enchaînement malheureux de circonstances auquel il n'y a pas lieu de trouver quelque signification que ce soit ni d'attribuer la responsabilité à quiconque.

Mais, quant à ce qui suivit, on ne manque pas tout à fait de témoignages. Même s'ils mettent quelque temps à parvenir jusqu'à nous et que nous ne disposons pas des moyens de dire dans quelle mesure ils sont ou non véridiques et dignes de foi. Je lis maintenant le journal que la romancière Fang Fang a tenu au moment où la maladie s'abattait sur sa ville : des textes qu'elle postait sur l'Internet – quand la censure, une fois sur deux, ne les bloquait pas –, qui lui ont valu assez vite d'être désignée comme une ennemie du peuple en raison de l'esprit critique dont elle faisait parfois preuve, chroniques qui, réunies en recueil, ont été publiées un peu partout en Occident depuis sous le titre de *Wuhan, ville close*.

Il y a longtemps, j'avais lu d'elle le premier de ses romans à avoir été traduit. Il s'intitule *Une vue splendide* et sur le modèle dont Yan Lianke avait parlé devant moi, selon les canons sinisés du « réalisme magique » latino-américain, mêlant une pincée de surnaturel à la chronique politique, il relatait, comme d'habitude, l'histoire d'une famille chinoise et, à travers elle, l'histoire du pays. Avec cette particularité cependant à laquelle j'avais été sensible et sur laquelle Zhou Zuoren aurait certainement eu son mot à dire : tout était raconté par un enfant mort peu de jours après sa naissance, enterré sous la fenêtre de ses parents et qui, depuis l'improbable paradis où il passait son temps, vieillissant sans jamais grandir, grandissant sans jamais vieillir, consignait avec affection et un peu de mélancolie les événements auxquels, spectateur attentif, il n'avait plus de part.

Ce que Fang Fang, au jour le jour, raconte de la façon dont l'épidémie frappa Wuhan constitue un témoignage assez accablant et plutôt terrible. Tout le monde, certainement, fut saisi par surprise. Le confinement très strict que les pouvoirs publics imposèrent finalement – et auprès duquel celui que mirent en place peu après les pays occidentaux paraît presque une plaisanterie – fit tomber sur les habitants une chape de plomb et une cloche de verre. Sans pour autant que cessent immédiatement les effets délétères d'une maladie qui, à proximité du foyer où elle naquit et à en juger par ce que Fang Fang en dit, se caractérisa d'abord par son extrême brutalité, tuant aveuglément, sans rime ni raison, avec beaucoup plus de violence qu'elle n'en fit montre par la suite en Europe, et suscitant chez les habitants de la ville des réactions de toutes espèces, tantôt méprisables et tantôt magnifiques.

Je ne connais pas Fang Fang et j'ignore tout de ce que vécurent les habitants de Wuhan. Mais j'ai plutôt tendance à lui faire

confiance lorsqu'elle raconte le déchaînement de haine dont elle fut la victime pour n'avoir pas tu ce qui se déroulait sous ses yeux, autour d'elle, et parce qu'elle tenait un discours qui passait pour n'être pas assez conforme à l'image avantageuse, à l'édifiante idée d'eux-mêmes et de leur pays que certains de ses compatriotes souhaitaient donner. Fang Fang – en cela très « chinoise » – parle pourtant en faveur du peuple auquel elle appartient, du courage, du dévouement et du sens des responsabilités dont il fit preuve, mais le bien qu'elle en dit ne correspond pas à celui que promeut visiblement le point de vue de ses détracteurs.

« J'écris, dit-elle, d'un point de vue individuel. » C'est-à-dire : en romancière. Ajoutant : « Selon moi, le roman a quelque chose en commun avec les laissés-pour-compte, les marginaux, les solitaires. Comme eux, il est dans une forme de dénuement, et ensemble ils s'entraident. » Il nous dit : « Tu n'es pas seul à être seul, à te sentir abandonné, il n'y a pas que toi qui souffres et endures des épreuves, il n'y a pas que toi qui sois anxieux et fragile. »

Naturellement, dans la polémique que suscitèrent chez elle les propos de Fang Fang, je suis tout à fait incapable de démêler le vrai du faux, de prendre position et incapable aussi d'en percevoir toutes les implications dans le contexte extraordinairement compliqué où le débat a eu lieu. Il me semble cependant qu'en Chine on lui reprocha moins ce qu'elle avait écrit que l'écho que ses propos trouvèrent à l'étranger – particulièrement aux États-Unis où son livre a été présenté et salué comme un pamphlet dirigé contre le régime, apportant une preuve supplémentaire de la supériorité du libéralisme occidental sur le communisme chinois. Ce que, pourtant, son livre n'affirme aucunement.

Lorsqu'elle soutient l'idée que la valeur d'une vie ne se mesure pas à l'aune exclusive d'une réussite personnelle qui elle-même

ne compterait qu'en raison de la manière dont elle contribue au succès collectif, Fang Fang vise, elle l'explique, le discours répandu par ceux qu'elle nomme les « ultranationalistes », les internautes qui, en meute, la prirent pour cible, la dénonçant comme une « défaitiste » à l'heure où la guerre menée contre le virus aurait dû mobiliser tous les esprits, et qui s'arrangèrent pour la priver de parole, ruiner sa réputation et saper sa situation. Ils s'expriment, ajoute-t-elle, au nom de ce que l'on nomme en Chine l'« énergie positive » et qui correspond, à peu près, dans la langue de bois de notre propre idéologie, à ce que nous appelons de notre côté la « résilience ». Cela revient exactement au même. Deux formes comparables et équivalentes de ce *positive thinking* qui constitue aujourd'hui le fonds religieux de toute l'humanité, qu'elle vive sous un régime communiste ou démocratique.

Chaque personne qui, avec insuffisamment d'optimisme, ne souscrit pas à la croyance commune est considérée à la manière d'un ennemi qu'il est bon et juste de réduire au silence. Fang Fang dénonce moins l'épidémie elle-même que la peste, d'une autre nature, que propagent tous ceux qui ne veulent pas la voir et qui répandent sur les plaies le baume empoisonné de leurs pauvres paroles, prétendant que la peine n'est rien, en tout cas : pas grand-chose, et que le devoir d'un écrivain consiste à ne pas désespérer le peuple auquel il s'adresse, exaltant les lendemains glorieux qui ne manqueront pas de venir ou de revenir et pour lesquels la souffrance personnelle qui fut ne compte pas puisqu'elle constitue seulement, pour la collectivité, la condition de son unanime félicité future.

À l'époque de la Révolution culturelle déjà, se rappelle Fang Fang qui avait alors une vingtaine d'années, « nous n'arrêtions pas de nous demander si la littérature devait ou non se résumer à faire l'éloge des aspects positifs de la société, à présenter ses aspects lumineux et à livrer de belles comédies au public, ou si les écrivains qui dévoilaient les problèmes sociaux, faisaient le récit de tragédies et s'attardaient sur les côtés sombres de la

société étaient des écrivains réactionnaires ». Ce sont les mêmes débats qu'à l'époque de Lu Xun et de Zhou Zuoren. Visiblement, ils n'ont pas beaucoup changé. Plutôt : ils renaissent à la première occasion. On demande aux écrivains s'ils ont mis assez de louanges et de lumières dans leurs livres. Si ce n'est pas le cas, on les désigne à la vindicte publique. Alors, on les contraint à se taire. Ou bien : on fait comme s'ils n'avaient rien dit et que leur parole ne comptait pas. Ce qui revient à peu près au même. Il leur faut supporter en silence la leçon honteuse que la société leur donne.

Et il en va ainsi autant chez nous que là-bas.

18

DEVANT MON ÉCRAN

Le premier confinement m'a surpris alors que je me trouvais à Paris. Je reconnais qu'il n'a pas changé grand-chose à ma vie. En règle générale, je sors très peu et je ne vois pratiquement personne. La solitude, j'en ai une longue habitude et je la supporte très bien. Celles et ceux qui comptent dans ma vie – et bien sûr, il y en a – sont moins nombreux que les doigts de ma main. Ou disons : des deux mains. Je sais faire dans le monde bonne figure quand il le faut mais je passe plutôt pour un ours. Savoir hiberner fait partie de ma nature. Le sevrage social m'est très peu une souffrance. Plutôt : un soulagement. J'avais toujours été porté à rêver dans mon coin. L'occasion m'en était donnée pour de bon.

J'étais d'autant mieux préparé à affronter l'épreuve – si l'expression convient bien – que j'en avais déjà fait le récit avec l'un de mes livres. Dans *Crue*, deux ou trois ans auparavant, d'autres causes produisant les mêmes effets, j'avais imaginé l'inondation de Paris et comment la montée des eaux de la Seine isole chacun des habitants de la capitale et met le monde à l'arrêt. Une pareille expérience, je me l'étais représentée en situant le personnage principal de mon roman dans le petit appartement, au fin fond du treizième arrondissement, que moi-

même j'habitais. Confiné de force du fait de la situation, coupé du monde, il observait la ville se vider sous ses yeux de tous ses habitants, les rues, les immeubles et les tours prendre un air un peu spectral, semblable à celui que la réalité arbore dans les rêves, la catastrophe ouvrant du même coup toutes grandes les vannes par lesquelles se déversent dans les esprits les songes les plus déraisonnables. L'épidémie, maintenant, produisait à peu près le même résultat.

Une nouvelle fois, cela me donnait un étrange sentiment de « déjà-vu ». L'impression que ce que j'avais écrit, bizarrement, avait pris corps et forme devant moi. Même si la situation où Paris était maintenant plongé n'avait rien d'aussi spectaculaire ou de dramatique que celle que j'avais inventée. Elle jetait juste un jour un peu plus sinistre et désolé que d'habitude sur une réalité qui déjà manquait pas mal d'attraits.

J'ai fait comme tout le monde. Je suis resté enfermé chez moi. Pas tellement par respect des consignes sanitaires. Moins encore par crainte de la maladie. Simplement parce qu'il n'y avait plus d'endroit où j'aurais eu envie d'aller, les magasins, les cafés et les restaurants, les théâtres et les musées fermés, les vitrines vides et éteintes donnant en permanence aux rues l'allure qu'elles ont un jour férié ou un dimanche d'après-midi pluvieux en province. À deux pas de chez moi, le quartier chinois, plus particulièrement, paraissait porter le deuil d'on ne sait qui ou quoi.

Bien sûr, j'allumais la télévision. Comme je l'avais fait dans ma chambre d'hôtel à Shanghai, par besoin malgré tout d'avoir un peu de compagnie et de voir bouger des images. Au début, je guettais les informations relatives à l'épidémie. Sans me sentir vraiment concerné par elles. Mais comme on continue à suivre les épisodes d'un feuilleton idiot une fois que l'on a commencé,

pris par une intrigue inepte dont on ne peut pourtant pas renoncer à découvrir vers quel dénouement elle conduit. J'avais l'impression d'assister encore aux programmes de la télévision d'État communiste tant la propagande officielle la plus éhontée – elle n'avait rien à envier à celle que j'avais vue à l'œuvre en Chine –, sur les ondes françaises, était formidablement devenue la règle. Relayé avec complaisance et docilité, le même discours martial – exactement le même – répétait que le pays se trouvait désormais « en guerre » et dénonçait comme des « irresponsables », des « défaitistes » et des « traîtres » – selon des qualificatifs identiques à ceux à l'aide desquels on avait accablé Fang Fang – tous ceux qui ne s'engageaient pas avec assez de cœur dans le combat collectif. La mobilisation générale avait été déclarée – et seuls l'amateurisme, le manque de moyens, un vague scrupule démocratique, de plus en plus faible d'ailleurs à mesure que progressait l'épidémie, empêchaient que les mêmes mesures autoritaires soient prises que dans une Chine qui, faisant désormais l'objet de toutes les critiques de la part des Occidentaux, servait pourtant de modèle inavoué à toutes les démocraties. Pas de censure, bien sûr : mais les voix dissonantes ou dissidentes, on ne les entendait nulle part. Toute la population était conviée à communier dans la même foi et à souscrire au même credo. L'éloge hypocrite des nouveaux héros en blouse blanche que le pays, sur ordre et avec un enthousiasme hystérique, acclamait chaque soir à ses fenêtres alternait, au sein d'un discours extraordinairement paternaliste et infantilisant, avec les mêmes mises en garde répétées en boucle, les consignes contradictoires et changeantes données par le gouvernement, le point quotidien sur les contagions, les hospitalisations, les décès. Sans oublier les commentaires confus et creux dont chacun, sur les plateaux de télévision, pour se donner un peu d'importance, accompagnait les événements. Je changeais de chaîne. Et cela ne changeait rien. Je retombais sur le même bavardage imbécile et satisfait.

Une grande fatigue s'est abattue sur moi. J'avais l'impression d'avoir des décennies de sommeil en retard. Une grande torpeur s'était emparée du monde. Je n'avais plus l'énergie de lire, de travailler, de réfléchir. Je passais des heures à regarder dans le vide, à contempler le ciel par la fenêtre. Je m'endormais à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Les siestes s'étiraient. Entre deux rêves, je replongeais au plus profond de la nuit. Le soleil se levait. Les jours n'avaient plus de nom. Chaque matin, le même revenait. Et cela me suffisait.

Comme je l'avais fait en Chine devant mon téléviseur, j'ai fini par m'arrêter sur certaines des chaînes dont je disposais et, plus particulièrement, sur celles qui étaient réservées à la grande musique. Au moins, personne ne parlait. Et c'était déjà un plaisir. En tout cas : un soulagement. Des opéras, des concerts symphoniques, du piano, beaucoup de piano, de la musique légère et de la musique sacrée, des œuvres souvent vieilles de plusieurs siècles mais qui, mystérieusement, faisaient toujours éclater un même air d'insolente, de triomphante, de perpétuelle jeunesse.

La télévision se trouvait devant mon lit dont je ne sortais plus trop sinon pour profiter de l'heure quotidienne de liberté relative que les pouvoirs publics, à condition qu'ils se trouvent munis de l'indispensable autorisation dérogatoire, accordaient aux citoyens. Souvent, je m'assoupissais et je me réveillais devant l'écran allumé. Endormi, je continuais à écouter. La musique passait dans mes rêves. Ou bien : c'étaient mes rêves qui prenaient possession de la musique et lui donnaient une dimension qu'autrement, sans doute, pour moi, elle n'aurait jamais eue.

Je ne suis pas musicien. Je veux dire que, dans ce domaine, ma culture est assez limitée. Même si je suis assez capable de massacrer encore sur un clavier les morceaux simples que j'ai

appris enfant. Les œuvres les plus fameuses du répertoire, je ne les reconnais pas toujours. Quant aux interprètes ou aux chefs d'orchestre, c'est encore pire – même si, bien sûr, je peux mettre un nom sur les visages les plus célèbres. Mais, qu'il s'agisse des compositeurs ou bien des musiciens, sauf exception, je me trompe une fois sur deux. D'autant plus que les chaînes dont je parle – peut-être parce qu'elles s'adressent à d'authentiques mélomanes – omettent, en général, de fournir les indications relatives aux émissions qu'elles programment. J'écoute sans savoir qui ou quoi.

Le plus souvent, rien ne signale au téléspectateur à quelle époque fut réalisée l'émission qui lui est proposée et si elle est très récente ou vieille de plusieurs décennies. Quand l'on n'est pas assez savant, dater à l'œil et à l'oreille un concert de musique classique est un exercice assez compliqué et plutôt amusant. Les morceaux sont les mêmes. J'imagine que le style dans lequel on les joue a évolué, qu'il varie selon les modes. Car en musique aussi, je le suppose, il doit y avoir des modes. Mais pour le dire, il faudrait être plus expert que je ne le suis. À défaut, je me fie à des détails grâce auxquels j'essaye de détecter la date du concert auquel j'assiste : la décoration de la salle de spectacle, le costume des interprètes et la tenue des spectateurs, la coupe des cheveux ou bien la monture des lunettes.

Il n'y a pas moyen de se fier non plus à la manière de filmer. Car elle n'a pas beaucoup changé. Conforme aux mêmes codes, fidèle aux mêmes trucs. On passe des plans larges consacrés à l'orchestre aux plans plus serrés qui montrent le visage tourmenté de tics sublimes de l'homme qui tient la baguette ou de tel ou tel de ses interprètes, choisi par le réalisateur pour la beauté de ses traits ou l'expressivité de son visage. Parfois, on a

droit à un très gros plan sur les mains posées par l'un ou l'autre sur son instrument. Le piano à queue fournit un miroir très commode dans le vernis duquel se réfléchit l'ensemble de la scène. La caméra se rapproche et puis s'éloigne, elle prend de l'altitude ou bien plonge dans les profondeurs de la fosse, elle bouge et puis s'arrête, donnant le tournis au téléspectateur.

On finit par ne plus se demander de quand date la musique, qui l'a écrite ou bien qui la joue. Elle forme un flot continu auquel on se laisse aller et à l'intérieur duquel s'estompent tous les repères. On écoute. On regarde. C'est fou d'ailleurs à quel point la musique change quand, au lieu de se contenter de l'écouter, on la regarde en même temps. Même si, bien sûr, l'effet est perdu, que donne un concert lorsque l'on y assiste pour de vrai et que, vibrant dans l'air, venant de droite ou de gauche, de devant ou bien de derrière, les sons se déploient, partant dans toutes les directions à la fois, construisant dans le vide d'invisibles architectures sensibles dont la géométrie immatérielle, à la fois liquide et minérale, ordonne tout l'espace.

Avec, sur la scène ou l'écran, le corps de ce quelqu'un qu'on nomme un musicien et qui, soudain, semble tout seul à exister enfin. Absorbé par son jeu au point qu'il paraît absent à tout le reste – à commencer par l'image de lui-même qu'il abandonne à la caméra qui le filme et à laquelle il n'accorde jamais le moindre regard, ne se souciant guère de savoir quel effet il fera sur le spectateur. À moins qu'il ne s'agisse là d'une pose qu'il prend. Se composant peut-être un personnage. C'est possible. Mesurant ses mouvements, étudiant ses mimiques, balançant le buste ou la tête en mesure. Ayant choisi une bonne fois pour toutes son rôle parmi tous ceux que le répertoire lui propose.

Rien ne ressemble moins à un musicien qu'un musicien. Ce pourrait être n'importe qui. On trouve de tout. Devant son clavier, ce monsieur très posé, en costume gris, vaguement voûté et plus ou moins bedonnant qui exécute son morceau sans que son visage n'exprime jamais aucune émotion et comme si, à la façon d'un fonctionnaire consciencieux, assis à son bureau, il s'acquittait mécaniquement de sa besogne. Le type qui fait son taf. Rien à voir avec le grand échalas au frêle physique d'étudiant qui agite ses boucles ou fait danser sa mèche sur son front, lève les yeux au ciel, cultive les grimaces qui déforment ses traits, prend un air étrange dont on ne sait trop s'il trahit la souffrance ou bien le ravissement. Ou cet autre, énorme et plus ou moins patibulaire, à l'apparence incongrue de boucher ou de bûcheron dont on se demande comment, quand elles s'abattent sur les touches, les grosses pattes pleines de doigts poilus peuvent produire des notes aussi délicates. Comme si, dans tous les cas, l'interprète sortait moins des sons de son instrument qu'il ne laissait celui-ci jouer de son propre corps. Devenue la marionnette consentante, le pantin indifférent auquel l'ivoire des blanches et des noires transmettrait la volonté souveraine des marteaux et des cordes.

Tous, très beaux. Chacun à sa manière. Mais jamais, bien sûr, autant – à elles allait ma préférence – que les femmes qui chantent l'opéra et auprès du physique desquelles pâlissent toutes les fausses splendeurs que la société donne désormais en spectacle – actrices et mannequins, vedettes variables du petit et du grand écran, pareillement bâties sur le même modèle et afin de satisfaire aux exigences publicitaires du goût moyen qui assure leur succès commercial, beautés bon marché en regard des femmes vivantes et chantantes en compagnie desquelles, désormais, sans le compter, je dépensais le meilleur de mon temps. Irrésistiblement séduisantes même quand on aurait pu les

trouver banales, superlativement sublimes quand on les aurait déjà – et c'était souvent le cas – jugées magnifiques. Des « bombes » comme on dit. Outrageusement déguisées en délirantes déesses, costumées en concupiscentes princesses ou parées d'atours pareils à ceux que portent les plus provocantes des prostituées, à moitié vêtues ou à demi dévêtues dans leurs robes, fourreaux épousant l'instrument de chair avec ses hanches, son ventre, sa poitrine d'où sort le même souffle exprimant, venu du plus profond, l'extraordinaire jouissance d'être au monde, le désir d'aimer ou la désolation de ne pas l'être, la pure et stupéfiante exultation de se sentir en vie.

Depuis mon lit, j'avais souvent l'impression d'assister ainsi – et presque de participer – à une sorte d'orgie enjouée dont l'innocente obscénité, si l'on savait regarder, dépassait toutes les limites de la décence ordinaire. Vu de loin, l'orchestre prenait l'apparence d'une collection de corps engagés dans une sorte de commerce amoureux et s'agitant en mesure, remuant en rythme, sous un grand drap de satin noir, frissonnant et secoué de spasmes. L'interprète penché sur son instrument s'attachait à faire monter son propre plaisir ou celui de ses partenaires en s'excitant sur le manche qu'agaçaient ses doigts et qu'astiquait l'archet, les lèvres pompant, tétant à l'embouchure du tube de métal ou au bec de bois. Chaque musicien adressant à un autre, avec un regard de complicité gentiment lubrique qui en disait long, une invitation bien appuyée à lui rendre la pareille afin que la mélodie les mène ensemble vers ce grand moment de résolution, de relâchement par lequel la tension accumulée tout au long de la partition, avec l'accord final, se termine à la manière impudiquement avouée d'un orgasme. Dans le cas de l'opéra, le corps de la chanteuse recevant de la fosse afin de la restituer dans la salle toute cette grande énergie physique et mentale, d'un érotisme évident, se convertissant en une héroïque et suffisante jouissance – même en vain et pour rien, heureuse ou malheureuse, triomphante ou vaincue, sans espoir et pour le simple plaisir d'apporter la preuve éclatante du plaisir donné et du plaisir reçu jusqu'à ce que le rideau tombe et que se taisent

les dernières mesures de l'orchestre.

J'ai occupé ainsi l'essentiel de mes loisirs forcés. Parfois, bien sûr, je changeais de chaîne quand même. Gardant un œil sur les actualités, essayant de m'intéresser comme tout le monde aux documentaires et aux séries, au cinéma. Mais, en comparaison des programmes musicaux dont je viens de parler, tout le reste me paraissait bien pâle et plutôt superflu. D'ailleurs, j'ai tout oublié de ce que j'ai vu. Je me souviens seulement de deux films – que je connaissais déjà, bien sûr, ce sont des « classiques », mais que le confinement me donna l'occasion de revoir et même, grâce au *replay*, de revoir plusieurs fois, développant à leur propos un intérêt qui prenait presque les proportions d'une obsession à laquelle je me laissais aller avec étonnement mais sans aucun scrupule.

Je les ai regardés parce que, à leur manière singulière et très indirecte, ils parlaient de la Chine d'où je venais de rentrer avec le sentiment de ne toujours pas avoir connu ni compris ce pays et celui, surtout, d'avoir laissé sans réponse l'énigme qui m'y avait conduit. En dépit de leurs titres, aucun de ces deux films ne se situait pourtant en Asie. Ils se passaient en Californie – le premier à San Francisco, le second à Los Angeles –, là où à l'époque même où se déroulait leur action un entrepreneur astucieux avait autrefois lancé la mode des *fortune cookies*. Je dis : deux films. Mais si j'y réfléchis, ils n'en formaient qu'un seul car ils racontaient la même histoire exactement. Et il s'agissait également de celle que mettent en scène la plupart des grands opéras auxquels j'assistais en même temps devant mon écran. Un homme se perd à vouloir sauver une femme qui l'a appelé à l'aide et dont il réalise enfin qu'il ne pouvait rien pour elle.

J'ai beau avoir vu une dizaine de fois *The Lady from Shanghai*, je

suis incapable d'en reconstituer l'intrigue. Le marin irlandais dont Orson Welles interprète le rôle tombe dans le piège amoureux que lui tend la femme fatale que joue Rita Hayworth. À ce que j'ai fini par comprendre au scénario, elle a tendu à son amant un traquenard afin que, à son insu, il l'aide à se débarrasser de son mari infirme. Mais quand l'affaire se complique, elle le laisse accuser d'un crime qu'il n'a pas commis et pour lequel il serait condamné si, prenant la fuite, le héros ne s'échappait du tribunal de San Francisco et si, assommé par des somnifères dont on se demande bien pourquoi il les a absorbés, il n'allait se perdre dans le labyrinthe du quartier chinois, trouvant refuge dans un théâtre où, à demi assoupi, comme s'il s'agissait d'un rêve, il assiste à l'incompréhensible représentation d'un opéra venu de Beijing ou de Guangzhou. Des hommes de main à la solde de sa maîtresse le portent, inconscient, dans le palais des glaces d'une fête foraine voisine, tout cela donnant lieu au finale le plus invraisemblable et le plus surréaliste auquel on ait jamais assisté au cinéma : le mari et l'épouse se donnant l'un à l'autre la mort au beau milieu de la maison des miroirs qui multiplient leur image en morceaux sous les yeux de l'amant qui, réalisant qu'il a été la dupe de leur jeu, leur survit, se demandant si son existence durera assez longtemps pour qu'il oublie la femme qu'il a aimée ou s'il lui faudra mourir en essayant d'y arriver.

Je ne suis pas sûr d'avoir vraiment mieux compris le *Chinatown* de Polanski – dont l'intrigue est pourtant beaucoup plus simple en apparence. Pour une banale affaire d'adultère, le détective privé que joue Jack Nicholson se trouve engagé par la belle et mélancolique Faye Dunaway. Le héros découvre qu'elle se trouve sous l'emprise d'un père incestueux, magnat aux visées louches et dont la jeune femme a eu une fille qui est aussi sa sœur. Toute cette histoire se mêle à une autre qui concerne la manœuvre menée par le méchant auquel John Huston prête ses traits pour assécher les terres fertiles de la Californie, en faire s'effondrer la valeur marchande et garantir ainsi le succès d'une sombre spéculation immobilière. Et lorsque le détective croit pouvoir arracher à cet homme la femme dont il est tombé amoureux, la

cachant dans un hôtel du quartier chinois de Los Angeles, préparant sa fuite, celle-ci trouve la mort, le laissant aussi seul, vaincu et désemparé que le personnage que jouait Welles dans *The Lady from Shanghai*.

La même intrigue. Très exactement. Si l'on y réfléchit un instant. Qui, autant que celle des grands opéras, est un peu celle de tous les romans noirs. L'histoire d'un homme perdu, au fond, par la femme qu'il croyait pouvoir sauver. Sans que le héros un peu pathétique des deux films ait jamais eu la moindre chance de l'arracher à son sort. Voué depuis le début à échouer et à assister, impuissant, au spectacle de sa propre défaite et à l'effondrement de toutes ses illusions. Comme si la mort était toujours appelée, quelle que soit la partie jouée, à remporter la manche finale dans un monde sur lequel règne le Mal qui a toujours le dernier mot et auquel l'ultime réplique appartient lorsque c'est le néant qui gagne et que le rideau tombe sur la scène.

Avec, dans un cas comme dans l'autre, pour décor du dernier acte, indispensable au dénouement du drame, une Chine de convention, déplacée de l'autre côté du Pacifique – autant dire à l'autre bout du monde : le Chinatown dont parle le personnage de Polanski. Autrefois, confie-t-il à un moment du film, il s'y est rendu coupable d'on ne sait trop quoi, cherchant depuis à oublier sa faute, n'y parvenant pas, revenant enfin sur ses pas. Comme si une fatalité le forçait à vivre une seconde fois l'histoire qui fut la sienne et à laquelle, pas plus que la première, il n'aura les moyens de donner une issue heureuse, condamné à connaître la même défaite dans un monde où le plus sage, certainement, pour son salut – ou du moins : pour la tranquillité de son âme –, aurait été, comme on le lui avait recommandé, de ne rien faire et de chercher à en savoir aussi peu que possible.

Cette Chine-là – qui, bien entendu, n'avait rien en commun avec le pays réel dont je revenais et auquel elle empruntait son pur trompe-l'œil de pacotille – ressemblait assez à ce que j'en avais vu, à ce que j'avais cru en voir du côté de Shanghai, de Nanjing, de Beijing ou bien, à deux pas de chez moi, dans ce petit coin du treizième arrondissement que l'on tient pour le Chinatown de Paris et où j'étais maintenant de retour : un décor de théâtre, oui, avec ses pagodes et ses jardins, ses temples, ses restaurants, ses grands panneaux colorés affichant de gigantesques et illisibles idéogrammes, un univers que l'on ne connaît pas, auquel on ne comprend rien et qui, pour cette raison même, produit l'image la plus fidèle qui soit d'une réalité elle-même toujours inintelligible et partout définitivement indéchiffrable. Chacun cherchant à sauver quelqu'un, à se sauver soi-même d'on ne sait quoi et voué ainsi, ironiquement, à se perdre. On y passe en somnambule parmi des apparences sans plus de consistance que les fumées qui montent des autels où brûlent des bûchers allumés pour des rituels auxquels nul ne vous a initié. Ou bien des ombres qui racontent une histoire où vous ne reconnaissez que vaguement la vôtre et qui, dans un vacarme de gongs, de cymbales, de voix affectées, s'agitent à la fenêtre, se projettent sur un écran de l'autre côté duquel se tiennent d'invisibles artistes qui, sans que vous y ayez aucune part, conduisent leur récit vers une conclusion à la faveur de laquelle même la vérité qui vous est enfin révélée n'aura jamais davantage de valeur qu'un pur et vain secret qui ne signifie jamais rien.

VII

19

CELA AUSSI EST UN RÊVE

Pour qu'une histoire se termine – et même si elle doit recommencer ensuite – il n'y a pas d'autre moyen que de l'écrire. Du moins, sans y croire totalement, je n'en connaissais pas de meilleur. On se raconte à soi-même ce qui fut. Afin de le comprendre. En tout cas, afin de comprendre à quel point reste et restera à jamais incompréhensible ce que l'on avait vécu. C'est pourquoi, sans doute, j'ai commencé le récit qui s'achève ici. Sortant de la torpeur au plus profond de laquelle je me trouvais plongé. En ramenant quelque chose que je me souvenais vaguement avoir vu dans mon sommeil et qui prenait plus ou moins forme à mesure que je me le remémorais. Cela ressemble à un rêve que l'on se rappelle au matin. Se réveillant au sein de ce qui, encore, sans doute, est un rêve, un autre ou bien le même.

Comme le dit Tchouang-tseu.

« Certains rêvent de festins, et pleurent au réveil ; d'autres pleurent dans leurs rêves, et à l'aurore partent à la chasse. Or, les uns et les autres, pendant leurs rêves, ne savent pas qu'ils rêvent, et parfois rêvent qu'ils sont en train de rêver. Ce n'est qu'au moment de leur réveil qu'ils savent qu'ils rêvent. Ce n'est que lors du grand réveil qu'on sait que tout n'a été qu'un grand rêve.

Je te dis que tu rêves, cela aussi est un rêve. »

Puisque ce n'est jamais qu'à l'intérieur d'un nouveau rêve que l'on réalise que l'on avait rêvé.

J'avais de bonnes raisons de me figurer que le voyage que je venais de faire en Chine serait le dernier, après tous ceux que, depuis des années, j'y avais effectués. Le pays se refermant pour quelque temps en raison de la situation politique et de la situation sanitaire. Je me trompe peut-être. Je le souhaite. Peut-être retournerai-je en Chine. Nul ne sait jamais ce que le futur lui réserve. Le pire, comme le dit le poète, n'est pas toujours certain. Chaque histoire que l'on croyait finie est susceptible de recommencer sans cesse. D'ailleurs, elle recommence dès lors qu'on la raconte. Peut-être ne commence-t-elle même à exister vraiment qu'à cette seule condition. Pour que l'on puisse la raconter, il faut qu'une histoire soit finie. Mais afin qu'elle commence, il faut que l'on se mette à la raconter. Sortant de sa nuit afin que son rêve terminé on puisse en faire le récit.

Je n'avais pas renoncé à comprendre ce qui m'avait conduit en Chine la première fois et ce qui m'avait poussé depuis à y passer tant de temps. J'étais allé y chercher quelque chose. Mais j'ignorais toujours quoi. Sans doute, comme cela m'était déjà arrivé, ailleurs et autrefois, étais-je parti en quête de la solution de cette énigme en quoi, comme celle de n'importe qui, consistait ma vie et dont j'ai déjà parlé, sachant pourtant depuis le début qu'elle en était dépourvue et que je n'avais donc aucune chance de la résoudre. Puisqu'il n'y a jamais de solution à une énigme qui ne prenne la forme à son tour d'une énigme nouvelle, la même ou bien une autre. Et que le mot manque toujours qui permettrait d'en comprendre le sens, en lieu et place de ce mot,

son absence seule indiquant ce qu'elle avait eu à nous dire.

Je ne sais pas très bien comment je me suis rappelé la petite histoire par laquelle commence ce livre et que j'avais lue enfant – cela au moins est vrai. Et j'ignore encore plus pourquoi j'ai choisi de la raconter comme si elle m'était effectivement arrivée. Ce qui, bien sûr, ne fut pas le cas. Un bon début pour une histoire, non ? Auquel il ne m'aurait pas été trop difficile de donner une suite plus ou moins vraisemblable. Mais même dans un roman, il ne faut pas trop abuser de la fiction. On en fait assez quand on raconte seulement ce qui a été. Donnant, de toute façon, à son existence un tour qui, dès le début et de plus en plus à mesure que le récit se développe, ne permet plus trop de distinguer le vrai du faux.

Se donner un point de départ est ce qui compte. N'importe lequel. Dès lors que l'on prend le pari qu'il convient et qu'il vous mènera quelque part. Et même si ce n'est pas là où vous pensiez, où vous souhaitiez aller. Comme le font les penseurs et les savants. Je l'avais lu dans un vieux livre où j'avais retrouvé avec un peu de stupéfaction ce en quoi, sans le savoir vraiment, j'avais toujours plus ou moins cru et qui consiste à soutenir que c'est en faisant « comme si » était vrai ce que l'on sait pourtant être faux que l'on se donne la possibilité de parvenir à une vérité qui, paradoxalement, procède de l'erreur dont on était parti. Un autre livre que, le lisant, j'avais eu le sentiment d'avoir moi-même déjà écrit. Que j'aurais pu écrire si quelqu'un d'autre, mieux que moi, ne l'avait déjà fait avant moi.

Le savant ou le philosophe invente en toute connaissance de cause quelque chose qui n'a pas trop de sens, d'improbable, d'impossible ou d'absurde, qui ne correspond à rien qu'il puisse observer dans la réalité et en quoi il ne croit pas : l'infiniment

petit ou l'infiniment grand, les nombres imaginaires et les nombres irrationnels, l'atome qui n'existe pas ou bien la racine carrée d'un négatif – qui existe encore moins. Mais de cette erreur délibérée qu'il commet, il tire une vérité qui lui permet de connaître le monde ou, en tout cas, d'agir sur lui et d'acquérir une maîtrise au moins relative de ses mécanismes. Toute la question, telle que la pose l'auteur dont j'avais lu le livre, question à laquelle d'ailleurs il ne répond pas, consistant alors à se demander comment de l'erreur peut sortir la vérité.

Le romancier procède de la même façon. Il fabule, n'ayant aucune foi dans le récit qu'il produit et dont il sait mieux que personne qu'il ne repose sur rien. Il fait seulement « comme si ». Mais à la faveur de la fiction qu'il fabrique, la réalité dont il parle commence à prendre forme et sens, les événements prennent leur place, les signes se répondent. Tout se met à correspondre selon un grand dessein en vertu duquel le monde, même si on ne le connaît ni ne le comprend toujours pas, acquiert une sorte d'ordre apparent – dont peut-être, au fond de lui-même, il reste privé mais qui, dès lors qu'on lui a donné l'occasion de se manifester, permet de progresser, d'avancer puisque, comme le dit un poète, un autre poète, c'est toujours vers le mystère que l'on va.

Je tenais mon début puisque je me l'étais donné. Aussi absurde qu'il fût. Et à partir de lui, tout s'enchaînait naturellement. Comme dans un labyrinthe où, bien entendu, à chaque carrefour, on pourrait prendre un autre chemin que celui que l'on décide de suivre. Ce qui vous entraînerait fatalement dans une direction toute différente. Voire opposée. Sans pour autant que l'on doute que chaque lieu par lequel on passe vous conduit vers celui où il vous fallait aller. Un dieu – auquel, pourtant, on ne croit pas –, une providence – dont on fait « comme si » elle existait tout en

sachant bien que ce n'est pas le cas – veillant sur vous et puis guidant vos pas.

Comme dans un rêve, les péripéties les plus incohérentes paraissent pourtant se succéder selon la plus nécessaire, la plus inflexible des logiques. On rêve et l'on sait que l'on rêve. Et si l'on se réveille, c'est encore à l'intérieur d'un autre rêve. On s'enfonce au plus profond d'un univers que l'on ne connaît pas, que l'on ne comprend pas et au sein duquel, cependant, on reconnaît tout ce que l'on rencontre. Pareil à un palais des glaces où c'est toujours sa propre image qui se trouve démultipliée par les miroirs parmi lesquels on passe.

À chaque nouveau chapitre que j'écrivais, je retrouvais quelque chose qui me semblait miraculeusement familier. Un signe que je découvrais devant moi parce que je l'y avais moi-même disposé m'indiquait la voie vers un autre que j'avais également placé un peu plus loin. Chacun de ces signes correspondait à l'une ou l'autre des choses que j'avais vues en Chine lors de l'un ou l'autre des voyages que j'y avais effectués. Elles se succédaient selon un ordre très différent de celui dans lequel je les avais découvertes mais qui me paraissait mieux reproduire l'itinéraire que j'avais suivi dans un pays que je ne connaissais ni ne comprenais toujours pas mais auquel, puisque je le lui avais donné, je trouvais désormais, et de plus en plus, un air qui me semblait convenir à l'idée que je me faisais de ma réalité.

Du même coup, toute ma vie s'en revenait vers moi. Je la retrouvais à la moindre occasion sous la forme du spectacle, pourtant nouveau, qui se révélait sous mes yeux. Comme si, à mesure qu'ils prenaient place dans le récit que je découvrais tandis que je l'inventais, ayant l'impression de le lire plutôt que

de l'écrire moi-même, les feux de Qinming et les ombres de Qibao, les temples et les jardins que j'avais visités du côté de Beijing ou de Nanjing, les légendes inspirées de croyances dont je n'avais aucune idée, les drames personnels dont avaient parlé dans leurs livres des auteurs dont j'ignorais auparavant jusqu'au nom, tout le bruit et la fureur des guerres et des révolutions dont les échos plus ou moins assourdis résonnaient encore aujourd'hui avaient, de toute éternité, appartenu à ma propre histoire telle que je l'avais vécue mais aussi, plus étrangement, telle que je l'avais écrite dans mes anciens romans dont le récit nouveau que je faisais me paraissait mystérieusement, et à mesure que je le composais, reprendre la matière. Revivant ma vie. C'est-à-dire réécrivant mes livres. Ce qui, au point où j'en étais et vu le tour qu'avait pris depuis longtemps mon existence, revenait maintenant à peu près au même.

D'où l'impression de « déjà-vu » dont j'ai souvent fait état. Elle s'explique assez bien et sans que l'on ait besoin d'y mettre quoi que ce soit de surnaturel. Elle témoigne de ce seul souci de soi avec lequel chacun considère le monde, n'y prêtant finalement attention qu'à ce qui lui parle de lui et retrouvant dans toute image nouvelle devant laquelle il s'arrête un reflet ou un autre de ce qui fut sa vie ancienne. Cela vaut pour chacun, certainement. Mais à ce phénomène, chacun n'accorde pas la même importance. C'est la manie de ceux qui croient aux livres, de ceux qui les lisent ou bien qui les écrivent. Ils veulent croire que la réalité n'existe au fond que sous la forme du long roman mental qui lui donne l'allure sous laquelle nous la connaissons, établissant des relations entre des événements qui ne furent jamais que l'effet du hasard, trouvant ainsi du sens aux accidents d'une existence qui sans doute n'en eurent jamais aucun mais auxquels, faisant comme si c'était pourtant le cas, on peut feindre de leur donner celui qui convient.

J'en étais revenu au même point. Pas tout à fait pourtant. Puisque le monde avait fini par prendre la forme de ce labyrinthe dont je viens de parler et au sein duquel le parcours que j'avais

suivi avait tracé un semblant d'ordre – dont je voyais à quel point il était contingent, arbitraire mais qui, du moins, avait acquis une apparence qui ressemblait à celle de ma vie et à ce que j'en avais dit dans mes livres. Même si, quant à ce que tout cela signifiait, je n'étais pas plus avancé qu'autrefois.

S'il s'agissait bien d'un labyrinthe, en tout cas, la sortie à laquelle j'étais maintenant arrivé se confondait avec l'entrée par laquelle j'étais d'abord passé. La boucle ainsi était bouclée. J'avais fait le tour de la Terre pour me retrouver chez moi. Ou plutôt : dans ce lieu dont sans comprendre à l'époque pourquoi et en l'ignorant toujours, j'avais, bien des années auparavant, m'y installant, choisi de considérer qu'il était mon « chez moi ». Et si l'histoire s'était arrêtée là, il lui aurait manqué sa conclusion. Cette absence de conclusion, naturellement, pouvait lui servir de fin. Elle aurait été accordée à ce que j'ai dit de la façon dont, selon la leçon que le sage reçoit du singe, une histoire doit rester inachevée afin de se montrer fidèle à l'incomplétude de la réalité dont elle réfléchit l'image. Et à ce que j'ai expliqué des énigmes dont le manque de solution constitue le dernier mot, le seul et le plus juste que l'on puisse espérer d'elles.

Mais je n'avais pas renoncé à comprendre. Et même si, je me répète, il n'y a jamais rien à comprendre relativement à la réalité – sinon, précisément, qu'il n'y a rien en elle à comprendre. Je voulais savoir, la boucle bouclée, ce que signifiait et sur quoi débouchait le long périple qui, depuis des années, m'avait conduit de l'autre côté de la planète pour me ramener enfin chez moi.

Sans doute était-ce une idée idiote, séduisante seulement parce qu'elle faisait rimer de manière très rhétorique le début et la fin de mon récit mais je me suis mis en tête de retourner là où tout avait commencé. Là où j'avais choisi de faire comme si tout avait commencé. Je ne m'étais pas mis à croire à la petite histoire dont je n'oubliais pas que je l'avais inventée. J'étais mieux placé que quiconque pour savoir ce qu'elle avait d'irréel et de fantaisiste.

Mais ce que l'on imagine, à force, finit par acquérir une sorte d'existence bien supérieure, parfois, à ce que l'on a effectivement vécu. Je n'arrivais pas à chasser de mon esprit l'idée que quelqu'un m'avait appelé au secours et que cela s'était passé du côté de ce petit restaurant chinois du treizième arrondissement de Paris dont j'ai parlé au premier chapitre de ce récit. Et c'est pourquoi j'ai décidé d'y retourner.

20

PARIS, PORTE DE CHOISY

Le confinement – le premier confinement – avait pris fin. Je suis sorti de chez moi. J'ai remonté la rue de Patay, la rue de Tolbiac. L'escalator était encore en panne et j'ai gravi les marches qui mènent vers la dalle des Olympiades. Sous leurs toits en triangles, les pseudo-pagodes en toc qui l'occupaient avaient presque toutes baissé leur rideau de fer. J'imagine que les magasins, privés de leurs clients, n'avaient pas survécu à l'épidémie et qu'ils avaient pour la plupart fait faillite. Ou du moins, je l'espérais pour eux, que leurs propriétaires, pour reprendre leur activité, attendaient que la conjoncture fût redevenue un peu plus favorable. Le restaurant chinois, à la table duquel j'avais eu l'intention de déjeuner, peut-être en espérant qu'un second message servi au moment du dessert m'y révélerait le sens du premier, avait fermé lui aussi. Un peu déçu, je suis passé devant. Et comme je n'avais nulle part où aller, désireux de marcher un peu après toutes ces semaines à avoir été enfermé, j'ai entrepris de pousser plus loin ma promenade, parvenant au bout de l'esplanade.

J'ai aperçu un peu de lumière au rez-de-chaussée de la grande tour d'habitations qui, la surplombant, formait le fond de la

dalle, en marquant l'extrémité, et jusqu'à laquelle, auparavant, je n'étais jamais allé. L'immeuble portait le nom d'une capitale nordique – où, autrefois, je le suppose, les jeux Olympiques d'hiver s'étaient déroulés. Ce qui, dans le contexte d'un quartier où nul n'avait un air très scandinave, constituait certainement l'appellation la plus étrange, la plus déplacée que l'on ait pu trouver. Il abritait l'entrée d'une grande galerie marchande. Je suis allé voir, poussé par la même curiosité qui, autrefois, m'avait conduit à prendre, sans trop savoir pourquoi, les escaliers mécaniques menant vers le marché Mercure. Bien sûr, ce que j'ai découvert n'avait rien d'extraordinaire. Le spectacle était juste un peu inattendu. Pour ne pas dire purement pittoresque et vaguement folklorique. Je ne peux pas prétendre le contraire. Tout le monde l'aurait trouvé banal et sans grand intérêt. Mais je m'étonnais quand même d'un tel endroit, à deux pas de chez moi, dont je n'avais jamais soupçonné l'existence.

Il s'agissait donc d'une galerie commerciale mais dont la particularité était de ne contenir que des boutiques asiatiques dans toutes ses allées qui paraissaient aussi longues, nombreuses et enchevêtrées les unes aux autres que les chemins d'un nouveau labyrinthe. Je me retrouvais en Chine. Je reconnaissais le lieu car il ressemblait exactement à tous ceux où là-bas j'avais si souvent traîné, les jours d'ennui et de désœuvrement. Il en constituait la confondante copie conforme. Rien à voir, bien sûr, avec le gigantesque et luxueux centre commercial, avec ses deux tours, son patio intérieur, ses dix étages dont j'ai parlé et où j'avais pris mes habitudes à Shanghai. En revanche, il était tout à fait identique, dans le moindre détail, aux modestes galeries marchandes, déjà démodées pour ne pas dire vétustes et plutôt « bon marché » voire un peu miséreuses, où, pour faire deux ou trois courses ou simplement afin de voir quelques visages et de croiser un peu de monde, je me rendais régulièrement lorsqu'il

m'arrivait d'être logé sur un campus de deuxième ordre ou bien dans un hôtel un peu minable de la périphérie de l'une ou l'autre des grandes villes de Chine où j'avais été invité.

Des boucheries – si reconnaissables à la découpe particulière des morceaux de viande que l'on expose aux yeux des chalands –, des rôtisseries à la devanture desquelles pendaient les trophées de quelques canards laqués, des bijouteries où l'or et la verroterie rutilaient en vitrine sous la lumière artificielle des néons, des boutiques de prêt-à-porter commercialisant exclusivement des vêtements – kimonos, robes ou costumes – venus d'Asie, des papeteries et des librairies, des cabinets aux rideaux tirés dont les plaques apposées à l'entrée indiquaient qu'on y pratiquait l'art du massage ou celui de l'acuponcture, et bien entendu des salons de thé et quelques restaurants. Avec un supermarché immense où l'on trouvait de tout : depuis la camelote de la vaisselle orientale industriellement sortie de l'usine, les articles de décoration d'un exotisme superlativement kitsch jusqu'aux produits alimentaires massivement importés d'Asie et dont je reconnaissais les marques pour avoir vu autrefois et parfois acheté les mêmes. Tout cela n'avait d'ailleurs rien d'exclusivement chinois car aux façades des échoppes, le français ayant cessé d'être en usage, sans pouvoir les lire, on trouvait autant d'inscriptions en vietnamien, en khmer, en coréen que d'idéogrammes. Les commerçants et leurs clients, à quelques exceptions près, avaient tous l'air d'être arrivés la veille de leur Asie natale, de ne pas l'avoir vraiment quittée – ce qui, au fond, était le cas –, et de n'avoir en conséquence pas la moindre velléité de passer pour les Parisiens auprès desquels ils vivaient à peine et auxquels ils paraissaient n'avoir eu aucune intention de se mêler.

J'étais revenu en Chine, dans ce pays où sans le connaître ni le comprendre j'avais tout de même passé pas mal de temps ces dernières années et auquel, ironiquement, de retour à Paris, j'avais cru maintenant avoir dit plus ou moins adieu, m'imaginant que je n'y mettrais jamais plus les pieds. Je me retrouvais là où – parachevant l'œuvre de l'architecte qui, par

une intuition singulière, avant même que le quartier ne fût devenu proprement chinois, avait eu l'idée de faire pousser comme des champignons ses petites pagodes sur la dalle des Olympiades – un décor, d'un réalisme stupéfiant, à s'y tromper, avait été planté par on ne sait qui. J'en découvrais l'existence, réalisant que le Chinatown auprès duquel j'habitais depuis des années se situait moins du côté des avenues à ciel ouvert par lesquelles j'étais si souvent passé qu'il ne se trouvait dissimulé à proximité, à la manière d'une grande cité souterraine avec ses passages dérobés aux regards, mais dont, par hasard et sans l'avoir cherché, j'avais finalement découvert l'entrée.

La galerie était constituée de plusieurs allées que j'ai voulu suivre et parmi lesquelles je me suis forcément perdu, revenant plusieurs fois sur mes pas, repassant devant les mêmes vitrines, tournant en rond. Apercevant au bout de l'une d'elles la lumière du jour, j'ai pris la première sortie que j'ai trouvée. J'ai débouché de l'autre côté, tout en bas de l'avenue d'Ivry, reconnaissant les lieux et retrouvant le chemin qui m'aurait ramené chez moi. Mais sur le trottoir d'en face, j'ai remarqué l'entrée d'une autre galerie commerciale qui, située sous un autre ensemble semblable d'immeubles et de tours, paraissait prolonger celle par laquelle je venais de passer. J'ai traversé la chaussée et je suis entré. Elle était strictement identique à celle que je venais de quitter.

J'ai reconnu l'endroit. Mais l'impression, cette fois, était différente. Le lieu ne ressemblait pas seulement à ceux que j'avais régulièrement fréquentés en Chine. J'y étais vraiment venu. Mais c'était il y a très longtemps : plus de vingt-cinq ans maintenant. J'avais le sentiment de reconstituer une sorte de puzzle mental, chaque vue nouvelle de l'endroit correspondant à une autre que j'avais conservée quelque part au fond de ma mémoire et me fournissant une pièce de plus qui, s'ajoutant à

toutes les autres que j'avais collectées sans en avoir conscience, allait me permettre maintenant de reconstituer la grande image à laquelle, à mon insu, toutes les autres avaient contribué. J'avais oublié. J'avais oublié même que je l'avais oublié. Mais à mesure que je m'avançais, m'enfonçant dans cette seconde galerie qui répétait la première, le souvenir me revenait. Je mettais mes pas dans les pas de celui que j'avais été autrefois. Je le laissais me guider. Je savais où il me conduisait.

Je suis arrivé sur la petite place qui se trouve à l'extrémité de l'avenue de Choisy et qui, à deux pas de la porte d'Italie, donne sur le boulevard Masséna. Je ne peux pas dire que les lieux n'avaient pas changé. Les grands travaux qui avaient été conduits dans le quartier en avaient modifié la physionomie. Mais de l'autre côté des voies nouvelles du tramway, rien n'avait bougé. J'ai reconnu immédiatement la silhouette du bâtiment. Autrefois, ayant depuis changé de dénomination et d'affectation, il avait abrité l'hôpital dont je ne m'étais jamais douté qu'il se situait si près de mon nouveau « chez moi », celui où ma fille avait passé ses derniers jours et où depuis je n'étais jamais retourné. J'ai traversé le boulevard, je suis allé jusqu'à l'entrée de l'immeuble, j'ai failli pousser la porte.

Il s'agissait d'un rêve que, depuis vingt ans, je faisais régulièrement, que je continuais à faire en dépit du temps qui avait passé. Toujours à peu près le même. Extraordinairement identique et formidablement fidèle. Il était rare que longtemps se passe sans qu'il me revienne. Rêvant, je me réveillais du rêve qu'était devenu ma vie.

J'apprenais – et parfois longtemps après – que notre fille n'était pas morte. Nous l'avions pensé à tort. Nous n'avions pas eu assez

foi en sa chance de survivre. Les médecins nous avaient menti. Nous ne comprenions pas pourquoi. Peut-être par humanité et dans le souci de nous épargner l'épreuve plus longue de son interminable maladie. Mais elle n'avait pas guéri non plus. Ou alors, comme on nous l'avait dit, elle était bel et bien morte. Mais d'une manière qui nous étonnait à peine, cela ne l'empêchait pas d'être toujours en vie. Depuis des années. Continuant à exister dans cette chambre d'hôpital où elle avait passé ses derniers instants et où nous l'avions veillée, vivante et puis morte.

Ce rêve avait quelque chose de terriblement angoissant. Je me demandais comment nous avions pu la laisser seule pendant toutes ces années et l'horrible sentiment d'abandon qu'elle avait dû éprouver, ce qu'elle était devenue, si elle avait continué à grandir, quel âge elle avait, si elle nous reconnaîtrait encore ou bien si elle nous aurait tout à fait oubliés. Mais, en même temps, il était doté d'une douceur inouïe et il me rendait formidablement heureux à l'idée que nous allions la revoir et reprendre certainement avec elle notre vie d'avant. Comme si rien ne s'était passé.

Parfois, dans mon rêve, je la retrouvais. Et même si je savais bien, rêvant, qu'il ne s'agissait que d'un rêve, je remerciais la grâce que m'accordait le sommeil en la faisant réapparaître sous mes yeux. Mais le plus souvent, je me réveillais trop tôt. J'avais appris qu'elle était en vie et, au plus vite, je prenais le chemin qui menait jusqu'à elle. Mais j'étais incapable de le retrouver. La ville me paraissait étrangère. Je ne reconnaissais plus les rues. Tout avait cette allure absurde que prend le monde lorsque c'est en songe qu'on le voit. Je me perdais. La panique s'emparait progressivement de moi à l'idée qu'elle m'attendait depuis trop longtemps déjà et que je ne la retrouverais jamais. Et si, malgré tout, j'arrivais devant la porte de sa chambre ou bien seulement devant celle du grand bâtiment au dernier étage duquel elle se situait, je me réveillais sans l'avoir revue et en me demandant

toujours si elle était ou non vivante.

Et maintenant je me tenais devant cette même porte sur le seuil de laquelle en songe je m'étais si souvent rendu. Sans la franchir davantage. Vérifiant que le propre des rêves c'est toujours de devenir réalité. Même si se réalisant, stupéfait et incrédule, ils vous laissent au même point où le sommeil vous avait conduit. Ni plus ni moins avancé. Se réveillant simplement à l'intérieur d'un nouveau rêve qui, toujours, est à la fois le même et un autre.

C'est ainsi que j'ai réalisé que, sans en avoir eu conscience, j'avais emménagé et que je vivais depuis maintenant quinze ans à quelques centaines de mètres seulement de l'endroit où ma fille était morte. Comme si, afin de continuer à veiller sur elle, je m'étais installé à côté. Ce qui expliquait assez le sentiment que j'avais eu, sans comprendre pourquoi, de revenir « chez moi ».

J'avais moi-même un peu de mal à le croire. Mais la chose n'avait rien d'invraisemblable. Disons qu'elle ne l'était pas tout à fait. À l'époque où notre fille fut opérée et soignée, nous habitions à l'angle du boulevard Pasteur et de la rue Lecourbe, dans le quinzième arrondissement et pour nous rendre tous les matins à l'hôpital, passant par les boulevards extérieurs, nous prenions la voiture que nous garions de l'autre côté du périphérique, là où nous trouvions une place. Et comme nous passions toute la journée auprès de notre enfant, l'idée ne nous serait jamais venue de visiter les environs. Si bien que je me faisais une idée très vague du quartier et de son emplacement. Quand, dix ans plus tard, j'avais acheté mon nouvel appartement, j'avais limité mon exploration du voisinage aux rues immédiatement adjacentes de celles où il se trouvait : du côté de

l'avenue de France et de la rue de Tolbiac. J'avais jeté un œil, naturellement, sur le bas du boulevard Masséna mais le caractère assez morne et inhospitalier du secteur m'avait dissuadé de pousser plus loin. Ainsi, je n'avais jamais fait le lien entre la rue du Chevaleret où se trouvait mon appartement et la porte de Choisy où se situait l'hôpital. Bien qu'il s'agisse de deux lieux extraordinairement proches comme le montre n'importe quelle carte de la capitale. Mais ils appartenaient pour moi à deux univers si éloignés que je ne pouvais pas concevoir qu'ils fussent ainsi voisins et que puisse exister une relation de l'un à l'autre. Je veux dire : un chemin menant de l'un à l'autre.

Peut-être le savais-je sans le savoir. J'imagine qu'une pareille interprétation est la plus plausible. Je n'ai pas d'objection à le croire. À moins qu'il faille voir là l'œuvre de la fatalité. Pour autant qu'un tel mot signifie quoi que ce soit. Cela n'a rien d'incompatible. Mais pour parcourir le peu de distance dont je parle, il avait fallu que je m'égare, partant pour une Chine très lointaine puis vers une autre qui, située tout à côté de chez moi et parce que j'y avais entendu un appel, mystérieusement adressé à moi, m'avait reconduit sur les lieux mêmes où jadis avait commencé – ou bien fini – ma vie.

J'étais arrivé. M'imaginant, tout en sachant déjà que je n'y parviendrais pas, qu'il me fallait sauver quelqu'un qui, certainement, n'était pas la jeune prisonnière chinoise dont j'avais reçu le message – il n'y en avait pas, je n'avais jamais cru en son existence – ni même mon enfant malade – elle était morte, il était trop tard, je n'avais pas su la sauver et je ne pouvais plus rien pour elle. Peut-être, tout simplement, s'agissait-il de moi : m'appelant moi-même à l'aide afin de pouvoir répondre à l'appel que je m'étais ainsi adressé et qu'il me fallait ne pas comprendre afin d'avoir une petite chance de résoudre l'énigme dont je savais, sans doute, depuis le début la solution mais dont je n'ignorais pas non plus qu'une fois trouvée elle ne me servirait à rien, sinon à me faire enfin revenir sur mes pas.

Ce n'était pas la première fois que je connaissais une pareille expérience. Au Japon, il y a vingt ans, visitant Kôbe, je m'étais tout à coup rappelé le grand tremblement de terre qui, dévastant la ville, avait coïncidé avec l'annonce qui nous avait été faite de la maladie de notre fille. À l'hôpital, dans un autre hôpital, l'hôpital Necker qui se trouvait juste à côté de notre « chez-nous » du quinzième arrondissement, afin de penser à autre chose, d'essayer de penser à autre chose, je lisais dans le journal les nouvelles concernant le séisme tandis que j'attendais que soit confirmé le diagnostic de l'ostéosarcome qu'avaient déjà permis de poser les premiers examens mais auquel personne ne voulait encore croire. Pas même les médecins tant une telle affection était rare chez une enfant de cet âge. Et nous, naturellement, encore moins. Une lancinante douleur au bras gauche, depuis quelques jours, la tenait éveillée qui, visiblement, constituait autre chose que celles dont souffrent souvent les enfants qui grandissent. L'imagerie médicale a révélé la présence bien visible de la tumeur. Ce fut le jour même où l'on a appris que la terre, dans la région de Kôbe qu'on croyait à l'abri de pareilles catastrophes, avait tremblé et englouti absurdement des milliers de victimes. J'avais oublié aussi. Et puis, bien plus tard, lors de mon séjour à Kyôto, visitant les lieux de la catastrophe qui m'était ainsi revenue en mémoire, je m'étais souvenu. Et j'avais eu soudain l'impression d'avoir compris pourquoi j'avais voulu me rendre au Japon. Afin de repartir vers le passé, d'en revenir au moment exact qui avait précédé le début de l'histoire et de m'imaginer ainsi que n'avait peut-être pas eu lieu tout ce qui avait suivi.

Du moins, je l'avais raconté ainsi dans *Sarinagara*, le roman dont j'ai déjà parlé, inspiré du poème de Issa qu'avait traduit avant moi Zhou Zuoren, que j'avais consacré à mon voyage au Japon et auquel, relatant les quelques séjours que j'avais effectués en

Chine, j'avais bien eu l'intention de donner une sorte de suite. Mais sans savoir du tout pourquoi, ignorant que ce nouveau livre me conduirait vers une conclusion semblable à celle du précédent et que ses toutes dernières pages me ramèneraient vers la fin de mon histoire, vers ces quelques journées du printemps de 1996 qui précédèrent la mort de ma fille et au cours desquelles je pouvais, je voulais croire encore qu'elle survivrait à sa maladie.

Le cancer avait diffusé dans tout son corps. Il avait investi l'un de ses poumons. L'ôter lui laissait une chance. À condition que la tumeur n'ait pas déjà essaimé dans l'autre. Sans doute aurait-il été plus raisonnable de renoncer, de ne pas s'acharner. Mais personne ne voulait envisager qu'elle pût vraiment mourir. Pas même le chirurgien qui, contre toutes les règles de son art, avait décidé de tenter sa chance. Et nous lui donnions raison. Une première opération avait eu lieu avec succès. Mais une seconde s'avérait nécessaire. À l'aube, elle était descendue au bloc. Il y en aurait pour plusieurs heures. Et, plutôt que de l'attendre dans sa chambre, n'en pouvant plus de rester enfermé, j'avais décidé de prendre un peu l'air. J'étais sorti de l'hôpital et j'avais marché au hasard. J'étais rentré dans l'immense galerie chinoise dont la bouche béante ouvrait sur le bas de l'avenue de Choisy. Avec l'impression étrange de pénétrer dans un pays lointain où je n'avais pas vraiment ma place mais qui, pour cette raison même, me distrayait de tout ce que j'étais en train de vivre ; un univers que je ne connaissais pas, que je ne comprenais pas, sans rien d'hostile, indifférent à ma peine dont je me disais que, de toute manière, nul ne pouvait la partager, avec des gens venus de l'autre côté de la Terre, qui, cependant, s'ils avaient su, m'auraient certainement apporté la preuve de leur sympathie mais auxquels j'aurais été fou de vouloir me confier, les observant qui vaquaient à leurs occupations, s'affairaient à leur négoce, se parlaient dans leur langue. Semblables, comme moi, à ces ombres dont seules les silhouettes s'agitent dans le noir de la vie.

C'était comme un théâtre sur la scène duquel j'étais entré par erreur, y assistant à une pièce dont l'intrigue m'échappait et que je ne pouvais qu'imparfaitement rapporter au drame que je vivais. Un spectacle un peu fou dont personne ne sait les tenants et les aboutissants mais à la fascination duquel nul ne peut se soustraire vraiment, qui dit de la vie qu'elle n'est rien de plus qu'un conte ou bien qu'un rêve auquel il n'y a pas moyen d'échapper puisque l'on ne s'y réveille jamais qu'à l'intérieur d'un second rêve au sein duquel tous les autres se répètent, qui vous disent pareillement que l'on ne parvient jamais à sauver personne – et surtout pas soi-même. Et comme le dit le personnage du film dont j'ai parlé, on finit par l'oublier. Ou bien, sans le vouloir vraiment, comme c'était mon cas, l'on passe toute sa vie, mourant, à essayer en vain d'y arriver.

21

DISSOLUTION

J'avais été invité à passer quelques jours au château de Brangues, qui fut le dernier domicile de Paul Claudel et qui, le ministère de la Culture considérant que le lieu ne méritait pas d'être transformé en un musée officiellement subventionné par la République, demeure la dispendieuse propriété de ses nombreux descendants. Chaque été, on lui rendait hommage à la faveur d'une sorte de petit festival. J'étais là à l'initiative de Catherine Mayaux, une amie et une spécialiste du poète qui pensait que j'aurais peut-être quelque chose de plus ou moins intéressant à dire de lui. On m'avait logé dans la chambre du grand homme qui, visiblement, était restée dans l'état où, à sa mort, il y a plus d'un demi-siècle, il l'avait laissée. J'étais très honoré mais surtout un peu intimidé à l'idée de dormir dans son petit lit de bois noir sur lequel veillait un austère et monumental crucifix. La pièce donnait sur plusieurs petits cabinets de travail où s'entassaient en piles poussiéreuses de vieux livres de toutes sortes dont, apparemment, personne n'avait voulu et qui ne méritaient pas, de l'avis général, qu'on leur fasse une place dans l'une ou l'autre des grandes et fastueuses bibliothèques que possédait la maison. Notamment une collection presque complète des anciens numéros de *Paris Match* dont je ne me serais jamais imaginé que Paul Claudel fût l'un des abonnés. En revanche, les toilettes et la

salle de bains se trouvaient au bout d'un très long couloir. Ce qui laissait à penser que le poète attachait plus d'importance à ses lectures qu'à ses ablutions nocturnes ou matinales.

L'autre invité de marque occupait la chambre voisine, celle de Madame, pourvue elle de toutes les commodités et décorée dans le goût le plus coquet. Il s'agissait de Robin Renucci dont la troupe venait régulièrement présenter des pièces du répertoire sur la scène que l'on installait pour l'occasion dans le parc voisin et qui y donnait aussi des lectures. J'étais content de faire sa connaissance. Si l'on peut dire. Car je suis d'un tempérament trop peu sociable pour me lier avec qui que ce soit – et même avec ceux vers lesquels me porte une immédiate sympathie. Je vais peu au théâtre mais, tout jeune, je l'avais vu dans la version qu'Antoine Vitez avait donnée au Trocadéro du *Soulier de satin* et j'en avais gardé un souvenir assez ébloui. Aux côtés de Ludmila Mikaël, il interprétait le rôle de Don Camille, le beau ténébreux qui séduit Prouhèze en lui faisant miroiter, sur le sol aride d'une épouvantable Afrique, la promesse du sacrifice auquel elle aspire. « N'est-ce rien, lui dit-il, si je me rappelle bien, que ce rien qui nous délivre de tout ? » Une telle phrase, j'aurais pu l'écrire aussi. À condition d'avoir eu assez de talent pour lui donner une pareille forme.

En vérité, je connaissais très mal l'œuvre de Claudel. Et je me demandais ce que j'allais bien pouvoir en dire devant un parterre aussi choisi que celui devant lequel je devais m'exprimer le lendemain. Je me débrouillerais bien. La tombe du poète se trouvait dans le parc. Je me souvenais qu'autrefois elle avait été ignominieusement profanée par quelques sinistres individus en vertu de l'idée idiote qu'un poète catholique ne méritait pas de reposer en paix. De l'argent était venu du Japon – où Claudel a

beaucoup d'admirateurs – afin d'aménager, à deux pas des prés sur lesquels paissent quelques vaches, le bout de terre où son corps gisait et lui donner un air vaguement oriental. Pourquoi pas ?

Je suis allé jeter un œil. Je ne dis pas : me recueillir. Claudel avait voulu être enterré auprès de son petit-fils qui avait trouvé la mort enfant. Les deux tombes – la grande et la petite – s'allongeaient côte à côte. Comme deux pagodes aux formes stylisées. Ou plutôt : deux navires flottant sur le sol, arrimés l'un à l'autre, jonques jumelles en passe d'appareiller sous le ciel pour on ne sait quelle destination lointaine. On n'aurait pas pu dire lequel – du vieil homme ou du tout petit garçon qui était parti avant lui – veillait sur l'autre et lui montrait l'hypothétique voie vers une vie nouvelle qui les aurait réunis. Ce en quoi Claudel, bien sûr, en bon chrétien, croyait. Même si cela n'avait en rien et jusqu'au bout apaisé la douleur qu'il avait éprouvée à voir cet enfant mis en terre avant l'heure. Il en avait parfois parlé et dit quelle souffrance sans nom il avait ressentie.

Je l'ai dit déjà : je ne suis pas croyant. La religion m'indigne même quand elle s'en vient sanctifier l'insupportable sort que Dieu réserve souvent aux vivants. Et pas seulement quand il s'agit d'enfants. Mais à ce compte-là, ma préférence va quand même au catholicisme qui a choisi pour emblème la figure du Fils de l'Homme supplicié sous les yeux de son Père tandis que sa Mère veille au pied du calvaire. Ne taisant rien de la désespérance dont témoigne le cri déchiré que pousse la victime sur la croix – semblant douter du salut auquel, sans aucune certitude, la foi seule, pour ceux qui l'ont, permet de croire. Si je me rappelle bien, à propos de Claudel, j'ai parlé un peu de tout cela.

Je garde un goût que je ne m'explique pas pour cette grosse machine, extravagante et baroque, que constitue l'interminable *Soulier de satin*. Pour la manière dont Claudel y prend ses aises avec toute forme de vraisemblance, choisissant pour personnages des saints, des anges, des astres, à peu près tout et puis aussi n'importe quoi, dressant ses tréteaux de bateleur sur tous les continents et sous toutes les latitudes, afin de parvenir à exprimer une vérité à laquelle il faut, selon la leçon autrefois reçue de Shakespeare, toute la scène des siècles pour se dire comme il convient et nous montrer que la vie elle-même est semblable à un songe de l'étoffe de laquelle nous sommes tous faits et qu'entoure l'éternelle nuit d'un songe sans pareil.

Claudel est un montreur d'ombres. Mais il ne le serait pas si, dans quelque coin du décor, il n'avait pris le soin de laisser la lumière allumée. Lorsque, sur les remparts de la forteresse de Mogador, si ma mémoire ne me trahit pas, les deux amants qui portent pour noms Rodrigue et Prouhèze mais qui sont aussi les deux héros d'une antique légende chinoise – ou bien japonaise, je ne sais plus – se croisent sans se rencontrer, suivant chacun la trajectoire qui les propulse aux extrémités mêmes d'un univers au sein duquel ils ne se reverront plus, la lune projette sur un mur l'ombre double de leurs deux silhouettes. Éphémère et pourtant « imprimée sur la page de l'éternité ». À tout jamais : « Car ce qui a existé une fois fait partie pour toujours des archives indestructibles. »

On peut rester fidèle à ce qui n'a été qu'à peine, l'ombre que l'on a laissée sur un écran de pierre ou de papier et qui, pour la simple distraction de quelques-uns qui n'y accordent pas vraiment d'importance, s'agite avant que la lampe s'éteigne, que les artistes rangent leur matériel, remisent leurs marionnettes, que la musique se taise et que la salle se vide, ne laissant aux rares spectateurs qui déjà s'en sont retournés à leurs vies que le souvenir d'une histoire qui, pourtant, ils le savent même s'ils ne s'en soucient pas, pour chacun, était aussi plus ou moins la sienne.

Mais de toutes les œuvres de Claudel, celle que je connais le moins mal est la première. Enfin, je crois. *Connaissance de l'Est*, ce recueil de poèmes en prose, de petits tableaux rassemblés au cours des longues années – une douzaine, en tout – que, jeune diplomate, il a passées en Chine. Il n'y dit rien ou presque du drame de sa vie : de la tentation qui le pousse à se retirer du monde, de la passion qu'il éprouve pour la femme dont il fera l'Ysé du *Partage de midi* et puis la Prouhèze du *Soulier de satin*. Non, il se contente de collectionner les cartes postales qu'il assemble dans une sorte d'album où il évoque les paysages et les coutumes du pays dans lequel il vit, qu'il ne connaît ni ne comprend, les formidables méditations dans lesquels le plonge le spectacle toujours renouvelé d'une réalité lointaine à laquelle il résiste et puis s'abandonne. Il n'y a guère que le dernier poème dans lequel il se confie un peu. Il s'intitule « Dissolution » et, daté de 1905, il fut rédigé à Paris – à en croire le papier à en-tête sur lequel il figure, dans un hôtel du quartier de l'Opéra. Mais il évoque l'adieu que le poète adresse à une Chine – où il retournera pourtant – et à celle qu'il y a aimée.

C'est le seul poème de Claudel que je sache par cœur.

« Et je suis de nouveau reporté sur la mer indifférente et liquide. Quand je serai mort, on ne me fera plus souffrir. Quand je serai enterré entre mon père et ma mère, on ne me fera plus souffrir. On ne se rira plus de ce cœur trop aimant. Dans l'intérieur de la terre se dissoudra le sacrement de mon corps, mais mon âme, pareille au cri le plus perçant, reposera dans le sein d'Abraham. Maintenant tout est dissous, et d'un œil appesanti je cherche en vain autour de moi et le pays habituel à la route ferme sous mon pas et ce visage cruel. Le ciel n'est plus que de la brume et

l'espace de l'eau. Tu le vois, tout est dissous et je chercherais en vain autour de moi trait ou forme. Rien, pour horizon, que la cessation de la couleur la plus foncée. La matière de tout est rassemblée en une seule eau, pareille à celle de ces larmes que je sens qui coulent sur ma joue. Sa voix, pareille à celle du sommeil quand il souffle de ce qu'il y a de plus sourd à l'espoir en nous. J'aurais beau chercher, je ne trouve plus rien hors de moi, ni ce pays qui fut mon séjour, ni ce visage beaucoup aimé. »

J'ai récité ce poème en conclusion de la petite conférence que j'ai donnée dans le jardin de Brangues par une belle journée finissante d'été. Je réalise qu'elle contenait déjà, sans que je le sache encore, tout le roman que j'ai ensuite écrit, qui se termine maintenant, où je n'ai fait que redonner une forme nouvelle au récit de ma vie tel que je n'ai cessé de le réinventer avec chacun de mes livres – que j'ai cités dans les pages qui précèdent tout comme je cite ici la dernière phrase du propos que j'ai tenu ce soir-là en souvenir du poète et qui ne faisait que paraphraser le sien.

« Quand plus rien ne reste autour de soi et que l'on a beau chercher en vain, nulle trace ne subsistant du séjour qui fut le sien ou du visage que l'on a aimé, parmi ce paysage immensément liquide où l'œil ne perçoit plus que "la cessation de la couleur la plus foncée" demeure cependant la sensation de ces larmes dont le poète déclare qu'elles coulent sur sa joue et qui, pour chacun d'entre nous, témoignent malgré tout de la vérité intacte de la vie. »

Le soleil se couchait sur le parc où s'allongeaient des ombres qu'aucune nuit ne viendrait jamais tout à fait engloutir dans le noir.

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard, 2022.*

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Romans

L'ENFANT ÉTERNEL, coll. « L'Infini », 1997. Prix Femina du premier roman (Folio n° 3115).

TOUTE LA NUIT, coll. « Blanche », 1999. Prix Grinzane Cavour 2007.

SARINAGARA, coll. « Blanche », 2004. Prix Décembre (Folio n° 4361).

LE NOUVEL AMOUR, coll. « Blanche », 2007 (Folio n° 4829).

LE SIÈCLE DES NUAGES, coll. « Blanche », 2010. Grand Prix littéraire de l'Aéro-Club de France, Grand Prix littéraire de l'Académie de Bretagne et des Pays de la Loire (Folio n° 5364).

LE CHAT DE SCHRÖDINGER, coll. « Blanche », 2013 (Folio n° 5851).

CRUE, coll. « Blanche », 2016. Prix de la Langue française, prix Franz Hessel (Folio n° 6404).

L'OUBLI, coll. « Blanche », 2018 (Folio n° 6682).

JE RESTE ROI DE MES CHAGRINS, coll. « Blanche », 2019.

Essais

RAYMOND HAINS, UNS ROMANS, coll. « Art et Artistes », 2004.

TOUS LES ENFANTS SAUF UN, coll. « Blanche », 2007 (Folio n° 4775).

ARAKI ENFIN. L'homme qui ne vécut que pour aimer, coll. « Art et Artistes », 2008.

ARAGON, coll. « NRF Biographies », 2015. Prix *Lire* de la meilleure biographie, prix François Billetdoux, Goncourt de la Biographie de l'Académie française.

L'UNIVERSITÉ EN PREMIÈRE LIGNE. À l'heure de la dictature numérique, coll. « Tracts », 2020.

ÉLOGE DE L'APLOMB et autres textes sur l'art et la peinture, coll. « Art et Artistes », 2020.

NAPOLÉON. La fin et le commencement, coll. « L'esprit de la cité », 2020.

Aux Éditions Cécile Defaut

LA BEAUTÉ DU CONTRESENS ET AUTRES ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE JAPONAISE, Allaphbed 1, 2005.

DE *TEL QUEL* À *L'INFINI*, NOUVEAUX ESSAIS, Allaphbed 2, 2006.

LE ROMAN, LE RÉEL ET AUTRES ESSAIS, Allaphbed 3, 2007.

HAIKU, ETC. *suivi de* 43 SECONDES, Allaphbed 4, 2008.

LE ROMAN INFANTICIDE : DOSTOÏEVSKI, FAULKNER, CAMUS : ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE ET LE DEUIL, Allaphbed 5, 2010.

BEAUCOUP DE JOURS. D'APRÈS *ULYSSE* DE JAMES JOYCE, coll. « Le livre/la vie », 2011, rééd. Gallimard, 2022.

ÔÉ KENZABURÔ, LÉGENDES ANCIENNES ET NOUVELLES D'UN ROMANCIER JAPONAIS, 2012.

VERTIGE D'ARAGON, Allaphbed 6, 2012.

RETOUR À TOKYO, Allaphbed 7, 2014.

Chez d'autres éditeurs

PHILIPPE SOLLERS, *Éditions du Seuil*, coll. « Les contemporains », 1992.

CAMUS, *Marabout*, 1992.

LE MOUVEMENT SURRÉALISTE, *Vuibert*, 1994.

TEXTES ET LABYRINTHES : Joyce/Kafka/Muir/Borges/Butor/Robbe-Grillet, *Éditions Inter-Universitaires*, 1995.

HISTOIRE DE *TEL QUEL*, *Éditions du Seuil*, coll. « Fiction & Cie », 1995.

PRÈS DES ACACIAS : L'AUTISME, UNE ÉNIGME, en collaboration avec Olivier Ménanteau, *Actes Sud*, 2002.

L'ENFANT FOSSILE, *Musée des confluences/Éditions Invenit*, 2014.

LE DEUIL, ENTRE LE CHAGRIN ET LE NÉANT, DIALOGUE AVEC VINCENT DELECROIX ANIMÉ PAR CATHERINE PORTEVIN, *Philosophie Éditions*, 2015 (Folio nº 6307).

UNE FATALITÉ DE BONHEUR, *Grasset*, coll. « Vingt-six », 2016.

LES GRANDS ENTRETIENS D'*ART PRESS*, *Art Press*, 2016.

RIEN QUE RUBENS, *La R.M.N.*, coll. « Cartels », 2017.

APRÈS TOUT, Entretien avec Jean-Marie Durand, « 100 ans », *Presses universitaires de France*, 2021.

PHILIPPE FOREST

Pi Ying Xi

Théâtre d'ombres

La légende raconte comment un mage, autrefois, parvint à consoler un peu l'empereur du chagrin profond où l'avait laissé la mort de la femme qu'il aimait. Dans l'obscurité, il fit apparaître sous ses yeux la silhouette de la belle courtisane disparue. Ainsi naquit l'art du « *Pi Ying Xi* », auquel, en Occident, nous donnons le nom d'« ombres chinoises » et dont la tradition se perpétue jusqu'à aujourd'hui. Car chacun d'entre nous, dans la nuit où il vit, cherche à retrouver l'ombre de ce qu'il a perdu. Un message mystérieux, parfois, nous met à notre insu sur la piste. Le monde se métamorphose alors en un labyrinthe au sein duquel se multiplient les signes et où tout prend un air étrange de « déjà-vu ».

Un jour, dans le quartier chinois de la capitale européenne où il s'est installé, un homme reçoit un énigmatique appel à l'aide qui, sans qu'il sache pourquoi, va le conduire à l'autre bout de la planète, du côté de Shanghai, de Nanjing et de Beijing. Dans cette Chine qu'il découvre, qu'il ne connaît pas, qu'il ne comprend pas, tout lui parle pourtant de ce que, jadis, il a lui-même vécu et qui, singulièrement, se met ainsi à exister pour la seconde fois.

Sous la forme d'une fable semblable à celles que proposaient ses romans les plus récents — *Le chat de Schrödinger* ou *L'oubli* —, Philippe Forest renoue avec l'inspiration de ses premiers livres — *L'enfant éternel* et surtout *Sarinagara* — pour lesquels, il y a une vingtaine d'années, il a été salué comme l'un des principaux écrivains français d'aujourd'hui. Entraînant le lecteur vers une

Chine rêvée où le présent se mêle au passé, lâchant la proie pour l'ombre — comme le voulait un poète —, il donne une suite à ce long roman de désir et de deuil que compose son œuvre.

Romancier et essayiste, Philippe Forest est notamment l'auteur de L'enfant éternel *(prix Femina du premier roman),* Sarinagara *(prix Décembre) et* Crue *(prix de la Langue française).*

Cette édition électronique du livre
Pi Ying Xi de Philippe Forest
a été réalisée le 23 novembre 2021
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072951930 – Numéro d'édition : 397490).
Code Sodis : U39362 – ISBN : 9782072951961.
Numéro d'édition : 397493.
Composition et réalisation de l'epub : IGS-CP.

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Exergue

Prologue

I

1. Un message dans un biscuit
2. Dans le quartier chinois
3. Un concours de circonstances

II

4. La monnaie des Morts
5. Seul à Shanghai
6. Spectacle à Qibao

III

7. Alors, la Chine ?
8. Lu Xun Park
9. Ombres chinoises

IV

10. Sur la montagne Pourpre
11. L'Enfant qui ne grandit jamais
12. Et pourtant

V

13. Une fleur pour Iris
14. Bizarrerie du Beau
15. L’âge des fantômes

VI

16. Comment peut-on ne pas être Chinois ?
17. Loin de Wuhan
18. Devant mon écran

VII

19. Cela aussi est un rêve
20. Paris, porte de Choisy
21. Dissolution

Copyright

Du même auteur

Présentation

Achevé de numériser